AUJOURD'HUI TOUT VA CHANGER

MARIA SEMPLE

PLON FEUX CROISÉS

Maria Semple

Aujourd'hui tout va changer

Traduit de l'anglais (États-Unis)
par Carine Chichereau

FEUX CROISÉS
PLON

Du même auteur

Bernadette a disparu
Plon, coll. « Feux croisés », 2013 ; 10-18, 2014

« Skunk Hour » extrait de *Collected Poems* de Robert Lowell
Copyright © Harriet Lowell and Sheridan Lowell, 2003
Reproduit avec la permission de Farrar, Straus and Giroux, LLC

« Morning Has Broken » extrait de *The Children's Bells* d'Eleanor Farjeon
Copyright © Eleanor Farjeon, 1957
Reproduit avec la permission d'Oxford University Press

« Meyer Mania », illustration de Patrick Semple (page 226)
Copyright © Patrick Semple, 2016

« Maman » et « Méchante maman », illustrations de Poppy Meyer (pages 223 et 224)
Copyright © Poppy Meyer, 2016

Toutes les autres illustrations sont d'Eric Chase Anderson
Copyright © Eric Chase Anderson, 2016

Tous les personnages de ce livre sont fictionnels, et toute ressemblance avec des personnes réelles, vivantes ou décédées, serait purement fortuite.

© Maria Semple, 2016
Tous droits réservés
Publié pour la première fois en 2016 par Weidenfeld & Nicolson, une filiale d'Orion
Publishing Group Ltd, Londres, Grande-Bretagne
ISBN édition originale : 978-0-297-87145-3

Édition française publiée par :

© Éditions Plon, un département d'Édi8, 2017
12, avenue d'Italie
75013 Paris
Tél. : 01 44 16 09 00
Fax : 01 44 16 09 01

Couverture : © Hokus Pokus Créations
Photo : © Plainpicture / Christine Mathieu

EAN Plon : 978-2-259-25960-6

« Cette œuvre est protégée par le droit d'auteur et strictement réservée à l'usage privé du client. Toute reproduction ou diffusion au profit de tiers, à titre gratuit ou onéreux, de tout ou partie de cette œuvre, est strictement interdite et constitue une contrefaçon prévue par les articles L 335-2 et suivants du Code de la Propriété Intellectuelle. L'éditeur se réserve le droit de poursuivre toute atteinte à ses droits de propriété intellectuelle devant les juridictions civiles ou pénales. »

Ce document numérique a été réalisé par Nord Compo.

Pour George et Poppy,
et dans une moindre mesure pour Ralphy

Aujourd'hui, tout va changer. Aujourd'hui, je serai vraiment là. Aujourd'hui, je vais regarder dans les yeux les gens à qui je parle, et je les écouterai pour de vrai. Aujourd'hui, je vais jouer à un jeu avec Timby. Je vais faire l'amour avec Joe, et c'est moi qui prendrai l'initiative. Aujourd'hui, je vais me faire belle. Je vais prendre une douche, m'habiller correctement, et je ne mettrai des vêtements de yoga que pour aller au yoga – d'ailleurs, oui, je vais y aller. Aujourd'hui, je ne dis pas de gros mots. Je ne parle pas d'argent. Je vais être cool. Visage détendu, tout sourires. Aujourd'hui, je vais irradier le calme. Être parfaitement gentille et posée. Aujourd'hui, j'achèterai des produits éthiques. Aujourd'hui, je montrerai le meilleur de moi-même, celle que je suis capable d'être. Aujourd'hui, tout va changer.

Le Tour de passe-passe

Je ne sais pas faire comme tout le monde. Se réveiller et vaquer à ses occupations quotidiennes jusqu'au moment d'aller se coucher. La routine est une disgrâce, un affront à cette aventure, à cette gageure qu'est la vie. Avancer pareille à un zombie, se mettre en colère pour un rien, se perdre dans le brouillard de l'agitation. Aggraver l'état du monde par sa simple présence. Et mon aveuglement sur la destruction que je laisse dans mon sillage. Tel Mr Magoo. (Tout ça n'est que supposition, parce que je n'ai aucune idée de la manière dont j'en suis arrivée là, ma conscience est enterrée comme un crapaud en hiver.)

Si l'on m'oblige à être honnête, voilà dans quel état j'ai laissé le monde à la fin de chaque jour la semaine dernière : pire, pire, meilleur, pire, pareil, pire. Pas de quoi être fière. Attention, je ne cherche pas forcément à rendre le monde meilleur, hein ! Mais aujourd'hui, je vais me conformer au serment d'Hippocrate : en premier lieu, « Je m'abstiendrai de tout mal et de toute injustice[1] ».

Est-ce vraiment si difficile ? Déposer Timby, aller à mon cours de poésie (le moment que je préfère dans la vie !), puis à mon cours de yoga, déjeuner avec Sydney Madsen, que je ne supporte pas mais au moins je peux la rayer de la liste (j'y reviendrai plus tard), aller chercher Timby, faire mon rapport à Joe, qui supervise toute cette folle entreprise.

Vous essayez de comprendre pourquoi autant de stress autour d'une journée normale avec des problèmes banals de Blancs ? Parce qu'il y a moi, et puis la créature en moi. Ce serait formidable si cette créature agissait à grande échelle, causant choc et effroi, ainsi que de fabuleuses destructions dont on ne cesserait de parler. Si c'était possible, je basculerais peut-être sur cette version : la glorieuse immolation de soi en guise de performance artistique. La triste vérité ? La créature en moi agit à une échelle douloureusement limitée : de minables micro-

interactions en général avec Timby, mes amis ou Joe. En leur présence, je suis irritable, rongée par l'anxiété ; en leur absence, je deviens mièvre et je ne dis que des conneries. Ah ! Vous devez être content d'être à distance, protégé derrière des portes fermées, des vitres remontées. Allez, c'est bon. J'exagère pour faire de l'effet. Je ne suis pas vraiment comme ça. En réalité, je suis une fille sympa.

Donc, la journée a commencé à l'instant où je me suis arrachée à mes draps. Le *clic-clic-clic* des griffes de Yo-Yo sur le parquet, qui vient s'arrêter devant la chambre. Pourquoi, quand Joe se lève, Yo-Yo ne vient-il pas se planter derrière cette porte, rempli de cet espoir abject ? Comment, de l'autre côté de la porte, peut-il savoir que c'est moi et pas Joe ? Un éducateur canin me l'a un jour expliqué, pour mon plus grand désespoir : c'est mon odeur que Yo-Yo reconnaît. Que son idée du nirvana soit un cadavre de phoque échoué sur une plage me pousse à m'interroger : est-il temps de se remettre au lit ? Pas question, je ne céderai pas. Pas aujourd'hui.

Entendons-nous bien, je n'avais pas l'intention de dissimuler quoi que ce soit au sujet de Sydney Madsen.

Quand Joe et moi nous sommes arrivés à Seattle il y a une dizaine d'années, après avoir quitté New York, nous étions prêts à fonder une famille. Je venais de mettre fin à cinq années fatigantes de *Looper Wash*. Partout, je tombais sur des tee-shirts *Looper Wash*, des autocollants, des tapis de souris. Vous vous rappelez, non ? Si ça ne vous dit rien, allez dans la première boutique « Tout à un dollar », et dans la caisse « Deux pour le prix d'un », vous trouverez ce genre de produits dérivés, parce que ça commence à dater.

Joe, chirurgien spécialiste de la main, avait accédé au rang de légende en reconstruisant la main d'un joueur de base-ball dont le pouce se tordait en arrière. Personne ne pensait qu'il pourrait jamais rejouer, seulement l'année suivante, il a gagné le Superbowl. (J'ai oublié son nom, mais même si ce n'était pas le cas, je ne pourrais pas vous le dire étant donné la confidentialité des relations patient/médecin/épouse-trop-curieuse.)

Joe a reçu des propositions des quatre coins du pays. Pourquoi choisir Seattle ? Joe, gentil garçon catholique issu de la

banlieue de Buffalo, ne se voyait pas élever des enfants à Manhattan, mon premier choix. Alors, on a conclu un marché. On irait s'installer là où il voudrait pendant dix ans, et ensuite on reviendrait passer dix ans à Manhattan ; une décennie dans sa ville à lui, une décennie dans la mienne, et ainsi de suite, jusqu'à la mort. (Marché qu'il a oublié au bout du compte parce que ça l'arrangeait, si je puis dire, car on est là depuis plus de dix ans, et on n'a pas encore parlé de déménager.)

Chacun le sait, quand on reçoit une éducation catholique et qu'on possède au moins la moitié d'un cerveau, on finit athée. Lors d'une de nos conventions de sceptiques (eh oui, au cours de nos jeunes années, nous étions capables de nous rendre à Philadelphie rien que pour assister à un débat entre Penn Jillette et un rabbin ! Oh, être à nouveau sans enfant… ou pas), Joe a entendu dire que Seattle était la ville la moins religieuse des États-Unis. Eh oui, Seattle.

Un membre du conseil de Médecins Sans Frontières avait organisé une fête de bienvenue en notre honneur. J'errais à travers la vaste demeure de Lake Washington tel un cygne parmi les œuvres d'art contemporaines et les futurs amis qui me tendaient la main. J'ai toujours plu aux gens. Non, disons les choses sincèrement : j'ai toujours été adulée. Je ne comprends pas pourquoi, étant donné mon caractère désagréable, n'empêche, ça marche. Joe dit que c'est parce que je ressemble tellement à un mec, tout en étant sexy et dénuée de membrane émotionnelle. (Quel compliment !) Donc, j'allais de pièce en pièce, et on me présentait à toutes sortes de femmes, toutes si chaleureuses et bien comme il faut qu'elles en étaient interchangeables. C'était ce genre de discussion où on rencontre quelqu'un qui vous dit adorer le camping, et vous déclarez : « Oh ! Je parlais justement avec une personne qui va faire une excursion de dix jours en rafting sur la Snake River, il faut absolument que vous la rencontriez », et c'est là que l'autre vous répond : « Euh… c'est moi. »

Qu'est-ce que vous voulez que je vous dise ? Je suis nulle avec les visages. Et les noms. Et les chiffres. Et les dates.

Cette fête s'est révélée une espèce de tourbillon, il y avait celle qui voulait me montrer les magasins sympas, une autre les balades que personnes ne connaissait, une troisième le restaurant italien du père de Mario Batali sur Pioneer Square, une autre était prête à me donner l'adresse du meilleur dentiste de la ville qui

avait un tableau scintillant accroché au plafond représentant un tigre qui saute en parachute, une énième me proposait de partager sa femme de ménage. Au beau milieu de cet essaim, Sydney Madsen m'a invitée à déjeuner le lendemain au Tamarind Tree, dans le quartier international.

(Joe a un truc qu'il appelle le test du magazine. C'est la réaction qu'on a en ouvrant sa boîte aux lettres et qu'on en trouve un dedans. Vous savez tout de suite si vous êtes content ou si vous n'en avez rien à secouer. Voilà pourquoi je ne suis pas abonnée au *New Yorker*, mais à *Us Weekly*. Selon le test du magazine, Sydney Madsen serait l'équivalent de *La Semaine de l'acouphène*.)

Ce premier déjeuner : elle choisissait ses mots avec tant de soin ; son regard était tellement sincère ; elle a découvert une tache minuscule sur sa fourchette et en a exigé une autre ; a apporté son propre sachet de thé et commandé de l'eau chaude ; a dit qu'elle n'avait pas très faim et donc proposé de partager ma salade de papaye verte ; a ajouté qu'elle n'avait jamais vu *Looper Wash* mais qu'elle allait réserver le DVD à la médiathèque.

Bon, c'est clair, là ? Vous avez bien enregistré ce ronron de cul pincé, cet égoïsme stupide, cette radinerie bizarroïde ? Une trace d'eau sur une fourchette n'a jamais tué personne ! Et achète-le, ce DVD, enfin ! Mange la nourriture du restaurant, c'est leur gagne-pain. Pire : Sydney Madsen était posée, sérieuse, totalement dénuée d'humour, et elle parlait… très… lentement… comme… si… ses… platitudes… étaient… des… pépites… d'or.

J'étais sous le choc. C'est ça quand on vit trop longtemps à New York : on finit par entretenir cette idée fausse que le monde est rempli de personnes intéressantes. Ou du moins de personnes qui ont un grain de folie intéressant.

À un moment, je me trémoussais si fort sur ma chaise que Sydney m'a demandé : « Vous avez besoin d'aller au petit coin ? » (Au petit coin ? *Au petit coin !* Au secours, je vais la tuer !) Le pire, dans tout ça ? Toutes ces femmes qui m'avaient proposé d'aller me promener ou faire du shopping, ce n'était pas un ensemble de personnes différentes, c'étaient toutes des clones de Sydney Madsen ! Fichu tourbillon ! Il m'a fallu toute mon énergie pour repousser le flot de ses invitations : un week-end dans sa maison de plage à Vashon Island ; me présenter à la femme d'untel pour ceci ; à cet auteur de théâtre pour cela.

J'ai filé retrouver Joe à la maison en hurlant.

Joe : Tu aurais dû te méfier d'une personne si empressée de devenir ton amie, ça veut sans doute dire qu'elle n'en a pas.

Moi : Ah, Joe, c'est pour ça que je t'aime. Tu sais tirer des enseignements de tout. (Joe, le sage. Est-ce qu'on n'est pas tous dingues de lui ?)

Pardonnez-moi toute cette tirade sur Sydney Madsen. Maintenant je vais vous révéler la triste vérité : au bout de dix ans, je me la cogne toujours ! Elle est l'amie-boulet, l'amie dont je ne connais même pas la profession parce que je n'ai pas eu la présence d'esprit de lui poser la question la première fois, et qu'après c'était impoli (et je suis très polie) ; elle est l'amie à qui je dis toujours non, non, non, mais qui revient sans cesse à la charge ; j'aimerais être méchante avec elle, pour qu'elle comprenne toute seule, sauf que je ne suis pas méchante. C'est pareil que la maladie de Parkinson : on ne sait pas la soigner, on ne peut que traiter les symptômes.

Aujourd'hui, c'est chronique d'un déjeuner annoncé.

Sachez bien qu'il ne m'a pas échappé que déjeuner avec une personne ennuyeuse n'est pas un *vrai* problème. Quand je dis que j'ai des problèmes, je ne parle pas de Sydney Madsen.

Yo-Yo trottinant dans la rue, le prince de Belltown. Oh, Yo-Yo, créature innocente, pleine d'énergie, d'aveugle dévotion, avec tes oreilles en pointe qui oscillent à chaque pas. C'est poignant de voir l'orgueil que tu tires du simple fait que je te promène, moi, ton amour immortel. Si seulement tu savais.

Quel spectacle déprimant : nouveau mois, nouvel immeuble plus haut que le précédent, chacun rempli d'encornets armés du badge bleu d'Amazon, qui tous les matins quittent leur petit studio et passent en troupeau devant chez moi, la tête plongée dans leurs objets électroniques dont ils ne lèvent jamais les yeux. (Ils travaillent pour Amazon, donc on sait qu'ils n'ont pas de cerveau. La seule question, c'est : à quel point sont-ils décérébrés ?) Alors je regrette le temps où j'étais toute seule sur la Troisième Avenue, face à des vitrines vides, à part le pinailleur de service qui hurlait : « C'est comme ça que tu écris Amérique ! »

Devant notre immeuble, Dennis flanqué de sa poubelle à roulettes remettait des sachets à crottes dans le distributeur.

« Salut, vous deux.

— Salut, Dennis ! » Au lieu de passer en vitesse, ainsi que de coutume, je me suis arrêtée, et les yeux dans les yeux, je lui ai dit : « Ça va ? La journée commence bien ?

— Oh, je peux pas me plaindre. Et vous ?

— Je pourrais me plaindre, mais je ne le ferai pas. »

Dennis a ri.

C'est le début de la journée, et déjà j'ai marqué des points.

J'ai ouvert la porte d'entrée de notre appartement. Au bout du couloir : Joe, vautré sur la table, le front appuyé contre le journal, les bras derrière lui comme s'il était en état d'arrestation.

C'était une vision dérangeante, l'image même de la défaite, la dernière chose que j'aurais associée à Joe…

Clac.

La porte s'est refermée. J'ai détaché la laisse de Yo-Yo. Lorsque je me suis redressée, mon mari abattu s'était levé pour aller se réfugier dans son bureau. Quel que soit le problème, il ne voulait pas en parler.

Ma réaction ? À ta guise, mon chéri.

Yo-Yo a foncé vers son écuelle, façon lévrier de course, les pattes arrière devançant les pattes avant. Quand il a compris que la nourriture n'avait pas changé depuis tout à l'heure, qu'il s'agissait toujours des mêmes croquettes lyophilisées, il s'est senti envahi par le doute et par des soupçons de traîtrise. Il a fait un pas de côté pour s'intéresser à une tache sur le sol.

La lumière de Timby s'est allumée. Ah, le chéri, debout avant même que son réveil ne sonne. Je suis entrée dans sa salle de bains et je l'ai trouvé debout en pyjama sur son marchepied.

« Bonjour, mon poussin. Eh bien, tu es déjà levé ! »

Il s'est arrêté dans son mouvement pour me demander : « On peut manger du bacon ? »

Timby attendait que je m'en aille, je le voyais dans le miroir. J'ai baissé les yeux. Ce petit Speedy Gonzales a été plus rapide que moi. Il a poussé quelque chose dans le lavabo avant que j'aie eu le temps de comprendre ce que c'était. Bruit inimitable du plastique contre l'émail. Le Sephora 200 !

Tout ça, c'est ma faute. Le Père Noël a apporté à Timby un coffret de maquillage. Voilà comment je m'octroie du temps libre chez Nordstrom : en laissant Timby au rayon cosmétiques. Les vendeuses l'adorent avec sa petite voix haut perchée, parce qu'il

est gentil et qu'il ressemble à un gros poupon. Très vite, elles se sont amusées à le maquiller. Je ne sais pas si ce qu'il a préféré c'était le maquillage, ou bien de se faire dorloter par toutes ces blondes. Pour rigoler, j'ai attrapé un coffret de la taille d'un livre de poche qui s'ouvrait en éventail, révélant six palettes différentes (!) qui contenaient deux cents (!) fards à paupières, gloss, blushs et je ne sais quoi d'autre. La personne qui a réussi à caser autant de choses dans un si petit volume devrait sérieusement envisager de travailler pour la NASA. Enfin, si ça existe toujours.

« Tu sais que tu ne peux pas te maquiller pour aller à l'école, ai-je dit.

— Je sais, maman. » Soupir et haussement d'épaules digne de Disney Channel. Là encore, c'est ma faute, j'aurais dû réagir plus tôt. Occuper la fin d'après-midi : un vrai casse-tête.

Je suis ressortie de la chambre de Timby. Yo-Yo, qui attendait, plein d'angoisse, a frémi de soulagement en constatant que j'existais toujours. Devinant que j'allais me rendre à la cuisine pour préparer le petit déjeuner, il a détalé vers son écuelle. Cette fois, il a même daigné manger un peu, sans toutefois me perdre des yeux.

Joe était revenu se préparer du thé.

« Comment ça va ? lui ai-je lancé.

— Tu es resplendissante. »

Fidèle à mon programme de la journée, j'avais pris une douche, puis enfilé une robe et des richelieus. Si vous jetiez un coup d'œil à ma garde-robe, vous y découvririez une femme qui a des goûts très précis. Robes importées de France ou de Belgique, étiquette arrachée avant d'arriver à la maison, sans quoi Joe aurait une rupture d'anévrisme, et puis toutes les déclinaisons possibles de chaussures plates noires… Là encore, pas besoin d'évoquer le prix. Les acheter ? Oui. Les porter ? La plupart du temps, c'est trop d'énergie.

« Olivia vient ce soir, ai-je dit en lui lançant un clin d'œil, avec déjà en bouche le goût du vin et des rigatoni de chez Tavolàta.

— Et si c'était elle qui sortait avec Timby, pour qu'on ait un peu de temps tout seuls à la maison ? » Joe m'a attrapée par la taille et m'a attirée contre lui, oubliant qu'on avait dépassé les cinquante ans.

Je vais vous dire qui j'envie : les lesbiennes. Pourquoi ? Pour

l'absence de sexe. Apparemment, passé les folies du début, elles cessent d'avoir des rapports. Ce qui est parfaitement sensé. Si on les laissait totalement libres de faire à leur guise, les femmes n'auraient plus de vie sexuelle après avoir eu des enfants. Ce n'est pas une nécessité du point de vue de l'évolution. Notre cerveau le sait, et notre corps aussi. Qui se sent sexy dans les affres de la maternité, avec les bourrelets et les fesses aplaties de la cinquantaine ? Quelle femme a envie qu'on la voie nue, sans parler de lui toucher les seins, à présent aussi mous que des sacs de farine, et son ventre, spongieux comme du pain de mie ? Qui irait prétendre qu'elle est désirable quand le pot de miel est à sec ?

Moi, bien sûr, si je ne veux pas me faire balancer pour laisser la place à un modèle plus récent.

« OK pour du temps tous les deux, j'ai dit à Joe.

— Maman, c'est cassé. » Timby est arrivé avec son ukulélé et l'a posé sans ménagement sur le comptoir, non loin de la poubelle – tu parles d'un hasard ! « Le son marche plus.

— Et qu'est-ce que tu proposes ? » ai-je demandé, le mettant au défi de me répondre : *En acheter un autre*.

Joe a ramassé l'instrument pour l'essayer. « Il est un peu désaccordé, a-t-il expliqué en retendant les cordes.

— Hé, depuis quand tu sais accorder un ukulélé ? me suis-je étonnée.

— Je suis un homme plein de mystères », a dit Joe en pinçant une dernière fois les cordes.

Le bacon et le pain perdu ont été engloutis, ainsi que les *smoothies*. Timby était plongé dans son magazine, *Archie*. Mon sourire était un peu forcé.

Il y a deux ans, quand j'avais le sentiment d'être une martyre parce que je devais préparer le petit déjeuner tous les matins, Joe m'a dit : « Je paie pour tout ce cirque. Est-ce que tu pourrais au moins descendre de ta croix et préparer le petit déj sans soupirer constamment ? »

Je sais bien ce que vous allez dire : *Mais quel connard ! quel salopard sexiste !* N'empêche, Joe n'avait pas tort. Beaucoup de femmes seraient heureuses de faire des choses bien pires en échange d'un placard rempli de vêtements de chez Antwerp. À partir de ce jour, ma devise a été « Le service avec le sourire ». Voilà ce qui se passe quand on n'a pas d'atout dans son jeu.

Joe a montré à Timby le journal. « L'expo de flippers est de retour en ville. Tu veux y aller ?

— Tu crois que la machine Evel Knievel sera encore en panne ?

— Sans doute que oui. »

Je lui ai donné le poème que j'avais imprimé, lourdement annoté.

« Bon, qui est-ce qui veut m'aider ? »

Timby n'a même pas daigné lever les yeux de son magazine.

Joe a pris la feuille. « Oh, Robert Lowell. »

L'heure des moufettes

Robert Lowell

(*À Elizabeth Bishop*)

L'héritière ermite de Nautilus
Island passe toujours l'hiver dans son cottage spartiate ;
ses moutons broutent en surplomb des flots.
Son fils est évêque. Son fermier
premier conseiller municipal au village ;
elle est un peu sénile.

Jalouse des
prérogatives d'une vie privée
dignes du siècle de Victoria,
elle achète toutes
les bicoques face à ses côtes,
pour les laisser à l'abandon.

Mal de saison –
on a perdu notre millionnaire de l'été,
qui semblait surgi

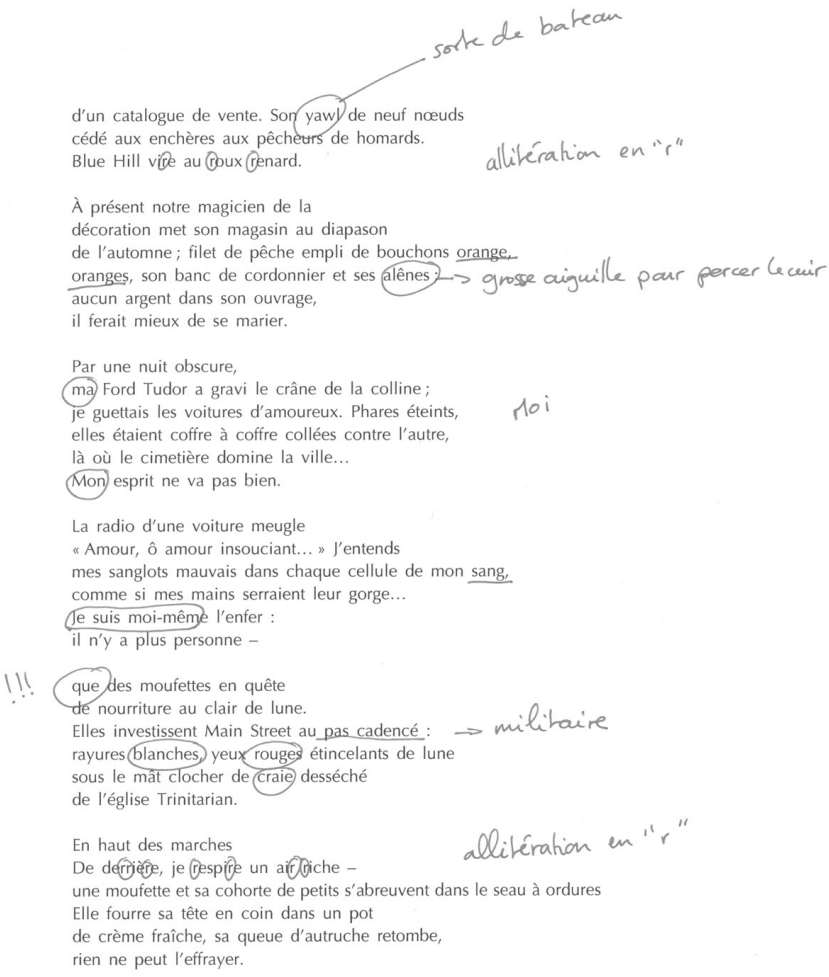
8h30
mardi 8 oct.
Lola

qui montre une certaine austérité. Antiquité

SON

impression d'un village de bord de mer en fin d'été, qui s'achemine vers l'hiver

NOTRE



J'ai commencé à réciter de mémoire : « “L'héritière ermite de Nautilus Island passe toujours l'hiver dans son cottage spartiate ; ses moutons broutent en surplomb des flots. Son fils est évêque. Son fermier premier conseiller au village…”

— “Conseiller *municipal* au village”, m'a corrigée Joe.

— Zut. “Conseiller *municipal* au village”…

— Maman ! »

J'ai fait taire Timby et j'ai poursuivi, les yeux clos… « “au village ; elle est un peu sénile. Jalouse des prérogatives d'une vie privée dignes du siècle de Victoria, elle achète toutes les bicoques face à ses côtes, pour les laisser à l'abandon. Mal de saison – on a perdu notre millionnaire de l'été, qui semblait surgi d'un catalogue de vente.”

— Maman, regarde Yo-Yo. Tu vois comment il a posé son menton sur ses pattes ? »

Yo-Yo était installé sur son coussin rose, d'où il guettait la nourriture qui tombait par terre, ses petites pattes blanches délicatement croisées.

« Oooh, ai-je dit.

— Je peux avoir ton téléphone ? m'a demandé Timby.

— Contente-toi d'apprécier ton animal. On n'est pas toujours obligé d'en revenir à l'électronique.

— C'est super ce que fait ta maman, a dit Joe à Timby. Continuer d'apprendre.

— D'apprendre et d'oublier, ai-je ajouté. Mais je te remercie. »

Il m'a soufflé un baiser de loin.

Je m'y suis remise : « "Son yawl de neuf nœuds cédé aux enchères aux pêcheurs de homards."

— On l'aime tous, hein, Yo-Yo ? a déclaré Timby.

— Bien sûr que oui. » Cette vérité simple. Yo-Yo est le chien le plus adorable au monde, croisement entre le Boston terrier, le carlin, et… autre chose, bicolore bringé et blanc, avec une tache noire sur l'œil, des oreilles de chauve-souris, un museau écrasé et une queue recourbée. Avant l'invasion d'Amazon, quand il n'y avait dans la rue que moi et les prostituées, il y en a une qui a lancé : « Eh, c'est genre, si Barbie avait un pitbull. »

« Papa, a questionné Timby, t'aimes pas Yo-Yo ? »

Joe a considéré Yo-Yo, puis réfléchi à la question. (Encore une preuve de la supériorité de Joe : il réfléchit avant de parler.)

« Il est un peu bizarre », a répondu Joe avant de revenir au poème.

Timby a lâché sa fourchette. Moi, j'étais bouche bée.

« *Bizarre ?* » s'est écrié Timby.

Joe a levé les yeux. « Ben oui. Quoi ?

— Oh ! Papa ! Comment tu peux dire une chose pareille ?

— Il reste assis là toute la journée, avec son air déprimé. Quand on rentre à la maison, il ne vient pas nous accueillir à la porte. Quand on est là, il dort tout le temps, guette au cas où on laisserait tomber de la nourriture par terre, ou bien regarde fixement la porte d'entrée à croire qu'il a la migraine. »

Pour Timby et moi, il n'y avait tout simplement pas de mots.

« Je sais très bien ce qu'il gagne à être avec nous, a poursuivi

Joe. Par contre je ne sais pas vraiment ce qu'on y gagne, nous. »

Timby a bondi de sa chaise et s'est couché sur Yo-Yo – sa version à lui du câlin. « Oh, Yo-Yo, moi, je t'aime !

— Continue, m'a dit Joe en montrant le poème. Tu te débrouilles bien. "Mal de saison…"

— "Mal de saison – on a perdu notre millionnaire de l'été, qui semblait surgi d'un catalogue de vente", puis à Timby : Toi, prépare-toi.

— Tu vas juste me déposer ou tu m'accompagnes en classe ?

— Je te dépose. J'ai rendez-vous avec Alonzo à huit heures et demie. »

Le petit déjeuner terminé, Yo-Yo s'est relevé de son coussin. Joe et moi, on l'a regardé se diriger jusqu'à la porte d'entrée, qu'il s'est mis à fixer sans bouger.

« Je ne me rendais pas compte que mes propos étaient aussi subversifs, a dit Joe. "Mal de saison…" »

1. Traduction d'Émile Littré. (*NdT*)

On reconnaît les gens qui ont fréquenté une école catholique à la manière dont ils réagissent quand, sur Queen Anne Hill, ils découvrent Galer Street School. Ce n'est pas mon cas, donc pour moi ce n'est qu'un bâtiment de brique imposant avec une immense cour et une vue aussi incroyable qu'improbable sur Puget Sound. Joe, en revanche, a fréquenté une école catholique et, chaque fois, il blêmit en repensant aux sœurs qui lui infligeaient des coups de règle sur les doigts, aux prêtres qui le menaçaient de la colère de Dieu, et aux petites brutes qui circulaient librement dans les couloirs en lui arrachant ses lunettes.

Quand on est arrivés devant l'école, là où on dépose les enfants en voiture, j'avais déjà récité deux fois le poème sans la moindre erreur, et j'avais remis ça une troisième fois pour le plaisir. « "Par une nuit obscure, ma Ford Tudor a gravi le crâne de la colline…" Attends, c'est bien ça, hein ? »

Silence de mauvais augure à l'arrière. « Hé, ai-je lancé. Tu m'écoutes, au moins ?

— Oui, maman, tu récites bien, sérieux.

— *Sérieusement*. Les adverbes se terminent par *-ment*. » Je ne parvenais pas à voir Timby dans le rétroviseur. Je me suis tortillée pour me rehausser, et je l'ai découvert recroquevillé sur lui-même. « Mais qu'est-ce que tu fais ?

— Rien. » À nouveau ce cliquètement de plastique.

« Hé, pas de maquillage !

— Alors pourquoi le Père Noël me l'a mis sous le sapin ? »

Le temps que je me retourne, il avait déjà filé et refermé la portière derrière lui. Quand j'ai regardé dehors, je l'ai vu qui montait les marches de l'école quatre à quatre. Dans le reflet de la porte d'entrée, j'ai découvert qu'il avait les paupières maquillées de rouge. J'ai baissé la vitre.

« Espèce de petit coquin, reviens ici tout de suite ! »

La voiture qui attendait derrière moi a klaxonné. Après tout, c'était du ressort de l'école maintenant.

J'ai filé, avec pour horizon sept heures de liberté sans enfant sur les bras. Solo endiablé façon western. Allez, faites jouer les banjos !

« “Je suis moi-même l’enfer : il n’y a plus personne – que des moufettes en quête de nourriture au clair de lune. Elles investissent Main Street au pas cadencé : rayures blanches, yeux rouges étincelants de lune sous le mât clocher de craie desséché de l’église Trinitarian. En haut des marches De derrière, je respire un air riche – une moufette et sa cohorte de petits s’abreuvent dans le seau à ordures Elle fourre sa tête en coin dans un pot de crème fraîche, sa queue d’autruche retombe, rien ne peut l’effrayer.”»

Je l’avais récité, pied à pied.

Alonzo m’a tendu la main. « Félicitations. »

Vous savez comment le cerveau se transforme en bouillie ? Ça commence pendant la grossesse. On rigole, pleine d’étonnement face à cette véritable conspiration, on se gourmande soi-même : ah, moi et mon cerveau de femme enceinte ! Puis on accouche ; seulement on ne recouvre pas son cerveau d’avant. Mais bon, on allaite, alors on rigole, on se dit qu’on appartient à un club très sélect. *Ah, moi et mon cerveau de femme qui allaite !* Et puis on arrête de donner le sein, et c’est là que la terrible vérité apparaît : votre super cerveau ne reviendra pas. Vous avez échangé votre vocabulaire, votre lucidité et votre mémoire contre la maternité ! Vous savez comment ça se manifeste : on est lancée au beau milieu d’une phrase, et soudain, on s’aperçoit qu’à la fin on va avoir besoin d’un mot bien précis, on a peur de ne pas le trouver, mais on est déjà tellement avancée qu’on continue à foncer, et puis on s’arrête, parce qu’on est à la fin de la phrase et qu’on cherche toujours le mot final. Et ce n’est même pas un mot à dix dollars comme *idiosyncrasie* ou *antipyrétique*, mais juste un mot à deux dollars comme *fascinant*, du coup on finit par dire *hallucinant*.

Et c’est là qu’on échoue au club des faibles d’esprit pour qui

tout est *hallucinant*.

Eh bien, cela me mettait hors de moi. J'avais un livre de souvenirs à écrire. Bien sûr, une grande partie serait constituée d'illustrations. Là, aucun souci. C'étaient les mots qui posaient problème. Dans un livre, je ne pouvais pas raconter mes bêtises ainsi qu'à mon d'habitude. La gestion des ressources était capitale. Et avec un cerveau en capilotade tel que le mien, ça ne risquait pas d'arriver.

Et puis j'ai eu cette super idée : muscler mon instrument en mémorisant des poèmes. Ma mère était comédienne : elle avait pour habitude de réciter les monologues de Shakespeare avant d'aller se coucher. Elle était hallucinante. (Et voilà ! *Hallucinante !* Si mon cerveau n'était pas en pleine déconfiture, j'aurais dit par exemple : *C'est la preuve qu'elle était disciplinée, avait reçu une excellente éducation et que peut-être elle sentait déjà quelle serait sa fin tragique.*) Alors j'ai fait ce que n'importe qui d'autre aurait fait : j'ai pris mon téléphone, j'ai appelé l'Université de Washington pour savoir qui était leur professeur de poésie le plus éminent.

Depuis un an, je vois Alonzo Wrenn tous les jeudis matin chez Lola, où il me donne un cours particulier. Il me propose un poème. Je le récite et ensuite la conversation démarre. Je le paie cinquante dollars, en plus du petit déjeuner. Alonzo serait prêt à me l'offrir, le petit déjeuner, si grand est son amour de la poésie, mais ma volonté reste la plus forte, et il me laisse régler l'addition avec la grâce d'un poète.

« Qu'est-ce que vous en pensez ? » a demandé Alonzo.

C'était un grand type, plus jeune que moi, avec une touffe de ternes cheveux châtains plantée au-dessus d'un visage extrêmement sympathique. Il était toujours en costume, de lin l'été, de laine l'hiver. Celui d'aujourd'hui était chocolat, un peu lustré – il ne devait pas être tout jeune –, et dessous, il portait une chemise couleur parchemin. Sa cravate était moirée, sa pochette, d'un blanc amidonné. (La mère de Joe l'obligeait à mettre un costume et une cravate pour aller chez le dentiste, histoire de montrer « du respect envers la profession ». Le petit Joe avec sa cravate sur le fauteuil du dentiste = je retombe amoureuse tout de suite !)

« On peut démarrer sur ce qui se passe concrètement dans le

poème ? ai-je proposé à Alonzo. C'est quoi l'expression, déjà ? L'incident discret ?

— Le moment discriminant.

— Le moment discriminant ! Ça ferait un bon titre pour votre autobiographie.

— Là, je préférerais *L'Incident discret*. »

J'ai ouvert ma version annotée du poème et je me suis lancée. « Ça commence avec l'héritière ermite qui vit toute l'année sur son île. Je verrais bien ça dans le Maine. »

Alonzo a acquiescé, concédant cette possibilité.

« Le fermier, ai-je poursuivi. C'est son mari ?

— Plutôt l'homme qu'elle a engagé pour exploiter ses terres.

— Ah oui, de la même manière que vous êtes mon poète.

— Oui, de la même manière que je suis votre poète.

— Il y a beaucoup d'orange. Du rouge aussi. Blue Hill prend la couleur du pelage du renard. Le rouge revient ensuite avec le sang et les yeux des moufettes. Oh ! là, là ! ça vous fait pas fondre, le magicien de la déco ? Ça vous donne pas envie d'entrer dans sa boutique pour acheter un truc ? De le marier à l'héritière ermite ?

— Maintenant que vous le dites… a répondu Alonzo en riant.

— Ensuite, le poète sort de l'ombre. Jusqu'ici, il disait "nous", mais là, il en vient au "je". On dit le poète ou le narrateur ?

— Le narrateur.

— Le narrateur apparaît. C'est un vrai choc quand le poème se retourne sur lui-même et qu'il dit : "Mon esprit ne va pas bien."

— Que savez-vous au sujet de Robert Lowell ?

— Juste ce que vous allez m'en dire. »

Notre petit déjeuner est arrivé. Alonzo commandait toujours le Tom's Big Breakfast, avec du poulpe *et* du bacon. Moi, je me contentais d'un blanc d'œuf brouillé avec des fruits. Nom d'un chien, parfois je me trouve déprimante.

« Je peux avoir votre bacon ?

— Robert Lowell est né dans la caste supérieure de Boston, a commencé Alonzo en déposant les tranches épaisses sur une soucoupe. Toute sa vie, il a été en proie aux affres de la maladie mentale, il a souvent séjourné en clinique.

— Oh ! » Tout à coup, j'ai eu une idée. J'ai fait signe à la serveuse. « Vous savez, les produits que vous vendez, les biscuits,

les bonbons à la menthe et les pots de crème d'ail ? Vous pouvez me préparer un panier cadeau ? »

Pour Sydney Madsen. Encore une source d'irritation, cette façon qu'elle a toujours d'arriver avec un petit cadeau pour moi. Comme cette journée devait être différente, j'allais moi aussi lui apporter quelque chose.

Alonzo a continué : « Le poète John Berryman pense que "L'heure des moufettes" décrit le moment où le "je" du poème…

— Le « je » du poème ? » J'ai éclaté de rire. « On est entre nous. Vous pouvez dire tout simplement : Robert Lowell.

— Où Robert Lowell comprend que la dépression est imminente, et qu'il va devoir être hospitalisé. "Vision catatonique d'une terreur glacée", voilà comment Berryman appelle ce poème.

— "Je suis moi-même l'enfer : il n'y a plus personne – que des moufettes" » J'ai soudain songé à quelque chose. « Ce "que" exclusif. Encore une fois, c'est là que le poème bascule. »

Alonzo a froncé les sourcils.

— "La Plage de Douvre" ! » J'ai presque crié car, nom d'une pipe, comment pouvais-je me souvenir de cet autre poème alors que je ne savais même pas en quelle année on était ? « Vous vous rappelez ? Le basculement de la première à la seconde strophe ? L'axe du poème est le même.

— Vous permettez ? s'est enquis Alonzo en désignant ma feuille de papier.

— Allez-y. »

Il en a déchiré un coin où il a noté « que exclusif ».

« Regardez-moi ça, c'est vous qui prenez des notes ! Vous allez vous en servir dans un de vos poèmes ? »

Alonzo a relevé un sourcil en guise de réponse et sorti son portefeuille, plein à ras bord de bouts de papier du même genre. Parmi les cartes de crédit, j'ai aperçu son permis de conduire.

« Hé, j'ai lancé sans réfléchir, mais pourquoi vous avez un permis de conduire de Louisiane ?

— C'est là que j'ai grandi. » Alonzo m'a montré une autre version de lui-même avec les cheveux longs. « À La Nouvelle-Orléans. »

Ces deux mots : comme un coup dans le ventre.

« Vous allez bien ? m'a-t-il demandé.

— Je n'ai jamais mis les pieds en Louisiane », ai-je dit, ce qui constituait à la fois une réponse bizarre et un mensonge ! À

présent il fallait que j'ajoute quelque chose de vrai. « Je n'ai aucun lien avec La Nouvelle-Orléans. »

Au simple fait de m'entendre prononcer ce nom, j'en ai laissé choir ma fourchette dans mon assiette.

La serveuse s'est approchée avec un panier cadeau de la taille d'un Caddie. « Vous allez faire le bonheur de quelqu'un, aujourd'hui ! » En voyant ma tête, elle a ajouté : « Ou pas. Tout va bien ?

— Moi, ça va, a répondu Alonzo.

— Moi aussi. » Pour le prouver, j'ai récupéré la fourchette au milieu des œufs et j'ai carrément léché le manche.

La serveuse est repartie aussi sec.

« Une question », ai-je dit pour revenir au poème. Il fallait que je remette cette matinée sur les rails. « "Le mât clocher de craie desséché"… »

C'est alors que mon téléphone m'a rappelée à l'ordre. GALER STREET SCHOOL.

« Je suis obligée, ai-je prévenu.

— Allô, Eleanor ? C'est Lila de Galer Street. Tout va bien. C'est juste que Timby a mal au ventre. »

Trois fois au cours des deux semaines passées j'avais dû aller le chercher à l'école ! Chaque fois, il n'avait rien.

« Est-ce qu'il a de la fièvre ?

— Non, mais il a l'air vraiment pas bien, là, allongé dans le bureau.

— S'il vous plaît, dites-lui d'arrêter et de retourner en classe.

— Oooh… Mais s'il est *vraiment* malade…

— C'est ce que je vous dis… » Inutile. « C'est bon, j'arrive. Ah, ce gosse, ai-je marmonné en me levant, je vais lui apprendre ce que ça fait d'avoir mal pour de bon. »

J'ai salué Alonzo, j'ai pris mon panier cadeau, et j'ai filé. En ouvrant la porte, je me suis retournée. Alonzo, le pauvre, avait l'air encore plus inconsolable que moi de voir notre leçon de poésie s'interrompre avec une telle brutalité.

J'ai grimpé les marches entre les colonnes robustes et je suis entrée dans le hall impressionnant de Galer Street School, si sombre et frais qu'on se serait cru dans une cathédrale. Des photos encadrées illustraient l'histoire du bâtiment : naguère un foyer pour jeunes filles rebelles, il avait ensuite été habité par une famille (!), avant de devenir une école privée hors de prix.

Quelques mots sur la restauration des lieux. Gravé dans le parquet, datant de 1906 : CAR DROITE EST LA PORTE, ÉTROIT LE CHEMIN QUI NOUS CONDUIT À TRAVERS LA VIE, ET RARES CEUX QUI LE TROUVENT. Cent cinquante moules en caoutchouc ont été nécessaires pour confectionner les moulures d'ornement compliquées. On a découpé pour la claire-voie des feuilles d'albâtre du Colorado aussi fines que du papier. Pour la mosaïque qui représente le Christ enseignant aux enfants à prier, on a fait venir de Ravenne un vieil artisan âgé de soixante-dix ans. Quand les travaux de restauration ont commencé en 2012, la plus grosse interrogation concernait la disparition du lustre de cuivre Art déco qui figurait sur les photos anciennes. Ce sont des ouvriers qui l'ont retrouvé dans les sous-sols où ils détruisaient les ronces au lance-flammes. On a alors fait descendre au moyen de cordes de gros cochons aux yeux bandés pour qu'ils dévorent les ronces et libèrent le lustre.

Mais comment puis-je savoir tout ça ? Lorsque je suis arrivée, l'architecte très chic qui présidait aux travaux faisait justement visiter les lieux.

Je me dirigeai vers les bureaux de l'administration. « Eleanor ! »

Je me suis retournée. Depuis un mois, la salle de conférences s'était transformée en salle des ventes, remplie de parents bénévoles.

« Vous êtes exactement la personne qu'il nous faut ! s'est écriée une jeune maman.

Moi ? J'ai ouvert la bouche en me désignant moi-même du doigt, perplexe.

« Oui, vous ! a renchéri une autre jeune maman comme si j'étais complètement idiote. On a une question pour vous. »

À l'époque où j'ai fini mes études, jamais il ne me serait venu à l'esprit de ne *pas* travailler. C'est pour ça que les filles allaient à la fac : pour décrocher un job. Et pour ce qui est de trouver du boulot, nous avons parfaitement réussi, et on a sérieusement remis les pendules à l'heure au passage, non mais ! jusqu'au jour où nous avons réalisé que nous avions perdu la notion du temps, alors nous nous sommes lancées dans une course folle à l'enfant. J'ai moi-même vraiment flirté avec les extrêmes (sans nul doute en partie parce que Joe, en bon fils de catholiques, aîné d'une fratrie de sept, n'était guère pressé lui-même – il avait déjà eu son lot de couches à changer !). J'ai donc accouché du petit Timby, et j'ai rejoint les rangs de ces mères quadragénaires hagardes, piégées dans les parcs, qui se mettent à quatre pattes pour observer une coccinelle, se versent directement dans le gosier des Tupperware remplis de Cheerios sans y penser, continuent de porter leurs jeans de grossesse deux ans après la naissance, et poussent la balançoire sans se soucier de leur raie au milieu façon moufette parce qu'elles n'ont pas eu le temps d'aller refaire leur couleur. (C'est vrai, quel intérêt de poursuivre ces efforts une fois qu'on a eu le gamin ?)

Sans doute est-ce ce piètre spectacle qui a poussé la génération suivante d'étudiantes à déclarer : « Plutôt mourir ! », et à retarder un peu leur début de carrière pour commencer par faire des enfants. Quand je regarde les mamans de Galer Street, la réponse est évidente.

J'espère que cela marchera pour elles.

Je suis entrée dans la salle de conférences, avec ses immenses vitraux blancs donnant sur la cour de récréation et la baie d'Elliott. Sur une table en bois massif (taillée dans le tronc d'un érable arraché sur la propriété elle-même, ou autre stupidité à la mode, histoire d'accommoder les goûts de l'architecte), des cartons et classeurs en cascade. Je me suis frayé un chemin au milieu des caisses empilées jusqu'à hauteur de hanche, qui débordaient de tee-shirts Galer Street, comme des langues rouges.

L'atmosphère était lourde de concentration et d'efficacité.

« Vous êtes où ? Vous êtes où ? Vous êtes où ? a murmuré la jeune maman.

— Ici ? ai-je répondu.

— Il faut trouver le numéro de l'objet et ensuite la référence avec le nom », a expliqué une autre jeune maman.

Un jour, je suis allée au Japon, et notre guide a déclaré que, pour les Japonais, les Américains se ressemblaient tous. Sur le moment, j'ai pensé : *Oh, tu dis ça parce que c'est exactement ce que, nous, on dit sur vous.* Mais à voir ce déploiement de jeunes mères épanouies en super forme, j'ai révisé mon opinion : peut-être que finalement Fumiko ne se fichait pas de moi.

« Tu t'es ridiculisé ? » a dit la première maman.

Un jeune papa (il y a toujours un jeune papa) s'est alors exclamé, un dossier à la main : « J'ai gagné !

— Tu as gagné un *latte*, tu as gagné un *latte* », a chanté la première, ou la deuxième, ou la troisième, ou la quatrième jeune maman.

Enfermez tous ces parents dans une pièce, donnez-leur une tâche administrative à accomplir sans personne pour les surveiller, et ils se mettent à se comporter comme les gagnants zinzins dans une pub pour un casino indien.

« Vous avez promis un portrait dans le style *Looper Wash* de la personne qui remportera l'enchère, m'a lancé l'une d'elles en me sortant soudain de l'anonymat.

— C'est vous ? » a demandé une autre.

Pareilles à des autruches, elles se sont toutes arrêtées pour tourner la tête vers moi.

« On m'avait dit que vous viviez ici, m'a dit l'une.

— C'est la maman de Timby », a renchéri une autre, experte en la matière.

Seattle n'a pas grand-chose à se mettre sous la dent en guise de stars. À Galer Street School, une conceptrice de dessins animés un peu oubliée et le médecin personnel de l'équipe de football américain des Seahawks, c'est-à-dire Joe et moi, étaient les Victoria et David Beckham locaux.

« Moi, je suis plutôt Vivian, a dit l'une en faisant référence à *Looper Wash*.

— Toi ? Tu es totalement comme Fern, a corrigé une autre.

— Et maintenant, vous faites quoi ? m'a tout bêtement

questionné une troisième.

— J'écris un livre de souvenirs, ai-je répondu en sentant le rouge me monter aux joues. En réalité, ce sont des mémoires graphiques. » Ça ne les regardait pas, pourtant j'ai continué. « J'ai reçu une avance de l'éditeur et tout. »

Les autruches affichaient un sourire indéchiffrable.

Sur la table, un trousseau de clés. Chaque clé était coiffée d'une de ces espèces de gommes de couleur. Au cours de ma vie, j'en avais acheté des centaines, mais j'avais toujours renoncé car comment fait-on pour rentrer les clés dans ces fichus machins sans se tordre un ongle ? Sur le porte-clés aussi, des breloques portant un code-barres : Breathe Hot Yoga, Core de Ballet, Spin Cycle… Et en guise de touche personnelle, cette jeune maman épanouie avait attaché une dragonne sur laquelle était inscrit en grosses lettres, comme sur des cubes, le prénom de son enfant.

J'ai tourné la tête. Quel était ce nom ?

D-E-L-P-H-I-N-E

Je suis restée figée sur place.

« Hé, oh ! m'a interpellée une jeune maman.

— Vous avez oublié de donner un prix pour votre participation, a ajouté une autre.

— Mais qu'est-ce que ça vaut ? ai-je demandé.

— C'est la valeur qu'il doit atteindre aux enchères, a expliqué une troisième. C'est pour les impôts.

— Oh. Je n'en sais rien.

— Il faut bien écrire quelque chose, a insisté la première.

— Ce ne sont que quelques heures de mon temps. » J'en avais le souffle coupé. Pourquoi avait-il fallu que je voie ces maudites clés ?

« *Dans ce cas, à combien estimez-vous votre temps ?* » Ça, c'était le jeune papa qui reprenait le contrôle.

« Vous voulez dire, littéralement ? À combien de l'heure ? »

Parlait-il du temps que je passais au lit, à me dire qu'il fallait que je change ? À aller m'acheter des agendas, des trieurs, qui finissaient par pourrir dans leurs sacs ? À chercher des cours de méditation sur Internet, à m'inscrire, m'y rendre, puis rester dans ma voiture garée devant la galerie-d'art-studio-salle de yoga, à regarder les participants sérieux défiler pour finir par me dégonfler et repartir ? Aux heures consacrées à organiser un dîner en famille, pour finir chacun sur son écran dans son coin ? Ou à

remâcher ma honte, parce que dans aucun de ces cas je n'avais la moindre excuse ?

Soudain, des glapissements.

Les petits venaient de jaillir sur les pelouses, des ailes de papillon en papier crépon multicolore attachées dans le dos. Les jeunes mamans (et le papa) m'ont tourné le dos pour se délecter du spectacle enchanteur des plaisirs spontanés de l'enfance. Le bavardage convivial s'est mué en silence sacré. Tous ces choix qui avaient tant coûté à ces jeunes mères (et au seul père) – arrêter ou pas de travailler, se marier jeune ou attendre encore, avoir un enfant tout de suite ou voir le monde d'abord – avaient eu des conséquences difficiles à assumer. Et choisir, c'est renoncer. Les nuits sans sommeil, les récriminations, les querelles avec leur mari (et l'épouse), enfin, les appels désespérés au médecin pour qu'il leur prescrive des calmants. « Vision catatonique d'une terreur glacée », voilà comment le poète qualifiait ces moments de doute existentiel, ou de certitude, difficile de savoir de quoi il s'agissait. Mais en voyant leurs enfants en cet instant, ces parents savaient au plus profond d'eux-mêmes qu'ils avaient pris la bonne décision.

Aussi, avec un petit toussotement parfaitement programmé, je me suis emparée des clés de la jeune maman de Delphine, je les ai fourrées dans mon sac, et j'ai filé.

Eh oui, je les ai volées.

Timby était allongé sur un lit de camp dans un coin du bureau, et d'après mon œil avisé il avait l'air plutôt content de lui.

« Debout, ai-je dit. J'en ai vraiment assez de tout ce cirque. »

Point négatif : je l'avais vraiment dit. Point positif : c'était d'une méchanceté gratuite si flagrante que Lila et les autres membres de l'administration ont feint de ne pas entendre. Timby m'a suivie, l'air boudeur.

J'ai attendu d'être arrivée à la voiture. « On va aller directement chez la docteure. Et tu as intérêt à ce qu'elle te trouve quelque chose.

— On peut pas juste rentrer à la maison ?

— Pour que tu te boives de la limonade en regardant *Doctor Who* ? Pas question. Je refuse de cautionner ta stratégie du faux mal au ventre. On va voir la médecin, et ensuite tu retournes à l'école. » Je me suis penchée plus près. « Et je crois en plus que c'est le moment, pour ton vaccin.

— Tu es méchante. »

Nous sommes montés en voiture.

« C'est quoi ? a demandé Timby, les yeux ronds, en découvrant le panier garni.

— C'est pas pour toi. Ne t'approche pas. »

Timby s'est mis à pleurer. « Tu es fâchée contre moi parce que je suis malade. »

Nous sommes allés chez la pédiatre en silence, j'étais en colère contre Timby, j'étais en colère contre moi parce que j'étais en colère contre Timby, j'étais en colère contre Timby, j'étais en colère contre moi…

« Je t'aime, maman… a-t-il fait d'une petite voix.

— Moi aussi, je t'aime. »

« Timby ? a dit l'infirmière. C'est original, comme nom.

— C'est un iPhone qui l'a choisi, a répondu Timby malgré le thermomètre dans sa bouche.

— C'est *moi* qui ai trouvé ton nom, ai-je corrigé.

— Non. » Timby me faisait les gros yeux.

« Si. » Je lui faisais les gros yeux.

Pendant ma grossesse, après avoir appris que c'était un garçon, Joe et moi prenions grand plaisir à nous envoyer des propositions de prénoms par SMS. Un jour, j'ai écrit *Timothy*, et le correcteur automatique l'a transformé en *Timby*. Comment ne pas craquer ?

L'infirmière a retiré le thermomètre. « Température normale. La pédiatre sera là dans une minute. »

« Beau boulot, ai-je dit une fois seuls. Tu me fais passer pour une cruche.

— C'est la vérité. Pourquoi est-ce qu'un iPhone irait corriger un nom normal pour proposer un nom que personne ne connaît ?

— Il y a eu un bug. C'était les premiers iPhone… oh mon Dieu ! » J'ai tout à coup réalisé une chose. « Je crois bien que j'ai insulté Alonzo.

— Qu'est-ce que tu as dit ? » Timby feignait la gentillesse, mais je savais bien qu'il cherchait juste des munitions pour s'en servir ensuite contre moi.

« Rien. »

C'était l'expression d'Alonzo, quand j'avais quitté le restaurant. Peut-être qu'en réalité il n'était pas triste de me voir partir ainsi. Peut-être qu'il s'était senti insulté quand je l'avais appelé « mon poète » ?

Soudain Timby est descendu de la table d'examen, et il est sorti.

« Où vas-tu ?

— Chercher un magazine. » La porte s'est refermée.

Mon téléphone a sonné : *Joyce Primm.* Comme toujours, à 10 h 15 précises. J'ai coupé la sonnerie tout en continuant à fixer ce nom.

Vous me connaissez à cause de *Looper Wash*. C'est vrai, c'est moi qui ai donné à la série son esthétique pastel et son caractère rétro-violent. (J'ai longtemps été obsédée par Henry Darger, tenant de l'art outsider. Par chance, j'ai acheté une de ses toiles à l'époque où elles étaient encore abordables.) Je dois avouer que,

dans le script du pilote, les quatre petites héroïnes n'avaient guère de relief. C'est seulement quand je leur ai mis un tablier, à la mode des années 60, que je leur ai donné des tignasses emmêlées, et que pour rigoler je les ai juchées sur des poneys qui avaient l'air de s'ennuyer ferme, que l'écrivaine Violet Parry a compris tout ce qu'on pouvait en tirer. Elle a réécrit la série en hâte et fait de ces filles les célèbres Looper Four, petites pestes de droite, qui transforment leur peur de la puberté en haine des hippies, des propriétaires de chiens de race et des bébés prénommés Steve. Cela dit, *Looper Wash* ne m'appartenait pas. D'ailleurs personne n'a jamais entendu parler d'Eleanor Flood.

À l'époque, je vivais à New York où j'étais moitié fauchée, moitié employée. Un catalogue pour enfants dont j'avais réalisé les illustrations a attiré l'œil de Violet, qui a pris un pari gonflé en me propulsant directrice de l'animation.

La première chose que j'ai apprise à la télévision : respecter les délais, c'est la règle d'or. Un épisode pas prêt à être diffusé ? Ce n'est pas possible. Jamais. Il faut se résigner à accepter un angle bateau, des gestes imprécis, un doublage décalé, des yeux mal alignés, des erreurs d'interprétation de la part d'animateurs étrangers, des couleurs inexactes. Eh oui, ça arrivait tout le temps. Mais il ne serait jamais venu à l'esprit du directeur de l'animation même le plus paresseux ou le plus dingue de ne pas respecter les délais.

Dans l'édition, en revanche…

Si mon nom était demeuré inconnu, mon style, lui, était instantanément reconnaissable. Et à une époque, on voyait partout *Looper Wash*. Une étoile montante de l'édition du nom de Joyce Primm (oui, c'est bien ça, Joyce Primm, qui me tournait autour, un truc à vous rendre dingue) avait vu des dessins que j'avais réalisés pour illustrer mon enfance, et elle m'a proposé de développer ce concept pour en tirer un livre.

J'ai un peu dépassé la date de remise.

Pendant très longtemps, je n'ai plus entendu parler d'elle. Seulement, là, elle m'appelait tous les jours depuis une semaine.

Mon téléphone a cessé de sonner. Son message vocal est allé rejoindre les autres au cimetière.

JOYCE PRIMM

JOYCE PRIMM
JOYCE PRIMM
JOYCE PRIMM
JOYCE PRIMM

Je n'en avais écouté aucun.

Timby est revenu avec le magazine *People*. En couverture, un inconnu, sans doute une star de la télé-réalité.

« Ils devraient rebaptiser ça *C'est qui, ces people ?* ai-je lancé.

— Moi, je le connais, a rétorqué Timby qui se sentait vexé pour l'inconnu célèbre en question.

— Ça, c'est encore plus déprimant.

— Toc, toc ! » C'était la pédiatre, la docteure Saba, encore plus gentille que l'infirmière. « Alors, Timby, a-t-elle dit en se désinfectant les mains. Il paraît que tu as mal au ventre.

— C'est la troisième fois en deux semaines que j'ai dû aller le chercher…

— Timby va nous expliquer tout ça lui-même, m'a répondu la médecin avec un sourire bienveillant.

— J'ai mal au ventre, a dit Timby en regardant ses pieds.

— C'est tout le temps, ou juste par moments ? a questionné la docteure Saba.

— Par moments.

— Donc, tu es en CE2 ?

— Oui.

— Où tu vas, à l'école ?

— Galer Street.

— Tu aimes bien cette école ?

— Ouais…

— Tu as des amis ?

— Ouais…

— Tu aimes bien la maîtresse ?

— Ouais…

— Timby, a-t-elle dit en s'asseyant sur un tabouret. Souvent, quand les gens ont mal au ventre, ce n'est pas parce qu'ils ont attrapé quelque chose, mais c'est leurs sentiments qui leur font mal. »

Timby regardait toujours ses pieds.

« Je me demande s'il n'y a pas quelque chose à l'école ou à la maison qui te donne mal au ventre. »

Bonne chance, ai-je pensé. Timby, le roi de la non-réponse.

« C'est Piper Veal. »

(!!!)

« Qui est Piper Veal ? a interrogé la médecin.

— Une nouvelle, dans ma classe. »

La famille de Piper Veal venait de revenir après avoir passé une année à faire le tour du monde. Quelle plaie, cette tendance qu'ont aujourd'hui les gens à partir faire le tour du monde. Ils décident de rompre les amarres pour aller s'immerger dans des cultures étrangères, et puis les parents vous envoient des e-mails frénétiques en vous demandant d'avoir la gentillesse de poster des commentaires sur le blog de leur gamin pour qu'ils ne s'imaginent pas que tout le monde s'en tamponne le coquillard ? (Allons, *New York Times*, est-ce qu'il faut que j'aille déterrer la liste des articles les plus téléchargés ?)

« Et qu'est-ce qu'elle fait, Piper ? a insisté la docteur Saba.

— Elle m'embête », a expliqué Timby d'une voix déchirante.

Ma vie s'est soudain concentrée sur un point affreux.

Allons, Timby.

Sa gentillesse, son goût pour les stars, sa manière de s'identifier à Gaston dans *La Belle et la Bête*. Est-ce que Timby serait gay ? Pour tout dire, j'y avais déjà pensé. Mais il y avait aussi le kit d'expérimentation Snap Circuits, cette émission scientifique remplie d'effets spéciaux *MythBusters*, et son obsession des escalators. Bien sûr, son goût pour le maquillage représentait un code rouge, mais ça pouvait être une réponse pavlovienne après s'être retrouvé au centre d'un harem de vendeuses sexy chez Nordstrom. En tout cas, ça prouvait que Timby était bien un homme. Une mère sait cela. Enfin, disons qu'en ce qui me concerne, je l'aimerai de toute façon, et les choses évolueront comme elles pourront.

Ne parlons pas de Galer Street.

Notre premier entretien : nous sortions tout droit de chez Nordstrom où les vendeuses avaient maquillé Timby en lui ajoutant un grain de beauté et une pointe subtile de mascara… *darling* ! À peine étions-nous entrés dans la salle de conférences que j'ai pratiquement entendu le directeur des admissions s'écrier : *Eurêka ! On a un transgenre !* Joe et moi, nous avons bien ri ce soir-là. Après que Timby eut été accepté, sans nous en informer, l'école a reconfiguré toutes les toilettes pour supprimer

les distinctions filles-garçons. « J'espère que vous n'avez pas fait ça à cause de Timby, ai-je dit à Gwen, la directrice de l'école. — Oh, non, m'a-t-elle dit. C'est en pensant à tous nos petits transgenres. »

Il n'y avait qu'une réponse possible : exploser de rire. Mais j'ai eu la bonne idée d'attendre d'être ressortie.

Étais-je dans le déni ? Est-ce que je m'étais bercée d'illusions en réaction à ce désir fervent de Galer Street d'accepter toutes les différences ? Et même si les gens de l'administration se montraient si tolérants envers un ongle vernis de rose à l'occasion, on ne pouvait pas en dire autant des gamins dans la cour de récréation…

« Est-ce que tu as parlé de Piper à maman ?

— Non. »

La docteure Saba n'a pas eu besoin de me lancer un regard réprobateur. Je le sentais transpercer l'arrière de son crâne.

« Tu en as parlé à tes enseignants ?

— Non.

— De quelle manière est-ce qu'elle t'embête, Piper ?

— Je sais pas.

— Elle t'a frappé ?

— Non, a répondu Timby la bouche pleine de salive.

— Alors, qu'est-ce qu'elle fait, Piper ? »

Je me trémoussais sur ma chaise en retenant mon souffle.

« Elle m'a dit que j'achetais mes tee-shirts chez H&M. »

Pardon ?

« Et tu achètes tes tee-shirts chez H&M ?

— Quand Piper était au Bangladesh, elle a visité une usine où des enfants esclaves fabriquaient des tee-shirts pour H&M.

— Je vois. Timby, en CE2, les relations avec tes amis commencent parfois à se compliquer. Et parfois, aussi, tes sentiments sont tellement forts qu'ils peuvent te donner mal au ventre. »

Timby a enfin levé les yeux pour regarder la médecin.

« Tu sais quel est le meilleur médicament contre ça ?

— Non ?

— En parler à un adulte. Ta maman. Mais si ce n'est pas à ta maman…

— Si, si, ai-je interrompu.

— … tu peux en parler à ton papa, ta grand-mère, ton enseignant préféré. Raconte-leur ce que tu ressens. Peut-être qu'ils n'arriveront pas à régler le problème, mais parfois, le simple fait d'en parler, c'est suffisant. »

Timby a souri.

« J'ai l'impression que tu te sens déjà mieux.

— Oui.

— Ah, voilà ce que j'aime entendre, a-t-elle conclu en se levant.

— Très bien, ai-je lancé à mon tour. On peut retourner à l'école. »

Timby a bondi de la table d'examen et il a filé.

« Hé, mais où est-ce qu'il va comme ça ? »

La porte s'est refermée. Il n'y avait plus à présent que moi, la docteure Saba et un mur de lémuriens aux yeux de zombies.

« Il faut que vous retourniez tout de suite au travail ? Parce que ce dont Timby a vraiment besoin, là, c'est de se faire chouchouter par sa maman.

— Je vais essayer de déplacer des trucs. »

Elle est restée immobile, face à moi, me mettant au défi. Donc j'ai composé le numéro de Sydney Madsen et je suis tombée sur sa messagerie vocale. « Sydney. Il va falloir qu'on reporte. Il s'est passé un truc avec Timby. »

La docteure Saba a acquiescé et elle est sortie.

Timby s'était précipité au bureau des infirmières, il sifflait tout en furetant dans un carton recouvert de papier cadeau.

Une des infirmières lui a proposé : « Alors, tu préfères des crayons "Lave-toi les mains" ou un tatouage "Bravo" ?

— Je peux avoir les deux ? a-t-il répliqué tout en fouillant. Oooh, c'est du chewing-gum ? » Il s'est emparé d'une boîte, mais l'a aussitôt laissée choir en découvrant que c'étaient des craies.

Le compte était bon. Timby retournait à l'école. Et j'allais me débarrasser de ce déjeuner avec Sydney Madsen. La dernière chose dont j'avais besoin, c'était d'une nouvelle salve de messages passifs-agressifs comme : « Tu te souviens de moi ? » « Salut, belle inconnue ! » « Aimerais-tu déjeuner avec une amie ? »

(Elle est tellement en demande ! Pour ma part, la seule chose que j'apprécie plus encore que de déjeuner avec une amie, c'est que l'amie annule le déjeuner.)

J'ai à nouveau composé le numéro de Sydney. « Coucou ! Ne

tiens pas compte de mon dernier message. On se voit à midi… »

La docteure Saba est apparue à cet instant.

« … un autre jour. Je voulais seulement m'assurer que tu avais bien eu mon message.

— Alors, je retourne à l'école ou pas ? » a voulu savoir Timby.

Tous les regards étaient braqués sur moi.

« Non, aujourd'hui, tu vas te faire chouchouter par ta maman ! ai-je lancé.

— Chouchouter ? » a-t-il répété, non sans crainte.

Nous avons quitté le cabinet de pédiatrie pour nous enfoncer dans les rues du centre-ville, la confusion régnait dans mon esprit. Ce dont j'avais besoin, c'était de Joe. Joe pouvait trancher dans le brouillard. Joe : l'épée.

J'ai une théorie sur ce que j'appelle le Voyageur Incompétent. Quand vous voyagez avec une personne pleine d'assurance, organisée, efficace, vous devenez le Voyageur Incompétent : « Quand est-ce qu'on arrive ? » « Ma valise est trop lourde. » « J'ai des ampoules. » « C'est pas ça que j'avais commandé. » On l'a tous été un jour. Seulement, si votre compagnon de voyage est vraiment incompétent, dans ce cas c'est vous qui endossez le rôle de celui qui consulte les horaires de train, reste cinq heures à arpenter les allées de marbre d'un musée sans se plaindre, passe sans crainte la commande au restaurant dans une langue qu'il ne connaît pas et négocie avec les taxis malhonnêtes. Chaque personne rentre dans l'une de ces catégories. Joe, lui, est tellement intelligent et clairvoyant que j'ai toute ma vie été dans le rôle du Voyageur Incompétent. Et maintenant que j'y pense, ce n'est peut-être pas une si bonne chose. Il faudrait poser la question à Joe.

Son bureau était à quelques rues de là. Le simple fait de le voir à travers la vitre me suffirait pour retrouver mes esprits.

« Attends, a dit Timby. On va voir papa ? Je pourrai jouer avec l'iPad ? »

Joe et moi menions une guerre futile contre l'électronique en refusant de laisser Timby jouer aux jeux vidéo. La seule exception, c'était l'iPad de son bureau.

« Tu as envie d'y jouer ? ai-je demandé à Timby d'une voix étonnamment chantante, telle une inconnue qui lui offrirait des

bonbons. Je pourrais te laisser là-bas un moment pendant que je vais à mon déjeuner.

— Oh ouais ! s'est-il exclamé en réalisant soudain son incroyable bonne fortune. Génial ! »

J'ai rappelé Sydney.

« Devine qui c'est ? Oublie mes messages précédents. On se voit à midi !

— Eh, regarde ! » Timby avait repéré l'enseigne de Jazz Alley. « C'est cet endroit où y a du houmous tout huileux et où ils mélangent du Coca et du Sprite pour faire un cocktail, et on doit s'asseoir à des tables minuscules avec des gens qu'on connaît pas. »

Peut-être me suis-je plainte un peu trop souvent que Joe, grand amateur de jazz, m'ait amenée là-bas. Si ça vous rend dingue d'écouter « Tom Sawyer » de Rush, imaginez la version agressive d'un trio de jazz pendant quarante-cinq minutes…

« Je n'aime pas le jazz, ai-je rétorqué à Timby. Comme toutes les femmes.

— Tu devrais dire à papa d'y aller tout seul.

— Tu crois que je n'ai pas essayé ? Mais bon, il ne peut pas se passer de moi. »

Nous avons haussé les épaules tous les deux, et poursuivi notre chemin jusqu'au bureau de Joe.

La première chose qui aurait dû m'alarmer, c'est la salle d'attente déserte. Toutefois, il y avait des précédents. Joe a des clients célèbres (athlètes, musiciens) qui pour toutes sortes de raisons (l'ego, mais aussi l'ego) ne peuvent supporter d'attendre dans la même salle que le petit peuple. Aussi, au fond du couloir, après la double porte menant à la salle d'op du Centre Wallace, sont aménagées des salles d'attente privées. Il était tout à fait possible que les patients de Joe s'y trouvent.

Le deuxième truc que j'ai remarqué, et qui là a déclenché mon alarme intérieure, c'est que le couvercle de l'aquarium était posé sur le canapé.

À la décharge de toutes les célébrités (!), elles adorent Joe, sans exception. Le quarterback le plus pourri-gâté, le guitariste le plus arrogant prennent l'avion pour venir voir Le Mec dès qu'ils ont le moindre bobo. Et quand Le Mec s'avère le gentil Joe sans prétention, alors ils tombent sous le charme. Joe arrose lui-même

ses plantes. Son bureau est en désordre. C'est toujours le chaos dans sa salle d'attente car il passe beaucoup trop de temps avec chaque patient. Il traite tout le monde de la même manière, sa curiosité est une pluie bienfaisante. Il faudrait lui faire un dessin pour qu'il comprenne pourquoi c'est plus cool de sauver le petit doigt d'un lanceur lauréat du trophée Cy Young que le poignet d'une caissière qui souffre du canal carpien. Les stars aiment les gens qui leur font des courbettes ; elles ont confiance en ceux qui s'en abstiennent.

Il n'y avait personne à la réception. Je me suis approchée. Sur le bureau, une salade de tortellini entamée avec sa petite bouteille de vinaigrette italienne – déflagration proustienne me ramenant vers un passé dont je ne voulais pas : fauchée, à New York, mangeant une salade dans un troquet coréen.

Plus loin dans le bureau, Luz, la réceptionniste, m'a aperçue. Je lui ai fait signe. Elle est arrivée, s'est essuyé les mains sur son jean. Jean + bouffe grasse sur le bureau = troisième sonnette d'alarme.

Luz a fait coulisser la vitre. « Ah, vous êtes rentrés ! »

Le problème, quand on a un parent alcoolique, c'est qu'en grandissant, on n'est pas juste un enfant : on est un « enfant d'alcoolique ». Laissez-moi vous expliquer, si vous n'appartenez pas à cette catégorie. Être enfant d'alcoolique devient alors la caractéristique principale de votre personnalité. Peu importe que vous ayez d'excellentes notes à l'école, que vous épousiez un saint, que vous brisiez le plafond de verre dans une profession dominée par les hommes, ou bien inversement que vous alliez d'échec en échec avant de toucher le fond en entrant dans une secte ou à l'asile : si vous avez été élevé par un alcoolique, vous demeurez avant tout l'enfant-devenu-adulte d'un alcoolique. Pour vous résumer les bases en quelques mots, cela signifie que : vous vous culpabilisez pour tout, vous avez tendance à ne pas voir la réalité, vous ne faites confiance à personne, vous avez besoin de plaire. Tout ça n'a pas que des effets négatifs : le perfectionnisme pousse les élèves à décrocher de bonnes notes ; le manque de confiance en autrui conduit à ne se fier qu'à soi-même ; une faible estime de soi peut se révéler un puissant moteur ; si tout le monde acceptait la réalité avec enthousiasme, il n'y aurait pas d'art.

Cerise sur le gâteau, ayant subi un père alcoolique, pour

survivre, j'ai dû devenir experte en décryptage du langage corporel jusque dans la moindre inflexion. Joe nomme cette capacité d'observation mes « pouvoirs occultes ».

À cet instant, aux oreilles de n'importe qui d'autre, ce « Ah, vous êtes rentrés ! » aurait signifié : « Ah, ça fait plaisir de vous voir ! Il y avait longtemps. » Mais pour une enfant d'alcoolique aux pouvoirs occultes, cela sonnait comme : « Joe nous avait dit que vous vous absentiez tous les trois. »

C'est là que ma journée a vraiment commencé.

Ruthie, qui était tout au fond, nous a à son tour aperçus. Ruthie, l'assistante de Joe, et Luz, la réceptionniste, étaient deux chattes maléfiques. Regard placide, sourire suintant le calcul, elles faisaient équipe dans un but précis : protéger Joe.

Ruthie, le cerveau : la soixantaine, blonde, un corps de danseuse, toujours habillée de beige. Ce jour-là, elle portait un chemisier de soie, des talons aiguilles hauts de dix centimètres, et un pantalon au pli si tranchant qu'il vous aurait coupé en deux.

Je voulais obtenir des informations. Si je racontais quelque chose à Ruthie, elle irait immédiatement le rapporter à Joe. Mon instinct de sorcière me disait que, quelle que soit la vérité – Joe me laissant penser qu'il était au bureau, alors que ses employées le croyaient hors de Seattle –, je devais la jouer fine sur ce coup-là.

Les chattes maléfiques contre l'enfant-devenue-adulte d'un alcoolique. Que le meilleur gagne !

« Quelle surprise, a dit Ruthie sans rien révéler.

— Nous sommes rentrés », ai-je dit, ce qui ne m'engageait nullement puisque je me contentais de répéter les mots de Luz.

Deux ouvriers ont traversé le couloir et posé contre le mur un rouleau de moquette.

« C'est une nouvelle moquette ? ai-je demandé.

— On n'a jamais une semaine complète ! » s'est exclamée Luz.

Une semaine complète ? Mmmh.

Ruthie a posé la main sur l'épaule de Luz. Un signal pour la faire taire ? Mais qu'est-ce que je sentais ainsi dans le voisinage ? La tension cardiaque de Ruthie qui chutait ? Les deux chattes m'avaient-elles mise échec et mat ?

« Je suis garée dans le parking », ai-je prétendu.

Puis, avec une habileté de taularde, je me suis penchée sur le bureau de Luz en touchant à tout, surtout à ses objets personnels.

Consternée, elle s'est retournée vers Ruthie, qui a calmement ouvert un tiroir et m'a tendu un passe pour sortir du parking.

« Vous pouvez le garder », a-t-elle dit.

Timby était grimpé sur une chaise, les deux mains plongées dans l'aquarium, et il agitait ses petits doigts dans l'eau fétide. « Waouh !

— On y va », ai-je lancé.

Dans le couloir, j'ai aperçu un distributeur de désinfectant. En tremblant, j'ai appuyé sur le bouton. Le désinfectant est tombé par terre. J'ai passé la main parmi les bulles et je me suis accroupie pour en frotter les bras de Timby.

« Oh, non, elle était sale, l'eau ?

— Pas forcément.

— Sens la soupe, souffle sur la soupe.

— Hein ?

— C'est ce qu'on nous apprend à l'école quand on est fâché. Sens la soupe. » Il a inspiré profondément. « Souffle sur la soupe. » Il a expiré. « Allez, maman, ferme les yeux. »

Je me suis relevée. Les paupières closes, j'ai senti la soupe. J'ai soufflé sur la soupe. Mes bras se sont lentement relevés sur les côtés ; mes mains se sont tournées vers l'intérieur ; mes doigts se sont recourbés.

« Je crois qu'il me faudrait de la crème hydratante, a repris Timby, ses petits bras rougis par l'alcool.

— On va te trouver ça, mon bébé. »

J'ai rappelé Sydney. « C'est encore Eleanor. Cette fois, c'est vraiment la dernière. Il faut que j'annule, pas le choix. Rappelle-moi pour que je sois sûre que tu as bien eu ce message. »

Je me suis retournée vers Timby. « Bon, maintenant, c'est juste toi et moi.

— C'est vrai ? » L'espoir fragile dans sa voix m'a totalement retournée.

« Alors, de quoi tu as envie ? Ce sera vraiment ce que tu veux. On peut aller faire du *paddle* sur le lac Union. Manger un sandwich en haut de la Smith Tower. Faire du cerf-volant sur Kite Hill. Aller observer les saumons qui remontent la rivière à Ballard Locks.

— On peut aller chez Gap ? »

Nous sommes donc allés chez Gap.

« Tout ce temps t'est réservé, mon poussin. »

Timby a bondi dans l'escalator menant au rayon enfants. Je l'ai suivi, la tête complètement ailleurs.

Un mari qui ment, c'est un mari qui vous trompe. Ça paraissait évident, la seule solution possible.

Ma copine Merrill m'avait expliqué que lors du premier rendez-vous, sans s'en rendre compte, le type vous apporte sur un plateau la raison qui au bout du compte sonnera le glas de votre relation. Il va peut-être vous dire qu'il n'a pas envie d'avoir des enfants, ou qu'il n'est pas du genre à s'installer, ou qu'il se dispute en permanence avec sa mère. Lors de notre premier rendez-vous, Joe s'est présenté comme gentil, curieux, avec des principes, bref, exactement l'homme qu'il est.

Une seule chose m'a paru bizarre.

Je ne sais pas comment c'est sorti. Il a dit que sa manière de gérer les choses, c'était de supporter, supporter, supporter, jusqu'au jour où il n'en pouvait plus.

« Et c'est comment, quand tu n'en peux plus ? ai-je demandé.

— Je ne sais pas. Ça ne m'est encore jamais arrivé. »

Le mec avec qui je sortais juste avant était encore accro à son ex. Le précédent avait arrêté de boire depuis quinze jours. Si le pire à redouter avec Joe c'était qu'un jour il ait besoin de se taper la tête contre les murs, alors là, je signais tout de suite ! (D'ailleurs ça ne s'est jamais produit ! En vingt ans, il n'a pas défoncé un seul mur !)

Plus que tout autre chose, Joe a une éthique. J'ai souligné un jour combien il était ironique de l'entendre en permanence pester contre les catholiques puisque, en réalité, il est une publicité vivante pour l'honnêteté et la probité qu'ils sont censés transmettre. (« Quand ils ne sont pas en train de te farcir la tête de mensonges et de haine de toi-même », rétorquerait-il.)

Non, ce n'était pas possible qu'il me trompe.

D'un autre côté, je n'étais pas à la hauteur de ses attentes, sexuellement. Il fallait que je fasse un effort.

J'ai passé la tête à l'intérieur de la cabine. Timby essayait un short en velours et un tee-shirt représentant un corgi qui joue du tambour. Le bourrelet de son ventre, blanc comme du papier, lui faisait une bouée au niveau de la ceinture.

« Tu crois qu'ils ont des chaussettes qui montent au-dessus du

genou ? » a-t-il questionné.

Pas au rayon des garçons ! me suis-je retenue de dire.

Et puis je me suis souvenue. Ce matin. Joe, visage contre la table, le front appuyé sur le journal. Peut-être qu'il avait lu quelque chose…

« Je file acheter un truc en vitesse chez Barnes and Noble, c'est juste en face.

— Attends. Tu me laisses tout seul ? »

Avant que j'aie eu le temps de trouver une réponse, il a ajouté : « Je peux prendre un autre truc ? » Cet enfant avait un véritable instinct de joueur : il savait quand il avait la main.

« Un seul. »

J'ai filé à la librairie, j'ai acheté le *Seattle Times*, et je suis revenue en courant. Au cours de ces quelques minutes, des barricades de bois s'étaient élevées sur le trottoir. Seattle était en proie à une éruption policière bleue.

Aurais-je oublié de vous dire que le pape allait nous rendre visite ? On dirait. Donc, il venait assister aux JMJ. (Est-ce que ça ne sonne pas comme un piège que le Joker aurait tendu pour attraper Robin ?) Sa Sainteté devait célébrer la messe au Mariners Stadium samedi.

J'ai feuilleté le journal. Seahawks, Seahawks, Seahawks. Pape, pape, pape. Une dame donnait à manger aux corbeaux et ça pourrissait la vie à ses voisins. N'importe laquelle de ces nouvelles aurait pu causer le désespoir de Joe. Ou bien aucune.

Quelle frustration royale ! Bien sûr, ce matin je ne lui avais posé aucune question. N'est-ce pas là un des avantages du mariage ? Prendre les choses au premier degré ? On ne s'embarrasse plus avec des conversations du genre : « Tu n'as pas l'air bien. — Mais si, je vais bien. — Tu peux me parler, tu sais. — Mais c'est ce que je fais ! — C'est à cause de moi ? — Je t'ai dit que je vais bien. — J'ai compris, donc c'est bien moi, le problème. »

Rien que d'y penser, ça me ramène à ces vendredis soir passés à pleurer pendant mon cours de step.

Quand je suis revenue chez Gap, Timby avait opéré une véritable razzia. Une fille portant un casque retirait peu à peu les antivols.

Entre deux bips, il m'a chuchoté : « Dépêche-toi.

— N'imagine pas que tu vas t'en tirer comme ça, ai-je dit en arrivant derrière lui. Tu m'as eue, je le sais bien.

— Souhaitez-vous utiliser votre carte Gap aujourd'hui ? a demandé la caissière.

— Non, et je n'en veux pas, ai-je répondu. Nous ne reviendrons plus jamais.

— Tu gâches tout, a fait Timby.

— Non, c'est toi qui gâches tout ! »

La fille n'a pas cessé de sourire, et je suis sûre qu'elle n'avait qu'une envie : rentrer chez elle pour raconter ça à sa colocataire.

11 h 45 et toujours pas de nouvelles de Sydney. Dans la rue, un fourgon de police blanc s'était arrêté en travers de la Sixième Avenue, bloquant la circulation. J'ai rappelé Sydney. En attendant, j'ai montré le fourgon à Timby.

« Regarde. Le pape a dû prendre une chambre au Sheraton. Voilà où on descend quand on s'appelle le pape du peuple. On dort dans un bouge.

— Moi, j'aimerais bien aller au Sheraton. »

De nouveau, la messagerie. « Sydney ? C'est Eleanor. S'il te plaît, rappelle-moi. Je ne voudrais pas que tu te pointes à ce déjeuner, alors que je ne suis pas là. Ou peut-être que je pourrais. Je ne sais pas. » J'ai raccroché. « Tu vois, c'est pour ça que je ne supporte pas Sydney Madsen.

— Je croyais que c'était ta copine ?

— Bah, c'est un truc de grands. » J'ai pris le journal, montré la date et j'ai dit à Timby : « Lis-moi ça. » Ensuite, je lui ai donné mon agenda. « Regarde à la date d'aujourd'hui. Mardi, 8 octobre. Dis-moi ce qui est marqué.

— Spencer Martell.

— Fais voir ? » Je lui ai arraché l'agenda. C'était bien mon écriture : SPENCER MARTELL.

« C'est qui, Spencer Martell ? a voulu savoir Timby.

— J'en sais rien. »

Spencer Martell. Qui qu'il soit, j'avais pris rendez-vous avec lui pour déjeuner. Lui… ou elle ?

« C'est qui, Spencer Martell ?

— *Enfin, est-ce que j'ai l'air de le savoir ?*

— C'est bon, maman. Tu as fait ça par malentendu.

— "Sur un malentendu". Qui t'a appris à parler ? »

J’ai sorti mon téléphone et j’ai cherché Spencer Martell. Un mail est apparu, datant d’un mois.

De : Spencer Martell
À : Eleanor Flood
Re : Ça fait un bail !
Par hasard, est-ce que vous seriez libre pour déjeuner le 8 octobre ? J’aimerais tellement qu’on puisse se revoir.
Amitiés, S

J’ai ensuite consulté ma réponse : une réservation à midi chez Mamnoon.

Il était justement midi moins dix.

« Peut-être qu’il est de la famille de Sydney Madsen ? a hasardé Timby. C’est peut-être son frère.

— On va le savoir bientôt, pas vrai ?

— Je viens aussi ? s’est étonné Timby en ouvrant de grands yeux.

— Aujourd’hui, toi et moi, on ne se quitte pas. »

Revenons un peu à mon état de confusion mentale – le brouillard, c'est un terme qui colle bien, je trouve. En fait, il se divise en trois catégories : il y a 1/ les choses que je devrais savoir mais que je n'ai jamais apprises, 2/ les choses dont j'ai choisi de ne rien savoir, 3/ les choses que je sais mais que je n'arrive pas à gérer.

Les choses que je devrais savoir mais que je n'ai jamais apprises ? Ma droite et ma gauche. Navrée, mais pour les directions, mieux vaut vous adresser à quelqu'un d'autre.

Les choses dont j'ai choisi de ne rien savoir ? Il y en a plein. Un bon cerveau n'est pas illimité, alors un mauvais dans le genre du mien… Donc j'ai pris une décision radicale : il est des sujets dont je me désintéresse activement, comme le conflit israélo-palestinien, Lena Dunham, le sort des tableaux volés au musée Isabella Stewart Gardner, les OGM (je ne sais même pas ce que signifient ces initiales) et – jusqu'au désir d'avoir des chaussettes qui montent au-dessus du genou émis par Timby chez Gap cinq minutes plus tôt – l'identité de genre. Si cela réduit mon expérience humaine, eh bien, soit, j'en prends mon parti. Le mot d'ordre aujourd'hui semble être : *J'ai une opinion, donc je suis.* Mon mot d'ordre à moi ? *Je n'ai aucune opinion, donc je suis supérieure à vous.*

Les choses que je sais mais que je n'arrive pas à gérer ? L'heure. Si j'ai un déjeuner à 12 h 30, je le note ainsi dans mon agenda. Mais en chemin, une drôle d'alchimie se produit dans mon cerveau, et 12 h 30 devient 13 heures. On pourrait croire qu'en étant arrivée au théâtre une demi-heure après le lever du rideau au moins une douzaine de fois, je serais vaccinée et que je vérifierais trois fois l'heure. Mais non. J'aimerais avoir une explication, hélas, c'est l'une des énigmes de la vie.

Ce que je veux dire, c'est qu'après avoir interverti Spencer Martell et Sydney Madsen, vous, vous fileriez illico chez le

neurologue, tandis que pour moi, c'est du pipi de chat.

Une place libre me tendait les bras juste en face du restaurant. Et si c'était mon seul bon karma de la journée ? Cela m'aurait été insupportable de ne pas en profiter.

« Ça va être un déjeuner entre adultes, tu as compris ? ai-je dit en glissant le ticket de stationnement sous le pare-brise.

— Vous allez dire des choses inappropriées ? a demandé Timby en descendant de voiture avec le panier garni.

— On parlera de ce dont on parlera, et il faudra que tu restes assis sans rien dire. Hors de question que tu m'embêtes tout le temps avec des réflexions du genre : "Quand est-ce qu'on s'en va ?" Tu entends ?

— Et s'il y a un tremblement de terre ?

— Timby, qu'est-ce que je viens de dire ?

— Je peux écouter la radio sur ton téléphone ?

— Non. Mais j'ai des livres enregistrés.

— Ouais, *La Petite Maison dans la prairie.*

— Ah, ces horribles émissions que tu regardes à la télé t'ont complètement gâté.

— Maman ! Tu les as jamais vues !

— Très bien, n'écoute rien. Contente-toi de rester assis là.

— C'est bon, a concédé Timby avec amertume. *La Petite Maison dans la prairie*. »

Tandis que nous attendions pour traverser, un SDF est passé. Un Blanc avec des dreadlocks, une barbe, tout rougeaud : la peau, les yeux, avec des mains et des pieds qui avaient l'air d'être cuits. Son visage, tout son corps semblaient chercher quelque chose, n'importe quoi.

« Viens là. » J'ai ramené Timby contre moi.

« C'est un malade mental ?

— J'ai juste envie de te serrer contre moi. » Et je l'ai serré fort. Il s'est détendu. « Tu sais que je t'adore, toi ?

— Oui, je sais. » Il m'a souri.

« Tu n'es pas obligé de m'adorer aussi. Essaie juste de m'aimer un peu plus qu'en ce moment. »

Nous sommes entrés chez Mamnoon, avec ses murs d'ébène, son plafond industriel, ses fabuleuses mosaïques aux explosions géométriques et ses lustres – délirants, mais pas trop. Peu importe où vous vivez : nos restaus à Seattle sont bien mieux que les

vôtres.

« Bon. Alors, qui est-ce qu'on cherche ?

— Spencer Martell, a rappelé Timby.

— Ça, je le sais », ai-je répliqué d'un ton irrité.

Au fond de la salle, un homme s'est levé et m'a fait signe. La trentaine, mince, il portait une chemise jaune en vichy, une ceinture marron et un jean noir.

« Le voilà, j'ai dit en répondant à son signe. Je le connais…

— C'est qui ? » m'a demandé Timby.

À une distance de cinq mètres, sa tête me disait quelque chose. À deux mètres, je le remettais presque…

« Spencer !

— Eleanor, a-t-il prononcé avec une affection réelle.

— C'est vous ! »

Timby m'a lancé un regard : *Qui c'est ?* Je lui ai renvoyé un autre regard : *Me pose pas la question !*

« C'est votre fils ? a poursuivi Spencer.

— Vous vous êtes déjà rencontrés ? ai-je hasardé d'un ton mal assuré.

— On vous a apporté un cadeau, a déclaré Timby.

— Si j'avais su que tu venais, toi aussi, j'aurais également apporté un cadeau pour toi », a ajouté Spencer en se penchant.

Timby a fait ses calculs plus vite que Bobby Fischer, et il a repéré un étui en cuir sur la table. Il s'en est emparé et l'a ouvert.

Sur un coussinet de satin, un Montblanc orange, comme ceux que j'utilisais autrefois et qui ne se fabriquent plus depuis des éternités.

« La version à bille, si je ne me trompe pas, m'a dit Spencer.

— Je n'arrive pas à croire que vous ayez réussi à en trouver un. » Le poids du stylo, cette improbable couleur clownesque, le double clic dans ma main. « Sur eBay, on ne voit que les modèles bleu nuit…

— Et turquoise foncé, a renchéri Spencer. Et vert forêt, et jaune.

— Mais orange… Quel objet précieux !

— Je veux le voir ! » Timby s'est emparé du stylo.

« C'est magnifique, et tellement inattendu ! Merci, ai-je dit en regardant Spencer dans les yeux.

— Comment vous connaissez ma maman ? » a demandé Timby – mon souffleur.

Et soudain, avant qu'il ait eu le temps d'ouvrir la bouche : Mais oui !

Spencer Martell !

De *Looper Wash* !

Il y avait plus de dix ans qu'il avait quitté le bureau en catastrophe.

« J'ai travaillé avec ta maman, il y a longtemps. » Son ton chaleureux contrastait avec le souvenir atroce qui me revenait à l'esprit à une vitesse alarmante.

Quand Spencer est entré la première fois dans nos bureaux, il était conforme à ce qu'on attendait : carnet Moleskine, crayons Blackwing, lunettes vintage. Il a cité les bons artistes : Robert Williams, Alex Grey, Tara McPherson, Adiran Tomine.

Seulement…

Il était tellement nerveux, tellement désireux de se faire accepter, que sa présence en était pénible. Chaque lundi matin, il débarquait après avoir passé son week-end à chiner dans les vide-greniers de Brooklyn à la recherche d'objets pour compléter nos différentes collections, à nous, ses collègues. Un jour, j'ai dit que j'aimais les brownies au caramel : le lendemain, il en a apporté toute une boîte, faits maison…

Mais comment avais-je pu l'embaucher ? Oh, mais c'est vrai ! Je ne l'avais pas embauché. On l'avait eu pour rien. Il était inscrit dans un programme d'insertion des minorités. En réalité, il avait juste un grand-père mexicain, mais ça a suffi pour qu'il obtienne le job. Oh, et il ne savait pas dessiner ! Il ne cessait de me poser des questions sur les moindres détails. Sauf que, ce n'était pas moi qui étais là pour l'aider, lui : c'était le contraire ! J'avais besoin de gens qui la ferment et qui produisent des dessins en restant fidèles à l'esprit de la série.

Spencer a très vite réalisé qu'il n'était pas à la hauteur ; il était si nerveux, il transpirait tellement, qu'il en était radioactif. Quand sa période d'essai de deux mois s'est terminée, il était si déprimé qu'il a fait ses cartons sans attendre. Assis dans son bureau vide, il attendait qu'on vienne le virer. Je me suis déballonnée et j'ai envoyé quelqu'un à ma place. Mais au bout d'une heure Spencer n'était toujours pas sorti. Seul signe qu'il était encore en vie, les sanglots à travers la porte. Je suis entrée. Je lui ai donné quelques conseils pour sa carrière. Ça s'est mal

passé.

J'ai appelé le premier serveur que j'ai vu. « Il faut qu'on commande.

— Ah bon ? » a dit Timby.

Je me suis retournée vers Spencer. « Ah, il faut que vous sachiez que je…

— … ne partage pas, je m'en souviens.

— Je peux commander deux plats ? a tenté Timby.

— Un seul. »

Nous avons commandé. Et voilà, nous étions là, Timby et mon quart-de-Mexicain élégamment vêtu tel un fantôme des Noëls passés, qui me regardait avec nostalgie de l'autre côté de la table. Il fallait bien que quelqu'un dise quelque chose.

« Spencer Martell !

— Je n'arrive même pas à croire que vous ayez répondu à mon mail. J'ai toujours cru que vous m'aviez oublié.

— Bien sûr que non », ai-je répliqué avec un geste d'une telle insouciance que j'en ai renversé mon verre d'eau dans l'assiette d'huile d'olive aux herbes.

Timby avait l'air de plus en plus inquiet.

Spencer a épongé l'eau avec sa serviette, et prudemment posé son téléphone à un endroit sec.

Ça m'a donné une idée.

« Timby, va te laver les mains.

— Mais…

— Crotte de poissons. Sinon, pas de frites, et c'est ici qu'ils servent les meilleures. »

Il m'a lancé un regard noir, puis il est parti.

Je me suis penchée sur la table.

« Spencer, si je compose un numéro sur votre téléphone, vous voulez bien prendre un rendez-vous chez le médecin ?

— Hein ? » Le pauvre avait l'air complètement perdu.

Je m'étais déjà emparée de son téléphone et je composais le numéro du bureau de Joe. « Je ne veux pas qu'elles sachent que c'est moi. Demandez juste quand est-ce qu'il y a de la place. » J'ai placé l'appareil contre l'oreille de Spencer.

J'ai entendu Luz répondre. J'ai fait un signe frénétique à Spencer pour qu'il dise quelque chose.

« Oui… allô… je voudrais… un rendez-vous. »

Luz lui a expliqué quelque chose.

« Demandez quand est-ce qu'il sera là, ai-je murmuré.

— Quand est-ce qu'il sera là ? a dit Spencer d'une voix peu convaincante.

— Lundi », a dit Luz.

Voilà tout ce que je voulais savoir. J'ai arraché le téléphone à Spencer, j'ai raccroché et je l'ai reposé sur la table.

Il l'a fixé, puis a levé les yeux vers moi, en se demandant si ce qui venait de se passer était bien réel.

« Le docteur Wallace… Ce n'est pas votre mari ? Joe ? Vous avez divorcé ?

— Pffff. Nous sommes un couple heureux. »

Timby s'est rassis à côté de Spencer – je ne parvenais pas à définir si ce dernier était sous le charme ou bien un peu gêné.

Je rigole ! Bien sûr qu'il était gêné !

« Spencer, j'ai enchaîné. Parlez-nous de vous.

— Oh, il y en a pour des heures ! a-t-il lancé en retrouvant sa jovialité.

— La version courte suffira.

— Quand j'ai quitté *Looper Wash*… »

J'ai repris ma respiration. « Je voulais vous aider.

— Qu'est-ce que tu as fait ? a voulu savoir Timby.

— Ça n'a pas d'importance, ai-je éludé.

— Les personnes exigeantes sont celles qui nous apprennent le plus, a dit Spencer.

— Qu'est-ce que tu as fait ? a insisté Timby qui mourait d'envie de le découvrir.

— Tu ne veux pas écouter de la musique ? ai-je répliqué.

— Non, ça va. »

Spencer a sorti un sac élégant. « J'ai des livres avec des illustrations que tu peux regarder, si tu veux », a-t-il proposé en les posant sur la banquette, entre eux.

Timby a ignoré sa proposition et relevé les sourcils d'un air détaché comme pour dire : *Vous pouvez continuer*.

« Être engagé chez *Looper Wash*, ça a été le plus beau jour de ma vie. Je pensais que j'avais réussi, que c'était bon. J'ai quitté l'appartement de mes parents dans le Queens. Je me suis acheté un Vespa. J'ai dépensé tout mon argent pour faire des cadeaux à mes collègues.

— En ce qui me concerne, c'est une chose que j'ai beaucoup appréciée. Cet exemplaire du magazine *Playbill* dédicacé par

Stephen Sondheim fait partie des objets auxquels je tiens le plus. » J'ai pris soin de placer ma main devant mon visage, de manière que Timby ne me voie pas.

« Ensuite, j'ai été viré. La honte s'est abattue sur moi. Je me suis retrouvé dans un appartement que je ne pouvais pas payer, à East Village. Je n'ai pas eu le courage d'affronter le regard de mes parents. Pour la première fois de ma vie, je n'avais pas besoin de partager ma chambre avec mes cinq frères et sœurs, et je pouvais enfin avouer que… je… » Il a jeté un regard hésitant en direction de Timby. « Que je n'aimais pas les filles.

— Oh, il sait tout ça, ai-je dit en désignant Timby.

— Ah ? Très bien. Le premier type dont je suis tombé amoureux était un vrai junkie. Très vite, je me suis retrouvé sans un sou, et à la rue. Mais plus je sombrais, plus j'étais convaincu que j'étais un artiste. En dépit de ce que vous aviez dit, je savais que je n'étais pas un simple carriériste. »

J'avais dit ça. J'espérais qu'il l'avait oublié.

« C'est quoi, un carriériste ? a demandé Timby.

— C'est quelqu'un qui est prêt à tout pour faire avancer sa carrière, a expliqué Spencer.

— Oh, ben ça va, alors », a-t-il ajouté, déçu.

Spencer a mis la main sur son cœur. « Aujourd'hui encore, quand je repense à *Looper Wash*, l'humiliation est telle que je suis capable de laisser choir mon verre. J'étais tellement naïf, je me suis couvert de honte.

— Mais non, pas du tout, ai-je déclaré. C'est juste que vous n'étiez pas à votre place.

— Vous n'aviez pas de maison, a ajouté Timby venant à la rescousse.

— J'avais perdu confiance en moi, a repris Spencer. Mais tout au fond, quelque chose me poussait. Un sentiment d'espoir. Et cet espoir était une pulsation verte, qui irradiait.

— L'espoir en vert ! me suis-je écriée.

— C'était la pointe du crocus qui transperce la neige en hiver. La vieille moquette au sous-sol de la maison. La dentelle de la robe *quinceañera* de ma sœur. Arrêtez-moi si vous avez déjà entendu tout ça.

— Moi ? ai-je bredouillé car je me demandais bien où j'aurais pu entendre ça.

— Si je capturais ces verts, cela libérerait l'artiste qui avait

été pris en otage par le carriériste. » Il a défait ses boutons de manchettes français en passementerie de soie, remonté ses manches et brandi ses avant-bras. Sur chacun, un tatouage, du poignet au coude : des bandes d'échantillons de vert.

« Waouh ! a fait Timby.

— C'est un véritable engagement, ai-je ajouté en remarquant sa montre Cartier vintage.

— Je ne voulais pas laisser l'échec de *Looper Wash* définir ce que j'étais. J'ai dépensé mon dernier dollar pour acheter un tableau chez un brocanteur, juste pour la toile, je l'ai entièrement recouverte de peinture verte, et avant que ça sèche, j'ai laissé mes larmes couler dessus.

— Ouh là ! ai-je pouffé.

— Maman, tu es méchante. »

Spencer a posé sa serviette sur la table. Il s'est levé, s'est approché. Est-ce que j'ai mis mes mains devant mon visage pour me protéger ? Peut-être. Mais au lieu de me frapper, Spencer m'a serrée dans ses bras. Il fallait avoir suivi des cours de préparation à l'accouchement pour survivre à cet acte de compassion insensé aux senteurs de tubéreuse.

Timby, traumatisé, m'a regardée : *Mais qu'est-ce qu'il fait ?*

Je lui ai renvoyé son regard : *Aucune idée.*

Spencer est revenu à sa place. Timby lui a rendu sa serviette.

Nous n'avions pas le choix : total respect pour le gars.

« Vous avez raison, c'était sentimental et brouillon. Mais c'est la première œuvre que j'ai produite. La toile est ici, à Seattle. J'aimerais beaucoup vous la montrer.

— Je veux la voir ! s'est exclamé Timby.

— Lis un livre.

— Écoute-moi, a dit Spencer en se frappant le front. J'ai promis que j'irais vite. Donc, j'ai fait mon *coming out*, je suis devenu à mon tour un junkie, j'ai fait faire ces tatouages, j'ai arrêté la drogue, après, vous connaissez la suite.

— Ah bon ?

— Les beaux-arts à Yale, l'expo de groupe à White Columns, le prix Jack Wolgin, la biennale de Venise, etc. »

J'ai fermé les yeux ; esquissé une terrible grimace ; secoué mille fois la tête.

« Je croyais que vous saviez », a dit Spencer. Puis, s'adressant à Timby : « Ta mère… »

Mais Timby était absorbé dans l'un des livres de Spencer, si bien qu'il s'est retourné vers moi.

« Voilà pourquoi j'ai tellement besoin de vous, Eleanor. Vous avez l'art de me débarrasser de mes certitudes quand j'en ai le plus besoin.

— Ce n'est pas volontaire ! Je vous le promets !

— Le monde de l'art contemporain est tellement isolé. On croit que le prix délirant des œuvres nous propulse au centre de l'univers, alors qu'en réalité seule une poignée de gens sont au courant. Et ce sont tous des directeurs de galerie ou des critiques d'art. » Spencer a joint les mains et baissé la tête. « Je vous rends les honneurs, Eleanor.

— Et donc, ça, c'est vous ? ai-je fini par lâcher, encore sous le choc. Yale, Venise ?

— Je fais une expo solo au musée d'art de Seattle. Ils m'ont aussi demandé des sculptures pour le parc. Il y a des affiches dans toute la ville. J'étais persuadé que vous aviez vu mon nom partout en vous promenant. Mais bon, une fois encore, vous me tendez le miroir. »

Ce crapaud qui voulait devenir prince, ce flatteur en sueur, ce faux-jeton prétendument issu d'une minorité, ainsi donc, il était vraiment devenu quelqu'un ? Une star de l'art contemporain ? Il avait renversé le cours des choses, et au lieu de me renvoyer tout ça en pleine figure, au lieu d'enfin exercer sa vengeance, il me prenait dans ses bras, m'offrait un stylo à deux cents dollars avec une gratitude perverse et…

« Maman ? »

Timby m'a tendu ce qu'il lisait, sans doute un magazine ou un catalogue que Spencer lui avait donné… Il m'a fallu une seconde pour le reconnaître.

LE PRIX MINERVA

Datant de l'époque de *Looper Wash*. Ce prix (qui n'existe plus aujourd'hui) était attribué à l'auteur d'un roman graphique. J'avais été nommée en 2003 par Dan Clowes.

Cette année-là, le nom du gagnant du prix Minerva devait être annoncé lors d'un dîner à l'Odeon. Nous étions au beau milieu de la production de *Looper Wash* et je n'avais pas l'intention de me rendre à la cérémonie. Pourtant, à la dernière

minute, j'ai attrapé toute l'équipe, et on y est allés. On s'est retrouvés assis à de très bonnes places, mais pas du tout habillés pour la circonstance. À travers le centre de table piqué d'orchidées, mis en valeur par un très bel éclairage, je voyais l'épouse du directeur artistique nous jeter des regards outrés à cause de notre langage de charretiers et de nos blagues potaches. (Vous pouvez poser la question à n'importe qui : travailler à la télé réveille la bête sauvage qui est en vous.) Je ne m'attendais pas à gagner, de toute façon. Les personnes présentes sont reparties avec un sac rempli de tas de gadgets : une petite gourde de POM Wonderful, c'est-à-dire du jus de grenade, une clé USB Murakami, un mug portant la devise des Bear Stearns : « Toujours de l'avance. »

Et ce programme.

« Je n'étais pas invité à la cérémonie, bien sûr, a raconté Spencer à Timby. Mais le lendemain matin, j'ai repêché ce programme dans la corbeille à papiers. L'autre jour, j'ai procédé au grand ménage de printemps, et je suis tombé dessus. J'ai pensé que ça intéresserait peut-être ta mère. »

Une chose terrible était en train de se produire…

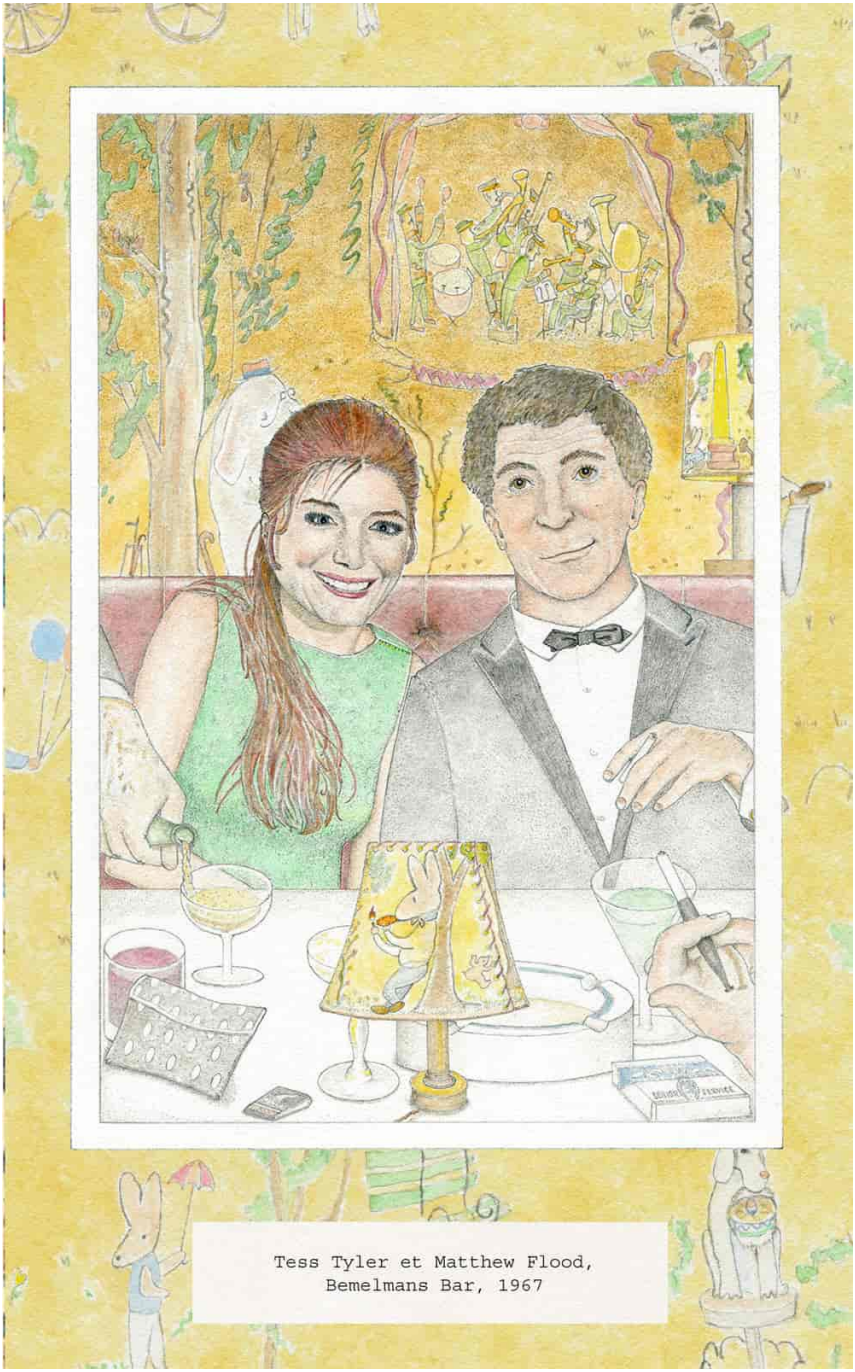
« Qu'est-ce qu'il y a ? » m'a demandé Spencer.

… dans ce programme, celui-là même que Timby avait entre les mains. Le nom de chacune des personnes nommées était écrit, accompagné d'un échantillon de leur production… ce qui dans le cas présent signifiait *ma* production… avec les douze illustrations.

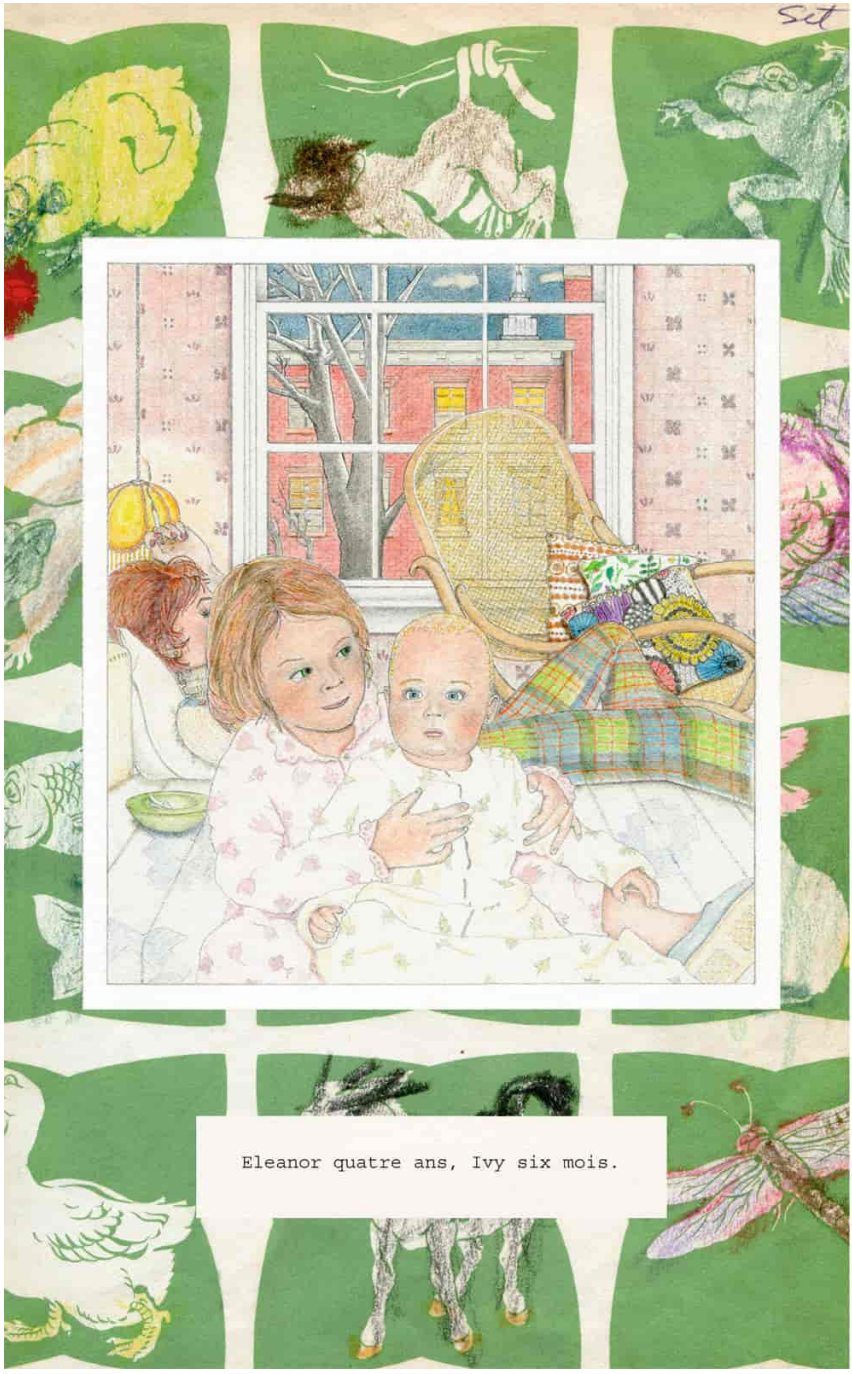
« Hé, toi, j'ai dit à Timby. Donne-moi ça. »

Il l'a violemment ramené vers lui. « C'est qui, les Petites Flood ? »

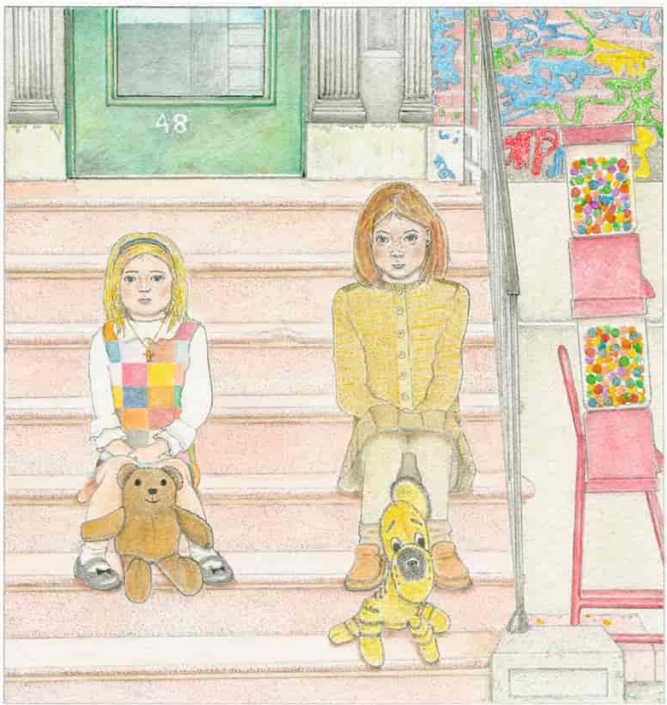
LES PETITES FLOOD



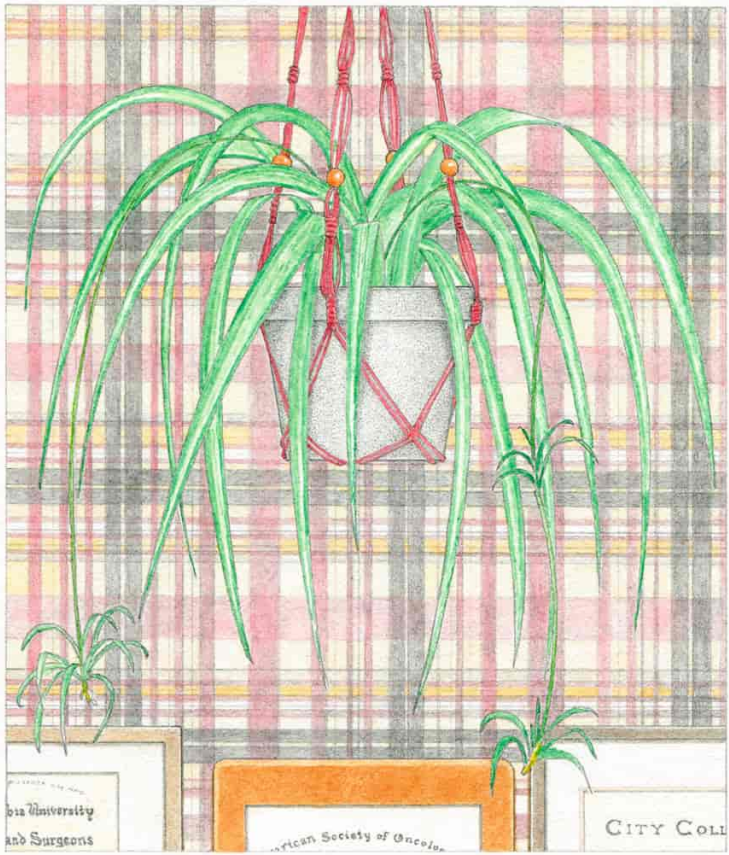
Tess Tyler et Matthew Flood,
Bemelmans Bar, 1967



Eleanor quatre ans, Ivy six mois.



Quand maman jouait dans deux représentations de *Pippin* le dimanche, papa donnait un coup de téléphone. « Bonjour, c'est le 839. Quelle est la cote des Jets ? Donnez-moi vingt cents. » Le lendemain matin, pour être drôles, on disait à papa : « Bonjour, 839 ! » Maman nous disait d'aller jouer dehors.



Maman voulait qu'on lui tienne la main
quand elle a eu les résultats.
« C'est positif », a dit le docteur Salz.
Nous étions si heureuses mais maman
nous a serrées encore plus fort contre elle.

Nous avons déménagé à Aspen parce qu'une amie
de papa possédait une maison là-bas,
bien qu'elle vive la plupart du temps
à Dallas. Cette dame appréciait tellement papa
qu'elle nous a laissés vivre
dans la maison du gardien.
Papa avait un téléphone spécial qui ne sonnait
que le dimanche, et il avait un carnet
pour ces appels.

Papa nous a ramené un chiot qu'il avait eu gratis devant City Market. Il l'avait appelé Parsley, « Persil », parce que, au City Market, le persil était toujours gratuit.

3. Ruelle derrière les bureaux de l'*Aspen Times*. On achetait vingt journaux pour 2 dollars. On les revendait 20 cents.

9. « Je suis fatiguée. »

8. 9,35 dollars ! Allons chez Carl acheter des sticks à lèvres et des chocolats.

SOUTH MONARCH STREET

6. « Ça va pas ? Arrête tout de suite ! »

EAST HOPKINS AVENUE

7. « Peut-être qu'on pourrait vivre là, un jour. »

1. Papa au Jerome Bar. « On peut avoir 2 dollars ? »

2. « Bon chien, Parsley. »

EAST MAIN STREET

5. Scénariste célèbre de Hollywood (n'achète qu'à nous.)

4. « Gardez la monnaie. » (John Denver nous a donné 5 dollars !)

SOUTH MILL STREET

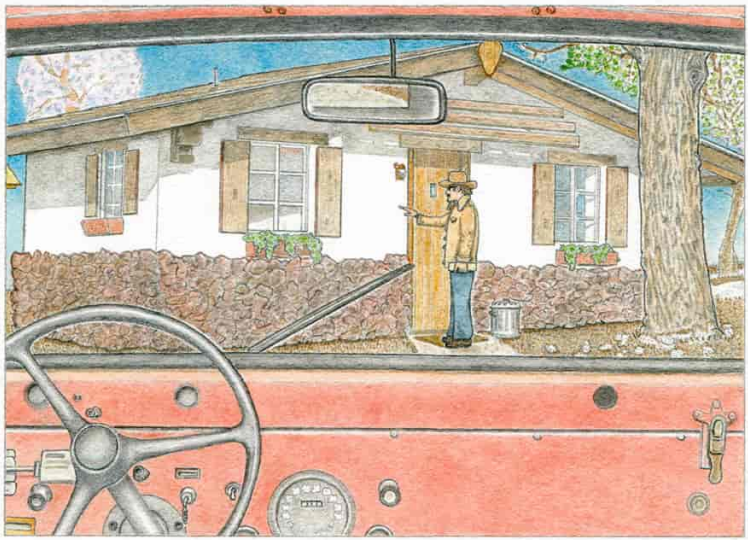
Le jeudi, après l'école

ASPEN, 1977

THE ASPEN TIMES

Vol. 96 * No. 23 * June 9, 1977 * Aspen, Colorado 81611 * 20 Cents * 3 Sections

Escaped kidnapper Bundy eludes



courtroom.

That library is separated from the courtroom itself by a partition about five feet high, with a door to it that is not locked.

Bundy was next seen by Casey security sement st the line

7 The Aspen Times Page 3-C

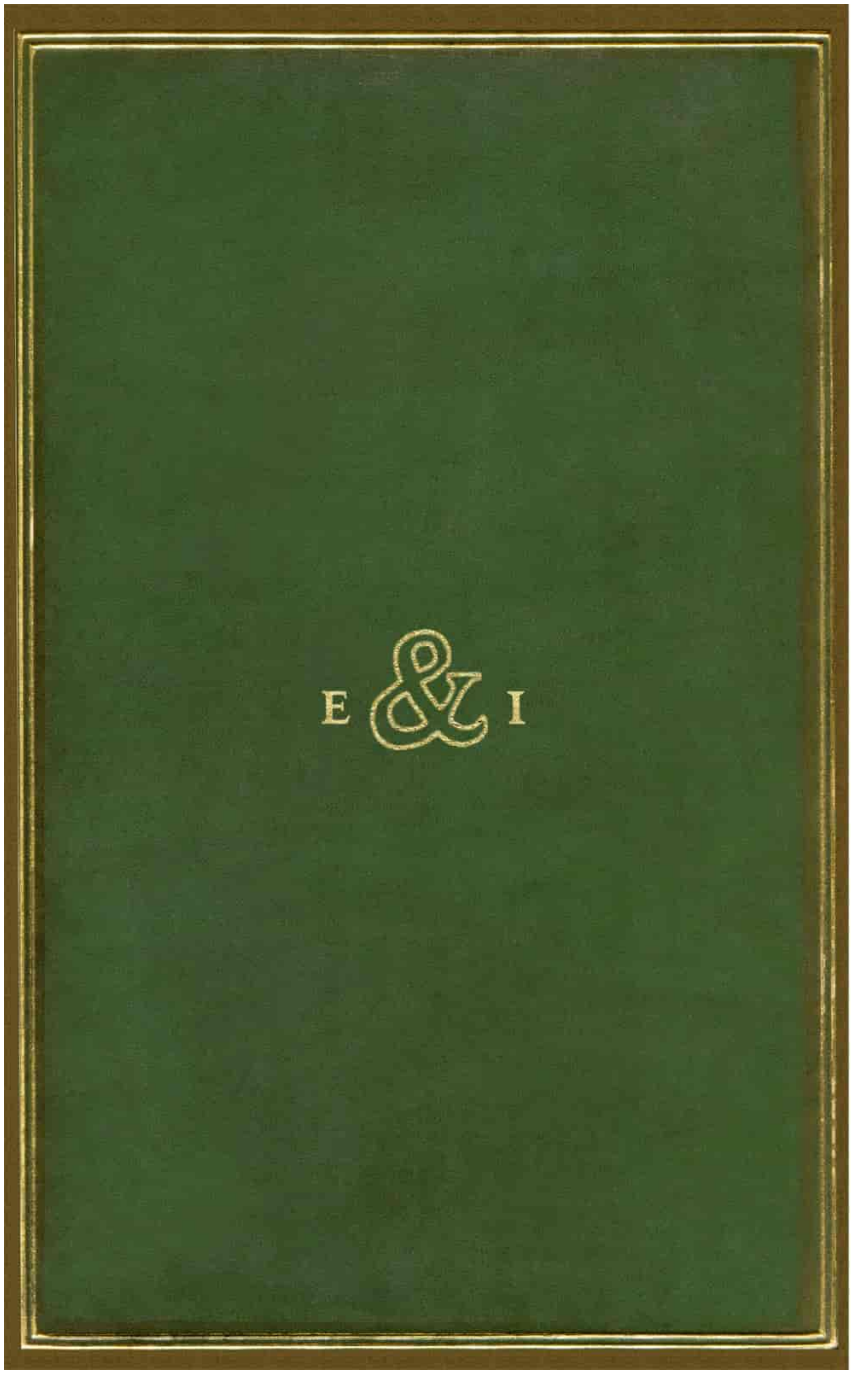
Ted Bundy s'était échappé et l'école avait fermé, donc papa a dû nous emmener avec lui le mardi matin, pour faire ce qu'il avait à faire. On devait l'attendre dans la voiture tandis qu'il remettait des enveloppes aux gens, ou les prenait. « N'ouvrez la porte à personne. »

der James Dumas stands in front after Bundy's escape. He said no ever shown a "greater lack of lumped from the window at top

Theodore R. Bundy is escorted into the Pitkin County Courthouse in handcuffs the morning of his escape by Pitkin County Sheriff's Officers Pete Murphy, left, and Rick D Kralicek. Murphy is carrying Bundy's legal papers in the cardboard box. Bundy was brought to pre-trial hearings from the Garfield County Jail where he had been transferred because of fears about the security at the Pitkin County Jail.

In previous appearances, Bundy had wearing in this photograph was left made his jump to freedom. Some the ground near the spot wher replaced inside the courthouse Mark Lewy.

On a entendu un fracas dans la cuisine, très fort, bien plus que quand papa rentrait tard. On s'est levées pour aller voir. C'est alors que papa est sorti de sa chambre en caleçon, en se frottant les yeux. Un ours était entré dans la cuisine et pillait notre nourriture ! La police est venue et l'a mis en fuite avec une carabine.
Après ça, toutes les nuits, on l'entendait qui essayait d'ouvrir la porte de devant. Puis sur le côté. Puis derrière.


E & I

Les Petites Flood

Eleanor Flood

Les Petites Flood
Nommé par Daniel Clowes

J'ai rencontré Eleanor Flood en 1995, à cette époque désormais révolue où le festival de la BD de San Diego n'avait pas encore été récupéré par Hollywood, et où la BD était encore le principal centre d'intérêt. Dans le ghetto de la BD alternative/indé/underground, on trouvait Peter Bagge, Joe Matt, les frères Hernandez, Ivan Brunetti et moi ; la bande de crétins habituels. On était assis derrière des tables, nos planches étalées devant nous, dans l'espoir que Matt Groening débarque et nous achète quelque chose – *noblesse oblige*[1]*, on se disait.

Il s'écoulait de longues périodes sans que personne s'approche de nos tables, même pour jeter un coup d'œil, et les seuls moments où on s'intéressait à nous, c'est quand la file devant Todd McFarlane était si longue qu'à l'occasion un grand enfant barbu faisait quelques pas de côté pour lancer un regard dédaigneux à nos œuvres, voire utiliser un de mes originaux pour y poser sa boisson.

C'est dans un de ces moments de solitude intense où l'on remet tout en question qu'une jeune femme étrange est sortie de la foule. Elle savait se tenir et portait une robe (une vraie robe, pas un costume de princesse troll). Apparemment, elle était fan de *Eightball* car elle a reconnu la page que je vendais. « *Ghost World !* C'est le plus mignon ! » et « J'arrive pas à croire que vous vendez *Ugly Girls*, c'est super mignon. » *Mignon* n'était pas un mot que j'avais l'habitude d'entendre associé à mon art (en général c'était plutôt *beurk*, suivi de *mais pourquoi ?*). Je l'ai vue se retourner vers la file sans fin des fans de McFarlane. « Je devrais être

désolée pour eux, a-t-elle dit. — À quoi ça servirait ? ai-je répondu. — Ils ne mesurent même pas leur triste sort. » On a discuté pour savoir si ça nous donnait le droit de les détester, et on a fini par tomber d'accord : sans doute que oui. Ensuite elle a pris mon carton à dessins tout entier et m'a demandé : « Ça vous embête si je vous achète tout ? » Je lui ai dit que ce serait parfait.

Elle m'a fait un chèque. ELEANOR FLOOD. NEW YORK, NY.

Je l'ai revue neuf ans plus tard. J'étais à New York et j'avais promis à ma sœur d'aller rendre visite à mon neveu, réceptionniste dans une maison de production. Elle m'a dit : « Tu connais ce dessin animé. *Looper Wash*. Avec ces gamines sur des poneys, qui passait avant l'*Âge de glace* et maintenant c'est une série sur Fox. » Je n'avais pas la moindre idée de ce dont elle me parlait (Dieu merci), alors je me suis contenté de répondre : « C'est quoi, l'adresse ? »

Je suis donc allé jusqu'à cet immeuble à SoHo, qui m'a paru – à tort – impressionnant, et je suis monté au quatrième étage. Apparemment, tout le monde assistait à une projection car les bureaux étaient déserts. Dans un coin, j'ai vu un tableau à dessins face à un grand miroir. Ça m'a frappé car c'était exactement le genre de solipsisme autocentré et égomaniaque que j'admire tellement chez moi, du coup je suis allé voir de plus près.

Sur le tableau étaient affichés des dessins au crayon (à côté de petites caricatures extrêmement méchantes des patrons de la Fox, ce qui m'a instantanément rendu cette personne sympathique). C'était vivant, « joli », plein de couleurs douces et d'expressions délicates, ce qui d'habitude n'est pas vraiment le genre de qualités que je recherche. Mais il y avait aussi là quelque chose de dérangeant, au sens ironique habituel. Ces images étaient d'une sincérité dérangeante.

J'ai entendu une voix s'écrier avec vivacité : « Dan Clowes ! » C'était Eleanor Flood. Il s'est avéré qu'elle était directrice de l'animation pour *Looper Wash*, et que mon neveu l'avait informée de ma visite. Elle a sorti mon carton à dessins, celui-là même qu'elle m'avait acheté des années plus tôt.

« Vous voulez que je vous les rende ? Beaucoup valent une fortune aujourd'hui. Ça me donne mauvaise conscience. Parfois j'ai envie de pleurer quand je pense au prix que je les ai payés. »

Moi, ça m'avait bel et bien fait pleurer *a posteriori*. Mais je lui

ai dit qu'elle pouvait les garder.

Elle s'est aperçue que je regardais ses dessins. « Je sais. C'est pas super mignon, ça ? »

Ça l'était, en effet, et j'ai passé un long moment à les observer avec une certaine maladresse. « Je dois établir la liste des nommés pour le Minerva. Vous pensez que vous pourriez soumettre ces dessins ?

— Mais c'est un prix qui récompense un roman graphique ?

— Si vous les mettez ensemble, vous avez là une BD. » Même à l'époque, je n'arrivais pas à me résoudre à utiliser l'expression *roman graphique*. Elle a compris ce que je voulais dire.

« Oh », a-t-elle dit.

Contrairement à la plupart des histoires qui parlent de l'enfance, *Les Petites Flood* a une présence immédiate, bien réelle. Les images ont beau être chargées de détails d'époque, elles ne sont pas nostalgiques. Le point de vue est franc et pas du tout sentimental. Eleanor Flood réussit à donner à ces dessins cryptiques, comme de mauvais augure, une telle chaleur que c'en est un véritable tour de force, et j'ai très envie d'en voir davantage.

1. Les mots en italique suivis d'un astérisque sont en français dans le texte. (*NdT*)

L’actrice fêlée

« Tu m'as jamais dit que tu avais une sœur, m'a lancé Timby en regardant par-dessus le catalogue.

— Je n'ai pas de sœur. »

Et voilà, enfin : mon mensonge était devenu citoyen du monde.

Avant de m'endormir le soir, je me repassais en tête les différentes intonations possibles, je me préparais pour ce moment affreux, inévitable.

Je n'ai pas de sœur.

Je n'ai *pas* de sœur.

Je n'*ai* pas de sœur.

Je n'ai pas de *sœur*.

Parfois, je le disais tout haut sans m'en apercevoir. Timby m'interpellait depuis la banquette arrière : « Qu'est-ce que t'arrêtes pas de dire, maman ? » Moi, à l'avant : « Rien, rien. »

Parfois, ça se lisait sur mon visage.

Joe : À quoi tu penses ?

Moi : À rien, pourquoi ?

Joe : Tu montres les dents.

« Mais Tess Tyler, c'était ta maman, a continué Timby. Et Parsley, c'était ton chien, et…

— *Les Petites Flood* représente deux aspects de ma personnalité, ai-je lâché sèchement. C'était une expérience artistique, c'est tout. »

Les frites sont arrivées, monticule croustillant et doré, semé d'aromates frais ciselés.

« Ouah ! s'est exclamé Timby. Elles sont pour moi ! »

C'était fini ? Était-il possible que je m'en sois tirée à si bon compte ?

« Et tu n'as pas encore goûté à leur ketchup, ai-je ajouté d'une voix tremblante. Il est fait maison. »

Malheureusement, Spencer…

Il paraissait perplexe. Louchait presque. Fronçait les sourcils. Sa bouche s'est ouverte. Les mots sont sortis.

« Mais je croyais pourtant avoir rencontré votre sœur ? »

Quelques explications s'imposent : j'ai bien une sœur. Elle s'appelle Ivy. J'ai créé *Les Petites Flood* pour elle, pour lui en faire cadeau. Avant que Dan Clowes ne tombe sur mes dessins, il y a des années de cela, je n'avais jamais imaginé en tirer un roman graphique.

Arrive Joyce Primm, éditrice junior chez Burton Hill, menant à bien sa tâche d'éditrice junior : rôder dans d'obscures cérémonies de remise de prix pour y dénicher de nouveaux talents. À peine trente ans, mince comme un fil, d'une parfaite assurance, Joyce m'a coincée dans les toilettes de l'Odeon.

« Violet Parry tire tout le bénéfice de *Looper Wash*. Il est temps de corriger ça.

— Jolie tentative, ai-je répondu. Mais Violet est une amie. Personne n'a été exploité.

— Je veux voir d'autres créations d'Eleanor Flood. Il faut absolument poursuivre *Les Petites Flood*.

— C'est très flatteur. Mais le roman graphique, ce n'est pas mon truc.

— Daniel Clowes semble pourtant persuadé du contraire. Et moi aussi.

— Je n'ai pas d'histoire à raconter.

— Appelez-moi quand vous aurez changé d'avis », m'a-t-elle dit en me tendant sa carte.

Des années plus tard, il s'est produit quelque chose de terrible.

Soudain, j'avais une histoire à raconter.

J'ai appelé Joyce, qui entre-temps était devenue directrice éditoriale chez Burton Hills. Elle est venue me voir à Seattle. On a pris un verre au W Hotel. Elle portait des talons hauts de huit centimètres, un pantalon couleur pêche, un chemisier à fleurs en soie froissée très échancré et une longue chaîne en or. Elle n'était

pas maquillée et ses cheveux longs formaient un chignon lâche.

Me retrouver en tête à tête avec quelqu'un me stresse, surtout lorsqu'il y a un enjeu. Je parle vite. Je saute d'un sujet à l'autre sans m'en rendre compte. Juste avant d'aller trop loin, je fais machine arrière et montre ma vulnérabilité. Si j'ai l'impression que vous vous apprêtez à me critiquer, je saute sur l'occasion et je me lance dans ma propre autocritique. (Un psy avait surnommé ça « le Tour de passe-passe ». À mi-chemin de notre première séance, il m'a arrêtée au beau milieu d'une phrase. Il m'a dit que j'avais tellement peur d'être rejetée que je transformais la moindre interaction en offensive de séduction, comme si c'était une question de vie ou de mort. D'après lui, j'étais tellement à fond dans la parole que cela rendait mon cas impossible à traiter. Il m'a rendu mon chèque et m'a souhaité bonne chance.)

Ce qu'il y a de génial/horrible avec le Tour de passe-passe ? Ça marche à tous les coups !

Joyce et moi avons bu un verre, et on est tout de suite devenues copines. Notre cocktail Moscow Mule s'est mué en dîner, qui s'est mué en : « Il faut que je te montre ce chapeau adorable que j'ai acheté. » Dans sa chambre, Joyce m'a offert son eau de Cologne ; j'adorais ce parfum, mais on ne le trouvait qu'à Paris. Je lui ai dit qu'elle s'habillait aux couleurs du printemps alors qu'elle incarnait l'été ; j'ai noté pour elle une série de nuances qu'elle devrait essayer. Elle m'a avoué qu'elle en était aux prémices d'une aventure avec un auteur marié. Je lui ai raconté que j'étais une descendante directe d'un président américain. Et quand je dis qu'on a essayé nos chaussures respectives, ça n'est pas une métaphore !

Il était une heure du matin quand je me suis souvenue :

« Le livre !

— Tu ne le sais peut-être pas encore, a dit Joyce qui s'est aussitôt retrouvée en mode éditrice. Mais tu es une auteure. Tu penses en auteure. Oui, je veux ces illustrations des *Petites Flood*. Mais je veux aussi tes mots. Le livre doit-il être pour l'essentiel composé de mots ? De dessins ? Je n'en sais rien. Chaque livre est à inventer. Je te laisse totalement carte blanche. Utilise ces illustrations. Il faut juste que tu transfères ce qui est là, a-t-elle dit en désignant ma tête, sur la page. »

Je ne sais pas si c'est moi qui me suis Joyce Primmisée ou si c'est elle qui s'est Eleanor Floodisée, mais quand je suis repartie,

j'avais un contrat en main.

« Mais si, j'ai rencontré votre sœur, a dit Spencer avec la plus grande perplexité. Elle était grande et mince. Elle venait tout le temps.

— Ça devait être quelqu'un d'autre », ai-je esquivé en concluant le sujet par un sourire.

Spencer faisait la même tête que ce type dans *Alien*, juste avant qu'il commence à vomir cette substance blanche. Il a jeté un œil à sa montre.

« S'il vous plaît, a-t-il interpellé un serveur. Ça vous ennuierait beaucoup de nous apporter l'addition ?

— Déjà ? a relevé Timby qui attaquait à peine son tas de frites.

— On va demander une boîte pour les emporter », ai-je proposé.

Je n'ai *pas* de sœur.

Je n'ai pas de *sœur*.

« Les frites froides, c'est pas terrible.

— Vous pouvez rester là, tous les deux, a repris Spencer. Je dois retourner au parc de sculptures pour un dernier tour avec la commissaire d'exposition. »

Dieu merci, Spencer n'avait aucun moyen de savoir qu'on habitait à trois rues de ce parc, que c'était justement là que je sortais Yo-Yo à midi…

« Nous aussi, on va là-bas ! s'est exclamé Timby. On peut vous emmener. »

Un vent de panique a balayé le visage de Spencer.

« Non, chéri, ai-je contredit Timby. Spencer est un monsieur très occupé. Il a autre chose à faire que de nous accompagner à la maison pour chercher le chien.

— Mais je pourrai vous montrer mes dessins à moi ! a dit Timby à Spencer. Et après vous pourrez me montrer vos sculptures ! »

Il y avait dans la voix de Timby un petit air plaintif.

Spencer = animal pris au piège.

Allongée ce matin dans mon lit, j'avais mis la barre ridiculement bas : regarder les gens dans les yeux, s'habiller, sourire ! Ça devait être une promenade de santé. Et puis cette crapule de Réalité s'est pointée dans un pick-up devant moi, et

s'est mise à me balancer des pastèques en pleine figure. Et il n'était même pas encore treize heures !

Au moins j'avais tenu ma promesse à Timby. Je lui offrais une journée d'enfer.

J'ai fixé Spencer d'un air proche du désespoir.

« Bien sûr, a-t-il répondu. On peut y aller ensemble.

— Ouais ! s'est écrié Timby.

— À charge de revanche, ai-je murmuré à Spencer quand nous sommes sortis du restaurant.

— Nous sommes quittes », a-t-il répliqué d'un ton sec.

J'ai ouvert la porte en grand d'un ample geste qui signifiait que les collines résonnaient de la mélodie du bonheur – mais en réalité parce que je voulais gagner quelques secondes pour m'assurer qu'on avait bien tiré la chasse d'eau dans les toilettes. Si jamais Spencer gardait encore un peu d'admiration pour moi, je ne voulais pas l'effaroucher en l'envoyant dans des toilettes pleines de pipi.

Devinez qui est-ce qui n'est pas venu m'accueillir à la porte ? Yo-Yo. Il n'a même pas levé la tête de son panier. Tout au plus a consenti à me suivre de ses yeux larmoyants de victime.

« Regardez-moi un peu cette vue ! » me suis-je écriée, un instant désorientée à l'idée que Spencer voie mon appartement pour la première fois.

Il n'a pu s'empêcher d'aller admirer à travers la baie vitrée notre panorama de carte postale de Seattle : le mont Rainier enneigé, la tour Space Needle, les arches du musée Pacific Science Center, les porte-conteneurs dans la baie d'Elliott.

« On redoutait tellement la célèbre météo pourrie de Seattle que Joe a dit : "Mettons de notre côté toutes les chances d'éviter la tentation du meurtre-suicide et trouvons-nous un endroit où il y a plein de lumière." » Il fallait que j'arrête de parler.

J'ai fait un saut à la salle de bains, chasse tirée (ouf !), et j'ai repris mon bavardage.

« Et voilà le lieu où la magie opère ! ai-je dit en lui montrant le dressing que j'avais converti en bureau. Enfin, ça dépend des jours, hein ! »

Spencer a passé la tête à l'intérieur. La pièce était à peine assez grande pour accueillir ma table de travail ; du sol au plafond, les murs étaient punaisés d'un fatras de photos, de pages arrachées dans des magazines, de notes manuscrites, de babioles improbables. Par terre, une pile haute de plus d'un mètre de bouquins de photos qui me servaient de références, et un pot en

verre où finissaient les bouts de crayons de couleur que j'avais épuisés.

« Heureusement que vous êtes un artiste, ai-je dit à Spencer. La plupart des gens qui jettent un coup d'œil dans cette pièce en concluent que je suis complètement folle. »

Spencer n'a pu s'empêcher de regarder de plus près mon travail en cours. J'étais en plein dans une commande du festival de cinéma de Telluride, et je me concentrais sur l'idée que les nœuds apparents dans l'écorce des peupliers ressemblaient à des yeux. Éparpillés sur mon bureau, des morceaux de pellicule, des yeux de verre dénichés chez des brocanteurs, et un livre désormais introuvable de photos d'Herbert Bayer rempli de marque-pages.

« Je me mets à votre place ! Vous voyez l'intérieur de ma voiture, de mon appartement et de mon studio de travail dans la même journée. C'est un peu brûler les étapes !

— Si ma présence vous gêne, je peux m'en aller.

— Non ! » ai-je hurlé, m'effrayant moi-même.

Les vestiges du petit déjeuner de Joe et Timby étaient encore sur la table, tableau de toasts à moitié mangés et jus d'orange à demi bus.

« On dirait le dernier jour de Pompéi, ici !

— Au sujet de votre sœur, m'a dit Spencer à mi-voix. Ce qui s'est passé ne me regarde pas. Je ne juge pas. Vous pouvez laisser tomber.

— Laisser tomber *quoi* ?

— Mais pourquoi vous criez comme ça ? a demandé Timby.

— Et si tu me montrais tes dessins ? » lui a proposé Spencer.

J'ai filé dans le bureau de Joe. Pour la première fois depuis la réapparition-choc des *Petites Flood*, j'étais seule avec moi-même. Mon corps le savait et, malgré moi, je me suis laissée choir dans le fauteuil en cuir de Joe.

Quelle merde !

Le calme m'envahissait. Ma respiration a ralenti. J'ai pris mon visage entre mes mains.

Ivy. Quand je pense à elle, je me la représente toujours de profil à l'âge de vingt ans, souriante, curieuse. Elle est née confiante, et elle l'est restée. Elle a toujours eu foi dans les autres, elle voyait ce qu'il y avait de bon dans leur histoire, dans leurs

intentions, elle jouait sur la perception qu'ils voulaient donner d'eux-mêmes. Sa peau était si fine qu'on distinguait une veine bleue le long de l'arête de son menton prononcé. La première chose que les gens remarquaient chez elle, c'était sa beauté physique. Elle parlait doucement, les attirait là où ils désiraient être, c'est-à-dire plus près d'elle.

Je me demande si elle tenait ça de notre mère, qui à la fin pouvait seulement chuchoter. Gigi, l'amie de maman, venait nous chercher toutes les deux à la sortie de l'école pour nous emmener à l'hôpital. Chaque jour, la voix de maman était un peu plus faible.

Et puis un soir, c'est papa qu'on a trouvé à la sortie de l'école.

J'avais neuf ans. Ivy, cinq.

Mes souvenirs de la mort de notre mère (enfin, des jours qui ont suivi) sont ceux d'une grande confusion hébétée, dominée par la stupéfaction de mon père et les épanchements démonstratifs des gens de théâtre.

Quarante ans plus tard, j'ai la gorge nouée quand je pense à Ivy, c'est pour moi le plus douloureux.

Une semaine après sa mort, les amis de ma mère ont voulu lui rendre hommage. À Broadway tous les théâtres faisaient relâche le lundi, ainsi ont-ils pu s'approprier le Minskoff où Bette Midler à l'époque donnait son one-woman show.

Papa, Ivy et moi, on est arrivés au théâtre, et on s'est retrouvés au beau milieu de l'allée centrale, plongés dans une confusion aléatoire, à recevoir des condoléances. Au fond de la scène, dans l'ombre, l'énorme main de gorille dans laquelle Bette Midler faisait son entrée.

Les lumières ont diminué. Le père Kidney est monté sur scène, jusqu'au micro. Mais il n'y avait même pas un quart du théâtre rempli.

« Il faut pas qu'on attende tout le monde ? ai-je demandé.

— C'est une grande salle, tu sais », a répondu mon père, et nous nous sommes assis.

J'ai été prise de tremblements. C'était donc ainsi que sa « tribu », comme ma mère appelait ses amis du théâtre, voulait se souvenir d'elle ? Un prêtre débitant un discours sur une scène d'emprunt, au milieu des décors d'une autre, face à une salle aux trois quarts vide ?

Je ne voulais pas la voir ainsi humiliée. Ma mère, elle était à moi. Élégante et minutieuse. Elle avait poursuivi ses études dans un pensionnat en Suisse, nous préparait des soufflés au fromage dans des petits ramequins, elle avait posé nue pour un photographe allemand et elle disposait toujours des bouquets de fleurs dans la maison.

Je me suis retournée vers Ivy : « On s'en va.

— Je veux voir le spectacle. »

Je l'ai forcée à partir. On s'est assises sur les sièges en velours dans le hall, et on s'est endormies pour se réveiller au son des cornemuses.

Papa ne pouvait supporter de passer la nuit dans ce lit qu'ils avaient jusque-là partagé, du coup il s'est mis à dormir sur le canapé. Seulement, c'était le canapé du chat. Le lendemain de la cérémonie, on était tous les trois en train de manger la nourriture que les gens nous avaient apportée. (Des trucs bizarres dans des plats inconnus : une tourte à la viande avec du steak haché au lieu d'agneau ; une lasagne au goût de cannelle ; des macaronis au fromage avec des petits pois : tout cela ne servait qu'à illustrer notre peur de ce que serait le monde sans maman.) Potiron, le chat, a alors bondi sur le canapé, il s'est posté à l'endroit précis où papa posait la tête pour dormir et, en nous regardant droit dans les yeux, il a pissé dessus. C'était un acte tout à fait démoniaque, une agression contre nous, comme si Potiron nous disait : *Vous croyez que vous êtes au fond du trou, là ? Vous allez voir.*

Sans doute fallait-il que la peur, la colère intérieure de papa trouvent une soupape, et mieux valait le chat que nous. Mais bon, j'aurais quand même dû emmener Ivy loin d'ici.

L'après-midi, Gigi et Alan, un autre ami de maman, sont venus à la maison et papa nous a emmenées au parc.

Quand on est rentrés, Gigi et Alan étaient repartis. Ainsi que le canapé. Et Potiron. Les affaires de maman avaient disparu : les vêtements dans le placard, les pulls, les écharpes de soie pliées avec soin dans le tiroir, les chapeaux sur les étagères, les bijoux, le maquillage. Même son parfum ne flottait plus dans l'air.

Dans l'entrée, deux boîtes. L'une au nom d'Eleanor. L'autre, d'Ivy.

Tout ce que papa avait gardé, c'était l'héritage de la famille Tyler : une paire de Derringer, des pistolets de poche de collection.

Cette nuit-là, pendant que papa ronflait, je suis restée regarder ces deux boîtes des heures durant. Finalement, je les ai ramassées, et je les ai jetées dans le vide-ordures. (Le bruit des perles et des sequins contre le carton me hante encore.)

Une semaine plus tard, papa nous a emmenées dans le Colorado. Il ne nous a pas expliqué que c'était définitif. Il avait rencontré une femme de Dallas, propriétaire d'une résidence secondaire à Aspen. On pouvait habiter la maison du gardien si en échange papa se chargeait de l'entretien et des menus travaux nécessaires. (Dans les années 70, Aspen était une ancienne ville minière sans prétention, avec la meilleure poudreuse du monde : elle attirait surtout des Texans. On y côtoyait donc davantage des chapeaux de cow-boy et des jeans Wrangler que Mariah Carey ou les jets privés.)

À New York, papa s'occupait d'installer des sonos. Il espérait continuer à Aspen, seulement il a dû se produire un truc. Depuis, j'ai appris que les bookmakers, au départ, sont souvent de simples parieurs qui se sont trop endettés et ont dû passer à la vitesse supérieure pour rembourser.

La première fois qu'il nous a laissées toutes seules, c'était au cours de notre premier hiver là-bas. « Tu peux t'occuper de ta petite sœur ? » il m'a demandé. C'était bizarre, cette question. Il a dit qu'on pouvait aller faire des courses chez Carl et mettre ça sur la note. (Tout ce qui concerne papa demeure pour moi un puzzle aux pièces manquantes. J'imagine qu'il avait dû se rendre à Las Vegas pour prendre les paris du Super Bowl.)

Il est resté absent neuf jours. Ivy et moi, on vivait toutes les deux dans la maison du gardien. (« Viens, allons en prison. Nous deux seuls chanterons comme des oiseaux en cage[1]. » Ma mère avait l'habitude de nous réciter ce monologue de Lear avant de nous mettre au lit.) C'était le mois de janvier. Quand le bus nous déposait, en revenant de l'école, on allait chez Carl, puis on rentrait dans notre maison en pain d'épices telles des voleuses, alors que le soleil était déjà couché derrière le mont Shadow. On allumait toutes les lumières, un bon feu, on regardait la télé et on mangeait notre butin de bonbons, des Pringles et un fruit quelconque pêché dans un tonneau chez Carl, derrière la caisse.

Au bout de quelques jours, Ivy est tombée malade. Presque 39 °C, une toux grasse, une douleur à l'oreille qui la faisait gémir. Nous n'avions pas de pédiatre. Si j'appelais les urgences, la police

serait avertie qu'on était seules. On nous emmènerait loin de papa, et nous serions séparées, Ivy et moi. Donc j'ai imité la signature de mon père sur les mots d'absence pour l'école, et j'ai soigné ma sœur avec ce que je trouvais chez Carl. Aspirine, VapoRub, collutoire et pastilles pour la gorge, sirop pour la toux grasse – quand je pense à ce qui aurait pu arriver, j'en frémis encore. Je rentrais tous les soirs à la maison en priant pour qu'Ivy soit encore vivante.

Non seulement elle l'était, mais elle voulait que je lui raconte ce qui s'était passé ce jour-là à l'école. (Elle avait six ans, et c'était une gamine de neuf ans qui prenait soin d'elle.) Je n'osais pas lui dire la vérité. J'étais grosse, j'étais rousse, avec des taches de son. Nous avions débarqué de New York en plein milieu de l'année scolaire et, en tant que nouvelle, j'étais une proie facile pour les petites brutes du coin. Quand j'allais d'une classe à l'autre, il n'était pas rare qu'ils me poussent dans l'étang. Je ne regimbais pas quand ils remplissaient mon cartable de poudreuse. Ces interludes hivernaux s'appelaient des bains de neige.

Seulement à la maison, quand je faisais mon rapport à Ivy, j'avais toujours le dernier mot, je raillais le physique de mes agresseurs, je ridiculisais leurs noms, je moquais leur manque d'intelligence. « Tu es horrible ! » commentait Ivy en riant, auditoire composé d'une seule personne.

Mais elle savait bien que je n'étais pas horrible.

Un jour, des années plus tard en marchant sur Madison Avenue, nous avions une vingtaine d'années, Ivy m'a pris la main, sans raison particulière. Voilà à quel point nous étions proches.

En dépit de tout ce qui s'est passé entre nous, quand je me surprends à songer à elle, j'éprouve toujours pour ma sœur un sentiment de tendresse : je repense à ce jour où elle m'a pris la main.

Aujourd'hui qu'elle ne fait plus partie de ma vie, je suis devenue celle qui pratique des Tours de passe-passe. Une créature grotesque qui arpente le monde pour en rapporter des observations et des récits de rencontres afin de les retransmettre à quelqu'un qui n'est plus là depuis longtemps.

À présent assise dans le fauteuil de Joe, je sentais dans mon ventre une espèce de masse toxique s'enrouler sur elle-même et grandir. Culpabilité, manque, regret : appelez ça comme vous

voudrez, mais c'était là, en moi, ça me bouffait de l'intérieur.

Je n'y pouvais rien, chaque fois le souvenir d'Ivy me terrassait, provoquant en moi une vague de nausée, un sentiment de faiblesse. Que ressentais-je donc ? Tout ça, ce n'était pas *moi*. C'était une sensation isolée, apparue dans mon ventre. Il fallait que je réussisse à la dissocier de ma personne.

Sens la soupe. Souffle sur la soupe.

En outre, je préférais être à ma place. Ivy menait une vie superficielle, tout en façade, aux valeurs ridicules…

Stop.

Ne te lance pas là-dedans. Occupe-toi de tes affaires. Je menais une vie honorable, une vie pleine de richesses que je ne devais qu'à moi-même. J'étais en bonne santé. Timby était en bonne santé. Joe était en bonne santé. J'étais aimée. J'avais réussi à me faire un nom en tant qu'artiste. Je devais écrire un roman graphique. Quelle importance si je ne m'entendais plus avec ma sœur ?

Je me suis levée, encore un peu tremblante, et je m'apprêtais à sortir du bureau quand quelque chose a attiré mon attention.

Sur le bureau de Joe. Une sorte de télescope. Gris, de la taille d'une demi-baguette, sur un trépied. Dirigé vers la fenêtre.

Bizarre.

« Je veux voir ! » C'était Timby, suivi de Spencer, le visage couvert de minuscules autocollants de fleurs.

« Sors de là. » J'ai poussé Timby avant qu'il ait pu toucher au télescope.

« Tu es méchante.

— Allez, dehors ! » Je les ai renvoyés dans le salon.

« Maman, on peut utiliser ton ordinateur pour regarder des vidéos de phasmes ?

— Il faut que j'y aille, a dit Spencer.

— Juste une seconde. » J'ai claqué la porte.

Je me suis placée derrière le bureau de Joe, j'ai croisé les mains dans le dos, et j'ai appliqué l'œil à l'extrémité du télescope.

Entre les taches des bâtiments couleur mastic, un yacht lointain m'est soudain apparu. Élégant, peint en noir, la proue se détachant avec netteté.

Je suis allée à la fenêtre. Il était amarré à un quai de la zone industrielle, je n'y pensais jamais, pourtant je passais par là pour aller faire mes courses chez Costco.

Mmmh. Un bateau.

J'ai reculé, et j'ai bousculé le dattier appuyé contre le mur. Haut d'un bon mètre, recouvert d'épines triangulaires, acérées comme des dents de requin, une centaine de palmes plantées au sommet tel un pompon préhistorique.

Joe l'a rapporté de Turquie, où il s'était rendu pour pratiquer la chirurgie. Là-bas, il a rencontré un homme qui avait traversé le désert irakien avec son père qui ne voyait plus ; ils avaient entendu raconter que les médecins américains pouvaient rendre la vue aux aveugles. En guise de paiement, ils avaient apporté une branche du palmier familial, couverte de fruits. Joe leur a expliqué qu'il n'était pas le genre de docteur qu'il leur fallait. Ils ont insisté pour qu'il goûte une datte. La douceur de ce fruit le ferait peut-être changer d'avis.

Joe est reparti avec sa branche pour être sûr de ne jamais oublier ces hommes. « Moi, je veux les oublier ! me suis-je écriée quand il m'a raconté cette affreuse histoire. Emmène-moi ce truc ailleurs ! » Il l'a donc emporté à son cabinet, dont Ruthie l'a chassé à son tour. Le dattier a donc fini là, dans un coin de son bureau.

Je suis revenue au salon et je me suis assise là où j'avais vu Joe le matin même. J'ai repoussé les restes du petit déjeuner.

« C'est là qu'ils font les vêtements pour H&M. » J'ai entendu la voix de Timby par la porte entrouverte de sa chambre.

« Je comprends pourquoi tu te sens mal », a compati Spencer.

Clic, clic, clic. Yo-Yo, debout près de moi, l'air maussade et plein d'espoir.

« Chaque fois que je dis quelque chose, a repris la petite voix de Timby, Piper fait comme si elle en savait plus que moi. Je lui ai dit que je détestais les princesses Disney…

— Tu adores les princesses Disney ! ai-je crié depuis ma place.

— Je les ai jamais aimées !

— Pour Halloween, tu t'es déguisé en Gaston, et Gaston est amoureux de Belle, donc… »

Bam ! La porte de Timby a claqué.

J'ai posé le front sur la table. C'était beaucoup plus dur et froid que je ne l'aurais cru. J'ai mis les bras dans la même

position que Joe ce matin. Pas très confortable. Ce n'était vraiment pas une position naturelle. Qu'est-ce que ça signifiait ? *Je suis déprimé. Je suis seul. J'ai mal. J'ai besoin d'aide.*

Je me suis relevée. Yo-Yo a incliné la tête. Puis il a osé remuer la queue.

« Va-t'en », lui ai-je dit.

Pendant ce temps, la discussion allait bon train entre Timby et Spencer, au point de se terminer par une explosion de rire. Dieu bénisse les gays et les enfants. Ou les gays et les gays.

« Bon, allez, on y va, ai-je concédé en regardant Yo-Yo. Qui c'est qui veut aller se promener ? » En entendant le mot magique, Yo-Yo s'est mis à aboyer.

« Oh, quelle bonne idée ! ai-je continué de ma voix de fausset comme si c'était Yo-Yo qui parlait. On y va, mon Trotteur. On y va, mon Biscuit. On y va, Yo-Yo-San. On y va, Yo-Yo-le-coyote.

— Il s'appelle Yo-Yo, a froidement corrigé Timby qui était à présent devant moi flanqué de Spencer.

— Bah, c'est un petit jeu. Quand je suis nerveuse, j'invente des surnoms au chien.

— Et pourquoi tu es nerveuse ? a demandé Timby.

— À cause de trucs. »

Spencer a tenu sa langue, et nous sommes partis affronter la seconde moitié de la journée.

1. *Le Roi Lear*, acte V, scène III (traduction Jean-Michel Déprats). (*NdT*)

« OK, finissons-en », ai-je peut-être dit à haute voix en grimpant la pente escarpée, tandis que le vent d'automne s'engouffrait dans le couloir entre les immeubles. Ancien site industriel contaminé, le parc de sculpture Olympic est aujourd'hui un jardin public impeccable, bourdonnant d'activité, situé sur le front de mer.

Tout un car de gamins jouaient à cache-cache dans une vallée de sculptures rouillées de Richard Serras. Des amoureux étaient assis sur des couvertures dans l'ombre d'une énorme œuvre de Calder, explosion de rouge au milieu des bleus et des verts frais. Un club de cycliste prenait du repos au niveau du Typewriter Eraser de Claes Oldenburg tout en faisant jaillir de l'eau dans leur bouche. Des ados trisomiques se tenant à une corde ont poussé de petits cris en passant au milieu des yeux de marbre noir de Louise Bourgeois. Les touristes se prenaient en photo en feignant de tenir la partie sphérique de la tour Space Needle entre leurs mains. Partout, des sculptures, certaines comme des caprices d'artistes, d'autres qui vous laissaient perplexes, ou vous poussaient à vous poser des questions, ou encore dont la valeur résidait dans leur simple beauté.

Près de chacune, une petite plaque au nom des généreux donateurs, bien connus à Seattle et ailleurs : Gates, Allen, Wright, Shirley, Benaroya.

Malgré l'ambiance joyeuse qui naît de l'admiration commune pour ces œuvres d'art, je n'ai pu m'empêcher de penser : Ah, les riches, faut vraiment qu'on les aime !

« Je vous rattraperai ! » a dit Spencer en prenant la direction du pavillon de verre qui marquait l'entrée du parc. Je ne l'aurais pas blâmé s'il avait filé jusqu'à la frontière canadienne.

Timby et moi, on a poursuivi tranquillement le long du chemin qui serpente en douceur jusqu'à l'eau.

« Je suis vraiment désolée pour Piper. Il faut que tu me

racontes ce genre de choses. Sauf si tu ne veux pas, bien sûr. Mais bon, on est copains, non ? »

Timby a incliné la tête contre moi et j'ai passé le bras par-dessus son épaule.

« Maman, c'est quoi ta saison préférée ?

— Comme tout le monde. Le printemps.

— Moi, c'est l'hiver, a-t-il fièrement répondu.

— L'hiver ?

— À cause de la neige.

— Mais tu en as déjà vu, de la neige ?

— Tu te rappelles la fois où on est allés à Salish Lodge, c'était un patient de papa, le propriétaire, et il nous a donné cette chambre hyper grande, et quand on s'est réveillés, c'était très très silencieux, et tu m'as dit : "Tire le rideau", et il neigeait, alors je suis sorti et je me suis roulé dedans en pyjama, et puis j'ai ouvert la bouche pour attraper un flocon, et après papa et moi on a fait un bonhomme, il y avait plein de feuilles dedans, et ensuite j'ai cru qu'une abeille m'avait piqué, mais c'était la glace dans ma chaussure.

— Pourquoi est-ce qu'on ne fait pas ça plus souvent ?

— Parce que t'aimes pas avoir froid. »

Oh. Au lieu de mon habituel bla-bla-bla, je me suis tue un moment pour bien éprouver la douleur des myriades de déceptions que j'avais infligées à Timby.

Nous avons marché un moment sans rien dire.

« Maman ? Piper Veal, elle m'a traité.

— Ah bon ? Et de quoi elle t'a traité ?

— Je peux pas le dire, c'est un mauvais mot.

— Dis-moi par quelle lettre ça commence.

— Ça commence par un P, a-t-il dit d'une toute petite voix.

— Quoi ! Elle a osé ! En CE2 ?

— Oui, elle m'a traité de patate…

— De patate ?

— Mais pourquoi tu ris ?

— Oh, excuse-moi. Tu as raison, ce n'est pas drôle. C'est choquant et c'est méchant.

— Ça veut dire que je suis gros.

— Oh, mon cœur, ne dis pas ça. Je t'aime tel que tu es. En plus, bientôt, tu vas te mettre à pousser comme un bambou.

— J'espère que ça va venir vite.

— Quand j'avais ton âge, mon père m'a emmenée acheter des vêtements, et j'ai dû me rabattre sur le rayon "Costauds".

— Qui c'est qui avait appelé ça comme ça ?

— Je n'en sais rien. C'était dans cet affreux magasin de Glenwood Springs. Il y avait une pancarte : "Le Rayon des Costauds".

— Pauvre maman ! »

Huit ans. Le meilleur des âges.

« Le truc à savoir au sujet des périodes difficiles, c'est qu'en général, on survit malgré tout. »

Yo-Yo a plongé la tête parmi les buis d'où il a extirpé un demi-burrito. Si ce chien est doué pour quelque chose, c'est bien pour dénicher toutes sortes de saloperies dans les buissons. Il a ensuite voulu engloutir son butin, avec le papier alu en prime.

« Maman ! » s'est exclamé Timby.

Je me suis jetée sur Yo-Yo, je lui ai arraché le paquet plein de bave de la gueule, et je l'ai balancé dans une poubelle. Yo-Yo, au bord de la crise de nerfs, ne me quittait plus des yeux.

« Y a plus rien ! » ai-je dit en montrant mes mains vides au chien avec l'habileté d'un donneur de cartes à Las Vegas, mais ça n'a eu aucun effet sur lui. « Allez, viens, crétin de chien. »

J'ai tiré un bon coup sur la laisse. Il a tiré dans l'autre sens. Je l'ai poussé du bout du pied.

« Le frappe pas, maman ! a crié Timby.

— Mais je ne l'ai pas frappé. »

Les gens ne s'étaient pas arrêtés pour autant, mais je sentais bien qu'ils me jugeaient.

Au pied de la colline, on a traversé la piste cyclable en regardant bien de chaque côté, pour déboucher sur la grande pelouse qui se déroulait jusqu'à la mer.

Un carré d'herbe avait été isolé avec du ruban où il était inscrit ATTENTION. Au milieu, deux panneaux de verre encadrés, montés sur des piquets à hauteur des yeux.

« Ils vont faire quoi avec ça ? » a demandé Timby.

Comme si j'en avais la moindre idée.

Un type accroupi, en tee-shirt et bleu de travail, nous tournait le dos. À côté de lui, un petit chariot de plastique noir rempli d'outils.

Soudain, nous avons vu un jet d'eau passer au-dessus de nos

têtes pour aller s'abattre sur les panneaux. L'ouvrier a bondi.

C'était Spencer, derrière nous, armé d'un tuyau d'arrosage.

« Vous m'avez trouvé ! »

Le panneau de verre à gauche étincelait de gouttelettes. Tandis que celui de droite…

« Il est recouvert d'un produit imperméabilisant de haute technicité, a-t-il expliqué. L'eau se contente de rebondir à la surface. »

Je me suis faufilée sous le ruban jaune pour aller toucher le verre : c'était magique, il était sec.

« Quand le musée des beaux-arts de Seattle m'a commandé une pièce d'extérieur, j'ai pensé : Ouais, je vais pouvoir jouer avec la pluie. Je me souvenais que vous aviez emménagé ici, *et voilà**.

— Moi ? »

Spencer m'a attrapée par la main. L'ouvrier tenait entre ses dents un niveau à bulle tandis qu'il fixait une plaque sur un support en béton.

« CARRIÉRISTE / ARTISTE »
SPENCER MARTELL
Américain, né en 1977

Si le but de Spencer était de créer le choc et l'éblouissement, ça a marché sur moi. Dans un cadre apparaissaient les cèdres, un peu plus loin, tout brouillés par les gouttes d'eau. Dans l'autre, la même vue, parfaitement claire et définie.

« *Carriériste*, c'est la toile couverte de larmes, ai-je dit en essayant de deviner. La vue est déformée par l'émotion. *Artiste*, c'est l'image identique, dégagée de toute complaisance. »

Spencer a enfoui son visage dans ses mains, feignant l'horreur. « Ah ! On peut pas faire plus sentimental et pédé ! »

À ce mot, Tim est resté bouche bée.

« C'est le boulot des artistes ! » À qui est-ce que je m'adressais donc ainsi ? « Regardez autour de vous. Il n'y a que l'embarras du choix. L'immensité du ciel, le bleu de la mer. Les ferries, les bateaux à voile, les montagnes, et partout où vous posez les yeux, des gens. Timby, viens là. » En réalité, c'est à lui que je m'adressais.

D'instinct, il a reculé.

« A-t-on déjà vu pareille richesse ? » J'ai soulevé Timby pour

qu'il puisse regarder à travers les cadres. « Mais l'art, c'est ça : oser mettre un cadre autour de quelque chose, signer de son nom, et laisser les choses parler d'elles-mêmes.

— Écoute ta mère, a dit Spencer.

— À Cooper Union, j'ai dû étudier l'histoire de la photographie. Comment s'appelle ce type qui a pris en photos des sœurs ? Dans les années 70 ? Il les alignait, comme sur une carte de vœux, d'année en année.

— Nicholas Nixon. Les sœurs Brown.

— Merci ! J'avais un vrai problème avec la photographie en général. Quand on est arrivé à Nicholas Nixon, j'ai dit au prof : "Il a fait ça par hasard. Moi aussi, j'aurais pu les prendre, ces photos." Mon prof m'a répondu : "Oui, mais ce n'est pas vous qui les avez prises. C'est Nicholas Nixon. Et il a mis son nom dessus. C'est ça, l'art."

— Et il a recommencé, encore et encore.

— Il a persisté ! Jusqu'à ce que ça prenne corps. » Je me suis tournée vers Timby. « C'est pas que je veux te raconter la fin, mon amour, mais la vie, c'est un long vent contraire. Laisser la moindre trace nécessite une volonté farouche, proche de la folie. Le monde se montrera hostile, soupçonneux de tes intentions, il se méprendra à ton sujet, te remplira de doute, te flattera jusqu'à ce que tu te sabotes toi-même. Oh, mon Dieu, je donne aux choses un caractère si glamour et personnel ! En fait, le monde se montre avant tout indifférent.

— Amen.

— Mais vous, vous avez une vision. Vous avez mis un cadre autour. Vous avez signé ! Pris le risque. Sauté le pas. Tenté cette folie de croire que le monde s'y intéresserait.

— Maman, tu répètes tout le temps la même chose.

— Ah, et ça te gêne ?

— Arrête. »

Histoire de jeter de l'huile sur le feu, j'ai commencé à me pencher, façon danse des canards, et…

Mes yeux ont soudain été attirés par un détail à travers le panneau de verre couvert de gouttelettes.

En plein dans le cadre : le yacht.

Le quai était à dix minutes à pied par la piste cyclable.

« Spencer ? Je peux vous confier Timby ?

— Ah zut, j'ai rendez-vous avec la commissaire de

l'exposition au pavillon.

— C'est parfait ! Timby connaît mon numéro.

— Maman ! »

Je lui ai donné mon sac à main : « Chewing-gum, maquillage. Tout est à toi.

— Oooh. » Il a pris mon sac sur l'épaule avec élégance. « Tu peux y aller. »

Troisième plus grand yacht au monde, ce bateau appartenait à l'oligarque russe Viktor Pasternak. Le gaz naturel l'avait rendu riche comme Crésus. Le mois précédent, il était parti à Hawaï faire de la plongée. Là, une prostituée jalouse lui avait balancé en pleine figure un oursin noir. Viktor s'était alors protégé le visage par réflexe, et les épines empoisonnées s'étaient enfoncées dans ses doigts. Quand il avait commencé à enfler, il avait mis le cap sur Seattle parce qu'il avait entendu parler du Mec.

« Lésion défensive par oursin de mer ! » a lancé Joe d'un ton joyeux quand il a reçu l'appel.

Viktor vivait suivant ce qu'il avait baptisé la règle des huit minutes. Il avait en effet calculé qu'il était assez riche pour ne pas avoir à consacrer plus de huit minutes à ce qui lui déplaisait. Ce qui incluait les séjours à l'hôpital. Il éprouvait en effet pour ce genre d'endroit une peur mortelle après avoir vu une émission d'Anderson Cooper sur les infections aux staphylocoques résistants aux antibiotiques. (Viktor ne cessait de dire Cooper Anderson, mais Joe ne l'a pas corrigé.) Donc, Viktor a converti sa discothèque en salle d'op. Il a invité Joe sur son yacht, lui a présenté l'équipement en tout point impeccable et lui a annoncé que c'était là qu'il lui retirerait les épines de l'oursin lancé par la prostituée. Joe, qui n'était pas fou, a refusé.

Viktor a insisté. Son équipement avait été installé sous la supervision du médecin espagnol Luis Rogoway, célèbre pour avoir opéré les genoux des footballeurs européens. Rogoway, un ami proche, allait envoyer tout son staff pour assister Joe – de superbes infirmières espagnoles qui mesuraient toutes plus d'un mètre quatre-vingts.

Joe a réfléchi. C'était certes audacieux, mais était-ce contraire à l'éthique ? Aucune loi ne spécifiait qu'il fallait opérer dans un hôpital. Il avait effectué des centaines d'interventions dans des bâtiments au sol de terre battue à Haïti, en Inde, en

Éthiopie. C'étaient les compagnies d'assurances qui exigeaient que les opérations soient réalisées à l'hôpital ; ce type était prêt à payer des fortunes en liquide. Quand il s'est entendu répondre oui, il a vécu la chose ainsi qu'une décorporation, ce qu'il ne parvenait toujours pas à comprendre.

Viktor avait une autre exigence : que Joe se consacre entièrement à lui pendant une semaine, le temps qu'il guérisse. Voilà pourquoi il avait dit à son personnel qu'il serait absent.

Et pourquoi ne m'avait-il rien dit à moi ? Il savait qu'avec moi, ce seraient des récriminations sans fin, que je m'y opposerais, or qui a envie d'entendre ça la veille d'une opération dans une discothèque inconnue ? Joe a pris la décision d'opérer, de donner l'argent à une œuvre de charité, et d'en rire ensuite avec moi.

Le jour J, il a ouvert la main de Viktor, retiré les épines d'oursin et réparé le tendon endommagé sans incident. Avant de refermer la plaie, il a voulu détruire toute bactérie. Il a donc demandé à l'infirmière espagnole d'activer la lampe à UV. Étant donné qu'elle parlait anglais comme une vache portugaise, elle s'est trompée de bouton. Un kilo de paillettes s'est abattu sur la table d'opération et dans la main ouverte de Viktor. Au bout d'un quart d'heure de querelle, d'échanges alarmistes quant au risque de contamination potentiel par les paillettes chinoises et un torrent d'injures tout droit sorti de la tour de Babel (venant en grande partie de la bouche du patient lui-même), Joe a été raccompagné à l'extérieur à la pointe de l'Uzi par la sécurité.

Depuis plusieurs jours, il essayait d'entrer en contact avec Viktor, sans le moindre effet. Il avait donc passé sa semaine à suivre l'équipe de base-ball des Mariners. Il avait acheté ce télescope puissant pour observer les allées et venues autour du yacht, toujours à quai, ce qui n'augurait rien de bon. Une berline noire du ministère de la Santé s'était garée sur le quai le matin même. Cette pensée était si révoltante que Joe, déprimé, s'était effondré sur la table du petit déjeuner.

Quoi, j'étais folle ?

Joe n'avait jamais opéré un oligarque russe dans la discothèque de son yacht !

Il n'était pas assisté d'une équipe d'infirmières espagnoles mesurant toutes plus d'un mètre quatre-vingts (où avais-je été

chercher ça ? Dans une vidéo de Robert Palmer ?), dont l'une avait accidentellement bombardé la table d'opération à coups de paillettes !

Le ministère de la Santé n'utilisait pas de berlines noires !

Quant aux Mariners, n'en parlons pas.

La sorcière avait pété les plombs.

En arrivant sur le quai, j'ai réalisé que le yacht n'en était pas un : c'était juste un bateau de pêche au calmar en mauvais état. Comment je le savais ? Parce qu'une fourgonnette du restaurant Renee Erickson était garée à côté. Un chef cuisinier discutait du prix avec un pêcheur tatoué (y en a-t-il qui ne le sont pas ?), penchés sur une créature marine de la taille d'un WC.

Je me suis soudain retrouvée au beau milieu d'une nuée fluorescente de cyclistes qui a failli me renverser. J'étais en plein sur la piste cyclable, perplexe et défaite, sans plus aucune notion de l'espace et du temps. Yo-Yo a soupiré.

« On fait équipe, mon vieux », lui ai-je dit.

Joe cherchait-il quelque chose situé derrière ce bateau ? Non, de l'autre côté, il y avait une rangée de bâtiments en tôle ondulée : un entrepôt d'équipement marin, une station de carburant et, plus loin, le magasin Costco.

Je me suis assise sur un garde-corps. Yo-Yo a posé ses pattes avant sur ma cuisse, espérant que je lui gratouille la tête.

Voilà ce que je savais : Joe avait dit aux filles de son bureau qu'il serait absent pendant une semaine. Grâce à l'appel de Spencer, je savais qu'il était censé rentrer lundi prochain.

Seulement ce matin, il s'était effondré sur la table du petit déjeuner. Chaque jour, il se rendait quelque part sans rien dire. À un moment, il avait pointé son télescope sur cet endroit précis…

C'était ridicule. J'ai appelé Joe.

Il a répondu tout de suite. « Salut, chérie.

— Joe. » Ma voix calme ne trahissait en rien mon cœur en capilotade. « T'es où ?

— Au cabinet, pourquoi ? »

Waouh. À cet instant, j'ai compris qu'en réalité je ne redoutais pas une scène de ménage : au contraire, je l'appelais de tous mes vœux. J'étais prête à tout faire péter, à balancer la vaisselle. La dernière chose à laquelle je m'attendais, c'était qu'il me mente de façon si posée, si précise, si persuasive. (Encore des

mots en P ! Mais ils sont partout aujourd'hui !) J'aimerais pouvoir dire que jamais ce genre de chose ne m'était arrivé, hélas, je savais pertinemment que si : cela s'était produit huit ans plus tôt, et il s'agissait alors de ma propre sœur, Ivy. Mon dernier souvenir d'elle, c'est cette trahison tranquille. Et maintenant, Joe ? S'il y avait bien pourtant une chose au monde dont je croyais Joe incapable, c'était de mentir. Seulement la réalité était irréfutable.

Yo-Yo m'a gratté la cuisse : j'avais cessé de lui gratouiller la tête.

« C'était juste pour te faire un coucou. » J'ai imité sa nonchalance et conclu par un soupir blasé.

« Tout va bien ? a-t-il demandé.

— "Je suis moi-même l'enfer : il n'y a plus personne – que des moufettes", ai-je récité. Tu sais ce que c'est.

— Et comment.

— J'ai dû aller chercher Timby à l'école. C'est une longue histoire qui implique des vêtements bon marché, des esclaves au Bangladesh et une ennemie dénommée Veal. »

C'était mieux qu'une scène de ménage ! Les choses prenaient une tournure si exotique, si insolite ; nous forgions une nouvelle relation, dans laquelle nous mentions tous les deux. En vérité, je me suis sentie soudain plus proche de lui, et c'était carrément excitant. Le mensonge ? Le sexe des vieux couples !

« On se voit ce soir, ai-je dit.

— J'ai un truc ce soir. Je rentrerai tard. »

Depuis des années, je tiens la liste des défauts de Joe qui m'agacent le plus, et dont je serais heureuse d'être débarrassée, si d'aventure il me quittait. Je l'ai appelée la liste des remerciements.

1. Quand je sors de la douche et que je demande à Joe de me passer une serviette, invariablement il m'en tend une qui est mouillée.
2. Jamais il ne m'a *proposé* d'aller promener le chien. Ça lui arrive de le faire, mais il faut vraiment que je joue les chieuses.
3. Quand on mange au restaurant, il fourre les restes de pain dans ses chaussettes pour les rapporter à la maison, plutôt qu'ils ne soient jetés à la poubelle.
4. Lesdits restes de pain atterrissent sur sa table de nuit et y

demeurent, jusqu'à ce qu'il se réveille une semaine plus tard et m'apporte ces machins durs comme du bois en me demandant d'en « faire quelque chose ». (D'où la fréquence du pudding sur notre table. Pas étonnant que Timby soit costaud.)

5. Chaque fois qu'on va au cinéma et que le film commence vingt minutes plus tard à cause des bandes-annonces, ça le rend dingue, il ne cesse de regarder sa montre en informant tout le monde à la cantonade que le film était censé commencer à telle heure.
6. Quand on utilise un ventilateur pour rafraîchir une pièce la nuit, il insiste pour le diriger vers la pièce, et non l'inverse, ce qui n'est pas la bonne méthode.
7. Il met de la sauce au piment sur tous les plats que je prépare. Même les gaufres.

Ma liste des remerciements était une manière de me protéger. Je l'ai démarrée le lendemain du jour où Joe m'a dit pour la première fois « Je t'aime », à Dojo, à St. Mark's Place. Ils diffusaient *Legend* de Bob Marley. (New York dans les années 90 ; mais quand est-ce qu'ils ne passaient pas *Legend* ?)

Joe devait être à l'hôpital à 5 h 30. Il a pris sa douche, s'est habillé sans bruit. Mais alors il s'est assis au bout du lit, sur mes pieds (!), pour enfiler ses chaussures. Pour que vous ne me preniez pas pour une véritable emmerdeuse capable de noter le moindre petit truc (mais si, je suis une emmerdeuse, seulement il existe des preuves plus flagrantes), je me dois d'ajouter que Joe admet volontiers qu'il est « par nature égoïste ». C'est l'information principale qu'il a reçue la seule fois de sa vie où il est allé chez le psy. (Moi, par contre, j'en ai vu neuf en vingt ans, et j'en suis toujours au stade de : « Attendez… vous pouvez me répéter ça ? ») Cet égoïsme, d'après le psy-miracle de Joe, s'est construit en réaction au fait qu'il était issu d'une fratrie de sept enfants. Chaque fois qu'une boîte de céréales ou de gâteaux sortait du sac de courses, les gosses se jetaient dessus avec le désir frénétique de tout engloutir. Joe partageait sa chambre avec ses trois frères. Avoir le contrôle de la télécommande, un espace privé pour lire *Playboy* : tout générait une lutte à mort. La faute, bien sûr, en revient à l'Église catholique, qui encourage les classes populaires à se reproduire comme des lapins afin de grossir les rangs des fidèles, etc.

Autre élément à rajouter sur la liste des remerciements : ne plus entendre Joe vociférer contre la religion.

En fait, lors de ce dîner à Dojo, ce n'est pas rasta Bob qui en chantant « I wanna love you, everyday and every night » a inspiré à Joe la déclaration d'amour qui a scellé notre destin ; c'est une discussion sur le Nouveau Testament.

Joe : C'est de la poésie burlesque, une exagération lunatique et égomaniaque écrite par des types qui croyaient que le paradis se situait à trente mètres au-dessus de leurs têtes. Littéralement. Du coup, quand le Christ est monté au ciel, il n'a pas été plus haut qu'un immeuble de sept étages.

Moi : Et après ?

Joe : Mais c'est les heures que j'ai perdues à écouter toutes ces balivernes contradictoires ! Tout ce temps, j'aurais pu le consacrer à autre chose ! J'aurais pu apprendre une autre langue. Ou à travailler le cuir.

Moi : Moi aussi, j'ai été élevée dans la foi catholique, tu sais. À sept ans, on nous a raconté la parabole de la multiplication des pains et des poissons. J'ai levé la main et j'ai dit : « Mais, ça peut pas être pour de vrai. » Sœur Bridget, qui n'était pas contente du tout, m'a répondu : « Pour croire il faut avoir l'esprit d'un enfant. » J'ai répliqué : « Mais je suis une enfant. » Elle m'a fait : « Un enfant plus jeune ! » J'ai pensé en moi-même : C'est vraiment n'importe quoi, et je suis partie sans me retourner.

Joe : Et c'est ainsi que tu es devenue athée ? Tu n'as pas connu de lutte intérieure ?

Moi : Franchement ? Pas un instant.

Joe : Tu sais que je t'aime, toi ?

Moi [Je savais bien que c'était une remarque humoristique, que ça ne comptait pas. N'empêche, il ne faut pas bouder son plaisir.] : Moi aussi, je t'aime.

J'étais officiellement tombée amoureuse la semaine précédente, dans les Adirondacks, et j'attendais seulement qu'il le dise le premier. Violet Parry, la créatrice de *Looper Wash*, avait loué une maison au bord d'un lac, et elle avait invité tous les membres de l'équipe avec leur conjoint, histoire de renforcer les liens entre nous. (Je venais juste de rencontrer Joe, alors nouveaux amis de boulot + nouveau mec = deux fois plus la trouille !) C'était le 4 Juillet, la fête de l'Indépendance. D'après la rumeur, si on grimpait en haut du versant, on pouvait voir le feu

d'artifice de la petite ville toute proche. À la tombée de la nuit, comme on se préparait à partir, on s'est rendu compte que sur la douzaine de lampes de poche de la maison, aucune ne fonctionnait. On a râlé, et on s'est résignés à une soirée à picoler sur la terrasse. Joe était resté à l'intérieur. Je l'ai retrouvé tout seul dans la cuisine. Il avait démonté les lampes et aligné les pièces, pareilles à des instruments de chirurgie. Il avait interverti les ampoules, gratté les piles encrassées et plié des petits carrés de papier alu. Il était si paisible, si concentré, si compétent, si adorable ! (C'est à ce moment-là que j'ai craqué.) Et je ne plaisante pas, une demi-heure plus tard, Joe avait réparé dix des lampes de poche. En montant le sentier à travers la forêt, Violet m'a murmuré en montrant Joe du doigt : « Celui-là, tu le gardes. »

Alors, l'avais-je perdu ? Pouvait-il y avoir quelqu'un d'autre ?

Yo-Yo fermait les yeux, le museau tourné vers le soleil. À bien y réfléchir, c'est vrai qu'il n'avait pas la moindre utilité. Merci beaucoup, Joe. Tu m'as quittée pour une autre femme, et tu as réussi à me retourner contre mon chien. Si Jerry Garcia était encore de ce monde, il pourrait en faire une chanson.

Le pêcheur tatoué a aidé le chef cuisinier à ranger le calmar dans le fourgon réfrigérant. Je les ai surpris qui m'observaient. Est-ce qu'ils parlaient de moi ? Je leur ai adressé un signe de la tête. Ils sont revenus à leurs affaires.

De mon côté, je me suis à nouveau intéressée à ma liste des remerciements. Oh, encore un ! Joe persiste à lire au lit alors que j'essaie de dormir. J'ai beau me retourner dans tous les sens, regarder l'heure, ostensiblement me mettre un oreiller par-dessus la tête, bref, recourir à toutes les tactiques passives-agressives, rien ne marche. Quand enfin il éteint, il pose parfois son livre sur moi. Et là, il ne s'agit pas de minces recueils de poèmes. Non, ce sont des biographies de Winston Churchill, et Winston Churchill, il a eu une vie bien remplie.

La porte du fourgon s'est refermée. Le pêcheur est parti. Le cuisinier s'est retourné. Nos regards se sont croisés. Nous ne nous quittions plus des yeux. Je ne cherchais pas à le draguer, mais c'était vraiment bizarre…

Et soudain il s'est approché avec un petit sourire intrigué.

Quoi, il suffit que je ne m'attache pas les cheveux pour que

ce genre de chose se produise ? Un chef cuisinier sexy, avec un calmar géant à l'arrière de son fourgon, traverse un parking d'un pas plein d'audace pour entamer une discussion avec une femme d'une cinquantaine d'années ?

Ce meilleur des mondes n'aurait pas pu me tomber dessus à un moment plus opportun.

« Il faut que je vous pose une question.

— Donc il faut que je vous réponde.

— C'est quelle race de chien ? »

J'étais aussi désirable qu'un buisson. Voilà ce qui arrive quand on perd son énergie sexuelle. Je peux porter une robe de créateur belge, lâcher mes cheveux, flirter de manière éhontée, mais quand il s'agit de mesurer les choses à leur vraie valeur, le sex-appeal, alors là je compte pour du beurre.

Ce matin, quand Joe avait dit au sujet de Yo-Yo : « Je sais très bien ce qu'il gagne à être avec nous. Par contre je ne sais pas vraiment ce qu'on y gagne, nous », il ne parlait pas seulement du chien.

J'ai tendu la laisse au cuisinier.

« C'est un bâtard. Vous le voulez ?

— Waouh ! Non, mais merci quand même. Il est vraiment mignon ! »

Là-dessus, mon Gentleman-qui-aimait-les-chiens a disparu.

Bon, je le reconnais, j'ai des défauts, moi aussi. Joe est un type beaucoup trop bien pour en faire la liste, mais s'il l'établissait, on pourrait y trouver les choses suivantes :

1. Un jour j'ai mangé un bagel aux toilettes.
2. J'utilise trop de fil dentaire.
3. J'utilise du fil dentaire au lit.
4. J'emmène le chien avec moi dans la douche pour le laver.
5. Au cinéma, quand j'entame le popcorn, j'applique ma langue sur le dessus et je mange ce qui reste collé. Joe dit toujours qu'il n'en veut pas, parce que le popcorn, c'est trop salé, donc, c'est tout pour moi, alors c'est vrai, pourquoi est-ce que je ne le mangerais pas de la façon dont j'ai envie, hein ?
6. Je balance aussi des M&M's dans le popcorn.
7. Pour tout dire, je mords dans les M&M's pour en faire des

morceaux, puis je les crache dans le popcorn, comme ça le ratio popcorn/M&M's est meilleur. Oui, les morceaux sont couverts de salive, mais c'est MA salive. Même si je comprends bien que pour une personne qui voudrait du popcorn après avoir dit qu'elle n'en voulait pas, ça peut poser un problème.

Joe ne racontera jamais ça parce qu'il est bien élevé, mais moi, je peux : je suis de plus en plus moche. Tout en bajoues. J'ai le dos sec. Une touffe de la taille d'une assiette à soupe. Aucun abdo. La ménopause, ça signifie que votre métabolisme s'arrête et que vous perdez 30 % de votre masse musculaire. En d'autres termes, avoir une bonne autodiscipline en matière d'alimentation devient de plus en plus nécessaire – moi qui n'en ai jamais eu. À vrai dire, je ne sais comment je tiens encore debout. Bien sûr, Joe était effondré sur la table du petit déjeuner, ce matin, mais au moins il était toujours là, auprès de moi.

Yo-Yo, las du chaud soleil, a poussé un bâillement-grognement.

Allez, liste des remerciements, à toi de faire des miracles ! Je ne t'ai pas ainsi choyée pour rien pendant toutes ces années ? L'idée de fond, c'était que le jour où Joe m'éjecterait de sa vie, je me sente libre moi aussi. Comme quand on prend sa première douche après être allée chez le coiffeur, ou qu'on fait ses premiers pas avec des nouvelles baskets à coussin de gel, ou encore quand on voit le monde à travers de nouvelles lentilles, plus fortes que les précédentes…

Était-ce possible ? L'élixir que j'avais patiemment élaboré pendant toutes ces années s'était-il éventé ?

Était-ce moi ? Était-ce Joe ? Ou bien le passage du temps ? Étais-je trop fatiguée pour prêter attention aux choses ? Un peu plus tôt dans l'année, j'ai dit à une maman à l'école que j'étais mariée depuis quinze ans. Elle m'a demandé : « Quel est le secret d'un mariage qui dure ? » J'ai réfléchi une seconde, et puis j'ai répondu : « Rester mariés. »

Avais-je trouvé le bonheur dans cette longue union ? Ou s'agissait-il de capitulation ? À moins que ce ne soit ça, le bonheur : la capitulation.

L'histoire de notre couple s'affichait à travers tout notre appartement : Joe et moi nous rendant à la cérémonie des Emmy

Awards à l'arrière d'une limousine. Moi, surprenant Joe lors d'une conférence médicale à Chicago, puis demandant à quelqu'un de nous prendre en photo devant les pivoines de Cy Twombly. (Quelques instants plus tard, Joe m'a demandé de l'épouser devant la sculpture en forme de haricot de Cloud Gate en me présentant une bague qu'il venait d'acheter à la boutique du musée.) Notre mariage dans le jardin de Violet Parry sur l'île de Martha's Vineyard. La naissance de Timby à la maison le jour de Thanksgiving, la télé en fond, toute la troupe de la comédie musicale *Sunday in the Park with George* jouant lors de la parade organisée par les grands magasins Macy's. Joe à l'inauguration du Centre de Chirurgie Wallace. Le premier jour de Timby à la maternelle.

Mais dans le clément soleil d'octobre, une histoire différente se déroulait. On aurait dit que pendant toutes ces années, un photographe nous avait suivis en prenant des photos à notre insu…

Joe et moi en train de lire au lit, Timby jouant aux Lego à nos pieds.

Moi regardant par la fenêtre Joe et Timby qui rentraient du musée Pacific Science Center.

Moi en avance, attendant sur la pelouse de Galer Street School dans la bruine.

Yo-Yo ronflant dans le salon si fort qu'il empêchait tout le monde de dormir.

Nous trois assis sur le trottoir devant Portage Bay, attendant qu'une table soit libre pour aller bruncher.

C'était ça, le bonheur. Pas les grands moments encadrés, mais les entre-deux. Sur le moment, je ne les avais pas jugés particulièrement heureux. Mais à présent, en regardant à nouveau ces clichés imaginaires, je suis frappée par le calme, le confort, l'aisance de ma vie.

Je suis heureuse rétrospectivement.

Oh, Joe, reprends-moi et je te promets que je te ferai l'amour deux fois par semaine et que plus jamais je ne mangerai un bagel aux toilettes. J'apprécierai les moments tranquilles et…

Hé ! Pas possible ! Alonzo ! Il avançait sur une passerelle surplombant Elliott Avenue.

Je l'ai vu descendre les marches pour entrer dans le parking de chez Costco.

C’était parfait. Il fallait que je lui présente des excuses pour l’avoir appelé « mon poète ».

Alonzo s'était changé, il portait maintenant un jean et un polo rouge, mais de loin, avec sa carrure robuste et son port royal, impossible de le confondre.

« Allons-y ! » ai-je dit à Yo-Yo, qui s'est arraché au sommeil d'un bond si vigoureux que j'ai eu peur qu'on ne se déchire des muscles.

Les voitures étaient peu nombreuses sur le parking. L'énergie de Yo-Yo a cédé la place au désespoir quand je l'ai attaché au cadre métallique qui maintenait les Caddies. Puis, le doigt fendant l'air, j'ai lancé : « Yo-Yo. Assis. »

Le sommet du crâne d'Alonzo apparaissait entre les voitures au loin, et je l'ai vu s'arrêter devant un parterre d'œillets d'Inde. Il a admiré ce spectacle banal puis a renversé la tête, riant à gorge déployée. Ah, les poètes. Il faudrait que j'essaie de leur ressembler.

Alonzo a aperçu quelque chose par terre – je ne voyais pas ce que c'était –, il s'est penché, l'a ramassé. Puis il s'est engouffré dans la gueule sombre du magasin.

C'était *mon* Costco, et ce n'était pas comme si je n'y avais jamais perdu Timby. Par conséquent, j'étais passée maîtresse dans l'art d'y repérer une cible mouvante. Mon secret ? Arpenter les lieux à la façon dont je les dessinerais, en traçant un X sans jamais lever le crayon.

Je suis entrée à mon tour et j'ai couru le long du mur de gauche en regardant dans toutes les allées que je croisais sur la droite. Quand je suis arrivée en haut du coin de gauche, j'ai traversé le rayon des vins, puis j'ai pris à gauche, ce qui m'a amenée au niveau du papier toilette. Toujours pas d'Alonzo.

Il y avait un an que je n'étais pas venue là. J'avais passé une heure à remplir mon Caddie, il était tellement plein qu'il devenait difficile à diriger, il débordait littéralement et je devais poser le

bras par-dessus pour empêcher les articles de tomber. Je me suis dirigée vers les caisses et, là, j'ai été prise d'un accès de misanthropie. Pourquoi cette bonne femme avait-elle besoin d'un cubi de Red Vines ? Et qu'est-ce qu'on pouvait bien faire de cent peignes ? Et la grosse, là, à quoi allait lui servir cette pelliculeuse ? Elle ne pouvait pas aller chez Kinko, tout simplement ? Et ce type, avec ses six bidons de quatre litres de scotch sans marque ? Et pourquoi est-ce qu'ils étaient tous en short ?

Dieu merci, je n'étais pas comme eux ! Moi et ma caisse de bouteilles de sauvignon blanc de Nouvelle-Zélande, mes tranches d'ananas frais, mes pistaches grillées poivrées et salées, mon paquet de douze rouleaux de fil dentaire. Mon Caddie montrait à quel point j'étais une personne sophistiquée… aux goûts supérieurs… à l'intelligence éclatante…

Ce jour-là, j'ai abandonné le Caddie et je suis ressortie, les mains vides. J'ai eu des remords plus tard en songeant à la personne qui devrait tout remettre en rayon. Et plus encore quand j'ai réfléchi et songé que ça reviendrait moins cher au magasin de tout jeter…

J'ai traversé le rayon des fruits et légumes. Incroyablement bon marché ! Des couleurs parfaites ! Fermes au toucher ! C'était quoi, le problème ? Trop de pépins. De l'extérieur, ils avaient l'air impeccables, mais rapportez-les chez vous et vous verrez : ils sont pleins de pépins. Concombres anglais : gorgés de graines plates, semblables à du cuir. Citrons : on émousse son couteau sur les pépins. Tomates cerises : gonflées de minuscules graines poisseuses. Si jamais je devais acheter un poulet chez Costco, j'imagine qu'en l'éventrant des graines s'en déverseraient.

Une foule de fans des Seahawks bloquait l'accès à la boulangerie. On sortait les *cupcakes* par plateaux entiers, une douzaine, chacun dans son papier ondulé, au glaçage bleu portant le chiffre 12 en vert. De l'autre côté de l'allée, une foule plus vaste encore, entourant des *cupcakes* dont la déco imitait la calotte du pape, avec là encore le chiffre 12. La seule chose importante à savoir sur Seattle : personne ne s'en offusquait.

Je suis arrivée au rayon où on fait goûter aux gens différents aliments. Les testeurs suivaient leur script et évitaient de regarder les clients dans les yeux – la version américaine des gardes du

palais de Buckingham. Enfin, si les gardes du palais de Buckingham devaient prendre des postures atroces et déclenchaient en vous une véritable peur existentielle.

« Du fromage Monterrey Jack, a dit l'employée. Il existe en quatre saveurs différentes. Faites des stocks pour les vacances.

— Le poisson pané, a dit une voix monocorde. Fraîchement pêché en Alaska, le choix idéal pour une alimentation saine. Essayez-le ce soir. Le poisson pané… »

Mon attention a été attirée par ce léger accent du Sud. J'ai tourné la tête.

C'était lui, affublé d'un tablier bleu et d'une charlotte, debout derrière un petit présentoir. Mon poète, un œillet d'Inde à la boutonnière de son polo.

« Fraîchement pêché en Alaska, le choix idéal pour une alimentation saine. Essayez-le ce soir. »

J'étais déboussolée par la confrontation entre les sphères éthérées de la poésie et la réalité bassement matérialiste : le plateau de plastique rouge, l'humidité et l'odeur du lave-vaisselle industriel – sa connaissance encyclopédique de la vie des poètes –, la porte du four combiné aux taches de graisse brunâtres…

« Eleanor ?

— Alonzo ! » J'ai ouvert les bras pour le serrer contre moi.

Il a regardé par terre : il n'avait pas le droit de bouger de sa place.

« Qu'est-ce que c'est ? ai-je demandé en prenant un petit morceau pour goûter.

— Du poisson pané.

— J'ai entendu dire qu'il vient tout droit d'Alaska et que c'est le choix parfait pour un repas sain.

— Le choix *idéal* pour une *alimentation* saine », a corrigé Alonzo.

Notre échange s'est révélé léger et facile.

« Je peux ? » ai-je dit en portant le petit morceau à mes lèvres. Pas ce que je préfère.

Alonzo m'a donné une serviette en papier puis m'a montré une poubelle de l'autre côté de l'allée. Quand je suis revenue, un type était devant le stand d'Alonzo, dans les starting-blocks pour un repas gratuit.

« C'est quoi, ce poisson ? s'est-il enquis.

— Du tilapia, a répondu Alonzo.

— Du tilapia ? a répété l'autre d'un air soupçonneux.

— C'est un poisson d'élevage de l'aquaculture écoresponsable qui remplace le colin.

— Jamais entendu parler non plus.

— Ça a la texture du steak. »

Le type a goûté. « Sans blague !

— C'est super bon ! ai-je dit. J'en voudrais cinq barquettes. »

Le client prudent a secoué la tête en me voyant m'emparer de mes cinq barquettes.

« On se voit la semaine prochaine ? ai-je lancé à Alonzo.

— Comme d'habitude.

— Oh, et quel est le poème suivant ?

— "Village de pêcheurs", d'Elizabeth Bishop.

— Ah oui, bien sûr. »

Parfois, le succès vient frapper à votre porte alors même que vous n'aviez rien demandé. C'était le but de cette journée ! J'étais présente. J'étais gentille. Je rayonnais de bonheur. Certes, j'avais complètement oublié de présenter des excuses à Alonzo. Mais j'avais réussi à transformer ce qui aurait pu être un moment embarrassant en échange plein de respect, mêlé d'esprit et de sophistication. Un point pour moi : je laissais le monde en meilleur état que je ne l'avais trouvé.

Enfin bref, pour l'heure. Qu'allais-je faire de ces fichus poissons panés ? Je me suis assurée que personne ne me regardait, et j'ai jeté les cinq barquettes dans un bac rempli de tee-shirts, ensuite j'ai fichu le camp.

En sortant, je me suis pris le soleil comme une claque en pleine figure. J'étais partie depuis quarante-cinq minutes. Spencer ne m'avait pas appelée, ce que je considérais être un petit miracle en soi. Dorénavant, moi et mon corps de quinquagénaire devions nous livrer à un exercice auquel personne n'avait envie d'assister : courir à toute vitesse jusqu'au jardin des sculptures.

« Attendez ! » C'était Alonzo qui arrivait au pas de course en tirant sur son tablier bleu, à croire qu'il était attaqué par un essaim d'abeilles.

« Alonzo ? »

Quand il s'est enfin libéré du tablier, il l'a balancé par terre d'un geste sec. Puis il s'est accroupi un moment, les mains sur les cuisses. Lui non plus n'était pas un athlète.

« Je n'en peux plus. C'est dégradant, déshumanisant, et puis c'est une perversion de la langue. » Il a sorti un paquet d'American Spirit, a pris une cigarette, l'a allumée avec un mini briquet Bic.

Pour ma plus grande fierté, je n'ai pas passé les cinq minutes suivantes à lui faire la morale sur les méfaits du tabac qui détruisaient sa santé.

« C'est ce que j'ai lu dans vos yeux, a-t-il dit après la première bouffée.

— Mon visage était empreint d'une sérénité pleine de béatitude… non ?

— Justement, c'était pire. J'ai bien vu vos efforts pour me regarder dans les yeux.

— Je vous jure que je ne peux pas gagner en perdant.

— Je ne sais pas très bien ce que vous voulez dire. » Cigarette au bec, Alonzo a ramassé son tablier, l'a roulé en boule et l'a jeté dans une benne.

« Oh, Alonzo. »

Le bourdonnement d'un moteur électrique est parvenu à nos

oreilles, *zzzzzt,* suivi d'une voix haut perchée et traînante : « Vous ne pouvez pas faire ça ! »

C'était un type en fauteuil roulant, le fanion de la sécurité accroché en l'air. Il portait le badge Costco avec son nom dessus : JIMMY. La tête collée sur l'épaule, il actionnait une manette de sa main valide.

« Ce tablier est consigné pour vingt-cinq dollars, a dit Jimmy en s'approchant tout près d'Alonzo qui a continué à fumer en l'écoutant avec un détachement amusé.

— J'ai vu beaucoup de gens flipper et se tirer, a repris Jimmy. En général, ils balancent leur tablier dans la benne, là-bas. Comme ils ne l'ont pas rendu, on enlève vingt-cinq dollars sur leur dernière paye.

— Merci, a dit Alonzo, mais franchement, j'en ai rien à foutre.

— Eh, vous êtes poète, lui ai-je rappelé. Alors exprimez-vous comme un poète.

— Ils vident la benne à midi, à quinze heures et à dix-huit heures, a continué Jimmy. J'en ai vu beaucoup qui avaient des remords et qui revenaient le chercher, mais c'était cuit pour eux.

— Je suis là, devant mon petit stand, à balancer mon histoire de poisson. Directement d'Alaska ! Sur l'emballage, il y un torrent glacial où l'on voit bondir des poissons. En réalité, c'est du tilapia bourré d'antibiotiques élevé au Vietnam, qui a peut-être fait escale en Alaska. Mais bon, le prix est là ! Les Américains. Ça se lit dans leur démarche, quand ils font une bonne affaire, ils ont le pas dansant, c'est répugnant.

— Très bien, ai-je commenté.

— Pourtant, j'ai vraiment de la peine quand je vois des gens recracher mes échantillons ainsi que vous l'avez fait.

— Mais je ne l'ai pas recraché !

— Je vous ai vue. Hier, c'était pire. Hier, on m'a donné de la viande d'autruche séchée.

— Ah, c'était vous ? a dit Jimmy qui a reculé d'un bond dans un *zzzzt* électrique.

— Mais ce n'est pas moi qui les ai tuées, ces autruches. Je ne les ai pas pendues par les pattes pour les faire sécher, et je ne les ai pas découpées en lanières ! J'ai juste incité des gens à goûter. Je suis un poète, moi !

— Ça vous embête pas si on continue à l'ombre ? » a

demandé Jimmy. Il a mis son fauteuil en marche arrière : *zzzzzzzt*.

— Continuer quoi à l'ombre ? » Je l'ai vu qui s'éloignait de plus en plus de l'endroit où j'aurais dû me trouver il y a de cela déjà un bon moment : le jardin des sculptures.

— Notre discussion ! a crié Jimmy sous la corniche de Costco.

— Mais on n'est pas en train de discuter, là ! »

Alonzo s'est assis sur le bord du trottoir, un processus en trois étapes qui s'est accompagné d'une bonne dose de grognements.

« Non, ne vous asseyez pas ! me suis-je écriée. Je ne sais pas s'il vaut mieux voir ça ou être aveugle.

— Eh, ce n'est quand même pas le choix de Sophie ! »

À présent, il tenait sa tête entre ses mains. « Costco propose la seule assurance qui prend en charge les fécondations *in vitro*. Ma femme va me tuer. Mais pour rien au monde je ne passerai une heure de plus dans cette boîte.

— Allez, Alonzo, l'ai-je encouragé en lui tapotant le dos. Tout travail a sa dignité.

— Elle a raison ! a crié Jimmy depuis l'ombre.

— Non, pas dans ce boulot ! » a répondu Alonzo. Il s'est retourné vers moi, l'air perplexe. « Mais dites-moi, où avez-vous mis vos poissons panés ?

— Ah, oui. En fait, c'était délicieux, mais j'ai laissé mon fils avec un étranger qui m'attend déjà depuis une heure et la queue était tellement longue… »

Jimmy s'est approché. « Où est-ce que vous les avez laissés ? Je ne vais pas vous dénoncer. Mais ça pourrait décongeler…

— Dans un bac avec des tee-shirts.

— Oooh, alors vaudrait mieux que vous me montriez où c'est.

— Oui, a renchéri Alonzo, allez lui montrer.

— Non. » J'ai attrapé le bas de ma robe, je l'ai roulée, et je l'ai attachée. On aurait dit Gandhi. J'ai grimpé les barreaux de l'échelle de la benne.

« Mon boulot à moi, c'est de m'occuper de mon fils, et il faut que j'aille le retrouver avant que quelqu'un appelle les services sociaux. »

Je me suis emparée du tablier et je l'ai balancé à Alonzo qui l'a reçu en pleine poitrine. Il l'a laissé choir.

« Votre boulot à vous, ai-je ajouté en sautant par terre, c'est de tenir ce stand chez Costco. » J'ai rattaché le tablier autour de

son cou. « Jimmy ?

— Oui, m'dame !

— Votre boulot à vous consiste à ramener Alonzo à son étalage de poisson pané.

— Ça marche.

— Je suis un poète, a protesté Alonzo. J'écris un roman. Ça s'appelle *Œillet d'Inde, mon œillet d'Inde*. En venant travailler tout à l'heure, j'ai vu des œillets d'Inde. Il y en a un qui était cassé. Celui-là. C'était un signe. À partir d'aujourd'hui, c'est mon roman qui passe en premier.

— Alonzo, ai-je répliqué. Vous démissionnerez demain. Ça m'est égal. Mais parlez-en d'abord avec votre femme. »

Je l'ai mis dans la direction du magasin.

« Retournez à votre plaine obscure, ai-je dit en le poussant gentiment. Tout ira bien.

— Ma quoi ? a-t-il questionné en se retournant.

— Votre cher petit stand. Votre plaine obscure… Faites comme si vous n'aviez rien entendu. »

J'aimerais tellement pouvoir vous dire que j'ai couru le petit kilomètre qui me séparait du musée d'un pas tranquille et régulier. En vérité, j'ai foncé, avec les seins qui ballottaient dans tous les sens, des mollets flageolants à la Robert Crumb, la gorge en feu, avec une ampoule qui se formait au talon droit. Je me suis arrêtée au bout de trente mètres.

Mon téléphone s'est mis à vibrer dans ma poche. Spencer devait avoir réussi à extraire mon numéro du cerveau de Timby à force de tortures.

« Oui, allô !

— Allô, c'est Eleanor Flood ? »

J'ai regardé mon téléphone : JOYCE PRIMM.

« Oh, Joyce, bonjour, j'allais justement vous rappeler !

— C'est Camryn Karis-Sconyers. Je suis éditrice chez Burton Hill. »

J'ignorais totalement ce qui allait suivre, mais j'étais certaine d'une chose : mieux valait être assise pour l'entendre.

J'étais arrivée au ponton des pêcheurs. Un Amérindien vêtu d'une veste en jean était assis sur un banc avec une radio portable. À ses pieds, un seau rempli d'une masse sanguinolente. APPÂTS À VENDRE. D'un signe de tête, il m'a montré la place libre à côté de lui. Je me suis assise.

« Heureuse de vous connaître, ai-je répondu.

— Je vous appelle parce que nous allons déménager. En parcourant les dossiers, je suis tombée sur celui des *Petites Flood*. J'aimerais savoir ce que vous voulez que nous en fassions.

— Oh, demandez à Joyce.

— Joyce ?

— Oui, Joyce Primm. Mon éditrice. Vous n'avez qu'à me la passer.

— Euh, Joyce Primm ne travaille plus pour Burton Hill. »

Ah, c'était donc pour ça qu'elle n'avait cessé de m'appeler :

pour me dire qu'elle changeait de maison.

« Et chez qui est-elle maintenant ?

— Elle a une fromagerie à Nyack.

— Oh.

— Il paraît que c'est une excellente adresse », a concédé Camryn.

Alors ce n'était pas Joyce qui avait cherché à me joindre. Mon téléphone affichait son nom parce que j'avais enregistré la maison d'édition sous son nom à elle.

Quelle sensation singulière que de voir ma carrière prendre ainsi un nouveau tournant pour aboutir dans une impasse…

« Et donc, pour mon livre ?

— *Les Petites Flood* ? Vous auriez dû le rendre il y a huit ans[1].

— Alors vous êtes ma nouvelle éditrice ?

— Je m'occupe de la fiction pour ados.

— Des romans graphiques pour ados ? Veuillez me pardonner, je m'y perds un peu.

— On ne publie plus beaucoup de romans graphiques. Ça avait beaucoup de succès il y a dix ans, mais on a enregistré de grosses pertes à cause de ça. Vous savez, Joyce et sa boutique.

— Donc, vous êtes en train de me dire que mon contrat est annulé ? Nous allons en rester là au sujet de mon avance ?

— J'imagine qu'on pourrait vous intenter un procès, a-t-elle réagi gentiment.

— Très bien.

— Je suis vraiment désolée. Peut-être devriez-vous en discuter avec votre agent ? Qui est-ce ?

— Sheridan Smith.

— Ah.

— Qu'y a-t-il ?

— On m'a dit qu'elle était devenue homéopathe dans le Colorado.

— Ah bon ?

— Vous avez peut-être entendu dire que l'édition a connu quelques années difficiles.

— Eh bien…

— Mais vous pouvez continuer à écrire votre livre, a-t-elle ajouté avec bienveillance. Sauf que ce ne sera sans doute pas publié chez nous. Oh, j'allais oublier. Ce dossier. Je ne sais pas si vous avez envie que je vous l'envoie. Il contient des contrats, de

la correspondance, une carte de Noël que vous avez dessinée pour Joyce où, à la place des rennes, ce sont les poneys de *Looper Wash*, et à la place du Père Noël, il y a ce type dont j'ai oublié le nom… »

J'ai mis fin à la conversation et j'ai jeté mon téléphone dans le seau de l'Amérindien.

« Mauvaises nouvelles ?

— Mauvaises nouvelles », ai-je confirmé en repartant.

1. J'avais dit que j'avais un peu de retard ? Sans doute avais-je bel et bien huit ans de retard, en effet. Mais je vous ai dit que j'étais nulle avec les dates. Et les chiffres. Et les noms. Même si celui de Camryn Karis-Sconyers, je ne suis pas près de l'oublier !

Mes richelieus crissant sur le chemin de gravier à travers le jardin de sculptures, je me dirigeais droit vers le pavillon de verre, le corps engourdi, comme rempli de plumes. La foule et les sculptures étaient de plus en plus denses autour de moi, j'arrivais au cœur de l'espace où les gens pique-niquaient, rangeaient leurs affaires, où les mères couraient après leur bébé, où les touristes posaient pour la photo, les pieds grêles du vaisseau spatial de Calder vacillant sur leurs bases.

Ouh là ! Je me suis vautrée sur la pelouse. J'avais trébuché sur une lampe au sol.

« Aidez-moi ! »

C'est une histoire que Joe m'a racontée un jour. Il était à un congrès à Indianapolis et a été victime d'une intoxication alimentaire. Il a passé la nuit sur le carrelage de la salle de bains de l'hôtel, brûlant de fièvre. Vomi, diarrhée, suée : il se vidait par tous les orifices. Il s'est surpris en train de gémir : « Aidez-moi. Au secours. » En tant que médecin, Joe savait bien qu'en réalité il n'avait pas besoin d'aide. Son corps avait attrapé un virus, plus vite il s'en débarrasserait, mieux ça irait. Mais il se sentait « soulagé d'une autre manière » en répétant ces mots. « Aidez-moi. Au secours. » Il les a dits et répétés si longtemps qu'il a fini par en rire. Le lendemain matin, au petit déjeuner, il a entendu quelqu'un déclarer : « Vous avez entendu ce pauvre bougre hier soir ? J'espère que quelqu'un est allé l'aider. »

Je détestais cette histoire. Joe était mon Voyageur Compétent. Pas du genre à rire tout nu vautré dans la salle de bains de l'Holiday Inn. Il ne lançait pas des appels à l'aide pour rien.

Je m'étais forcée à oublier tout cet épisode. Jusqu'à cet instant.

Je me suis relevée. J'ai couru le restant du chemin, une

goutte de sang dégoulinant le long de la jambe.

Les panneaux de verre du pavillon en faisaient un pur reflet. Orange, de la couleur des feuilles de peuplier. Des nuages plats traversaient le ciel. Dans un carré d'océan noir, je voyais Spencer debout, me tournant le dos.

Un panneau : FERMÉ PENDANT L'INSTALLATION. La porte était ouverte.

Spencer s'entretenait avec un groupe de gens du musée, à leurs pieds une couverture de protection. Des hommes avec des gants de caoutchouc bleus. L'ouvrier de tout à l'heure, son niveau à bulle toujours entre les dents. Une femme plus âgée aux cheveux gris en bataille, un collant genre costume d'arlequin, qui parlait avec les mains. Spencer a tourné la tête : il m'a lancé un regard très ennuyé.

Il était ennuyé ? Comme c'était chou !

J'ai aperçu Timby dans un coin, jambes repliées sous lui je ne sais comment, qui examinait avec une concentration silencieuse le contenu de mon sac.

Timby avec ses bourrelets, son petit ventre, ses avions en papier, ses « y » à la jambe dans le mauvais sens, son goût prononcé pour l'hiver, les féculents, les cannes, sa façon de piller les sources d'information pour mieux comprendre le monde foutraque des adultes. Timby, ce n'est pas ta faute si ma mère est morte quand j'avais ton âge. Tu ignores que tout le temps qu'il te reste à passer avec moi est un cadeau. Ce n'est pas ta faute non plus si je ne peux moi-même retenir la leçon. Je suis un assemblage de promesses non tenues, de puzzles jamais commencés, de métiers à tisser jamais déballés. Voilà pourquoi Timby lit *Archie*, cette BD où les personnages sont tellement prévisibles. Dans leur univers, ne surgissent jamais que des problèmes mineurs. Comment t'expliquer, mon cœur, que les gens ne sont pas prévisibles ? Que la vie est consternante, d'une cruauté sadique ? Que quand les choses vont enfin dans le sens que tu souhaites, ça ne te rend jamais aussi heureux que tu l'escomptais, mais que quand elles vont dans l'autre sens, c'est une douche froide, une déception dont on ne se remet parfois jamais ? Enfin, je peux me tenir droite. Je serai gentille avec toi, je t'emmènerai voir la neige…

« Maman ? » Dans la main de Timby, le trousseau de clés avec les lettres qui formaient le prénom D-E-L-P-H-I-NE.

Oh ! Galer Street School ! J'avais complètement oublié que j'avais volé ces clés.

J'ai foncé vers lui.

Dans ma vision périphérique, j'ai vu l'horreur se peindre sur les traits de Spencer, des installateurs et de la vieille bonne femme branchée : ils essayaient de me mettre en garde contre quelque chose.

Mais il fallait que j'arrache ce nom affreux des mains de Timby.

J'ai relevé le menton juste pour voir apparaître un morceau de métal plat, orné de couches d'émail vert ressemblant un peu à des moisissures.

Paf !

La dernière chose que j'ai entendue avant de m'écrouler par terre, c'est Timby qui me demandait :

« Qu'est-ce que tu fais avec les clés de la maman de Delphine ? »

Le Troubadour Troublé

Bien avant qu'Eleanor ne rencontre Bucky, elle avait entendu toutes sortes d'histoires à son sujet.

Barnaby Fanning était l'unique rejeton issu de l'union des deux plus grandes familles de La Nouvelle-Orléans. Il avait grandi dans une demeure de Garden District si connue que tous les guides emmenaient les touristes la voir. Héritier de fortunes bâties sur l'exploitation du sucre et du coton, son adolescence s'était déroulée entre bals de débutantes et voyage à l'étranger pendant l'été : il était de l'étoffe des vrais gentlemen du Sud.

Néanmoins Bucky refusait toujours la meilleure table au restaurant. Il avait sur lui une calculette pour laisser un pourboire représentant rigoureusement 12 % de l'addition. Quand son père le poussa à quitter le nid après qu'il eut obtenu sa licence à l'université Vanderbilt (c'était un étudiant médiocre), Bucky n'alla pas plus loin que l'ancienne remise, car il n'y avait aucun autre endroit où il voulût vivre. Financée par sa grand-mère Charbonneau, sa garde-robe exclusivement composée d'articles de chez Prada se renouvelait de trimestre en trimestre quand il se rendait en pèlerinage chez Neiman Marcus à Dallas. À la moindre insulte, Bucky explosait de fureur, il devenait rouge, il écumait, à tel point que ses adversaires en venaient souvent à s'inquiéter pour sa santé. Au moment des fêtes de fin d'année, Bucky jetait toutes les cartes de vœux à la poubelle sans les avoir ouvertes, gardant néanmoins en tête le nom des expéditeurs. Il ne pouvait accepter une invitation à dîner sans avoir au préalable demandé qui serait invité. Enfin, il était de notoriété publique que jamais de sa vie Bucky Fanning n'avait écrit un mot de remerciement.

Il fut question d'une fille à un moment, issue d'une autre grande famille. L'alliance des deux serait l'équivalent mondain de l'unification des championnats du monde des poids lourds. Bucky passait des heures sur la véranda à rêver à leur mariage et à leur vie commune. La jeune fille avait cinq ans de moins que lui ;

Bucky était inscrit en droit à Tulane lorsqu'elle partit poursuivre ses études à Bard. Lors du retour de la demoiselle pour Thanksgiving, il organisa une réception chez sa grand-mère Charbonneau au cours de laquelle il comptait lui faire sa demande en mariage officielle. Une centaine de personnes de la bonne société locale furent invitées, et un cameraman chargé de filmer l'événement. Mais la jeune fille, pas très claire sur la nature de ses relations avec Bucky, arriva au bras de son petit ami, un étudiant en cinéma nommé Geisler. Qui n'était pas un Allemand catholique. Tout le monde pensait que Bucky ne se remettrait jamais de cette humiliation publique. Et en effet, il abandonna ses études à Tulane.

Il passait à présent son temps au Williams Research Center dans le quartier français, où il préparait un ouvrage sur l'histoire de la famille Charbonneau. Il travaillait le matin au premier étage de la bibliothèque inondée de lumière, et à midi s'en allait à pied déjeuner chez Arnaud ou Galatoire, les seuls restaurants qui l'autorisaient à manger avec son bien-aimé loulou de Poméranie, Mary Marge, sur les genoux.

En plus de ses recherches, il siégeait au conseil d'administration de différentes organisations caritatives, mais il était surtout membre de la confrérie de Khaos, le club le plus élitiste de La Nouvelle-Orléans. Le père de Bucky avait été roi de Khaos, et sa mère, reine. Bucky, jeune, en avait été page. L'âge venant, il en avait été élu capitaine. En apparence, le roi était au-dessus du capitaine, mais Bucky était prompt à souligner que le titre de roi était honorifique, alors que le vrai pouvoir résidait entre les mains du capitaine puisqu'il décidait de l'entrée des nouveaux membres, des assignations devant la Cour, des invitations, des projets de chars pour le carnaval, de l'attribution des fonds aux organisations caritatives, etc. Pendant la saison, d'août à février, il y avait environ cinq soirées par semaine en lien avec la confrérie. Le point culminant en était le mardi gras, quand toutes les confréries venaient défiler avec leur char à travers le quartier français, jetant des perles et des doublons anciens au public, avant de disparaître derrière des portes hermétiques pour assister au luxueux bal des débutantes. Secret, hiérarchie, exclusivité ; privilèges, grande pompe, tradition : la confrérie de Khaos était le domaine théorique unifié de Bucky.

Son enthousiasme fervent pour le bal des débutantes faisait

penser à celui d'un organisateur de mariage dans une comédie romantique des années 80, un « ça » de grande folle complètement déchaîné. Mais La Nouvelle-Orléans choyait ses excentriques. Le grand-père Skoogs croyait que la guerre de Sécession n'était pas terminée, et les membres de sa famille lui apportaient tous les jours des dépêches annonçant les nouvelles victoires confédérées. Une des petites Nissey avait passé toute son année de CE1 habillée comme Charlot. L'héritier des Fanning était partout présent auprès des jeunes filles de la bonne société, mais jamais il ne prenait le risque de flirter, préférant se tenir sur le côté, où il observait en ricanant les danseurs maladroits, mettant toujours ses préférés aux meilleures places.

« J'adore ce mec ! dit Eleanor à Lester en levant les yeux de sa boîte à lumière dans les bureaux de *Looper Wash*.

— Il est vraiment hallucinant », acquiesça Lester.

Les histoires de Bucky leur étaient fournies par Lester Lewis, son ancien camarade de chambre à l'université Vanderbilt. Eleanor avait engagé Lester pour être son bras droit. C'était un dessinateur méticuleux qui avait grandi dans un élevage de chevaux du Kentucky mais qui avait peur des poneys. C'était d'ailleurs son idée de donner à ceux de *Looper Wash* ce caractère désagréable.

« Grrr, fit Eleanor en gommant les yeux de Millicent qui riait. Je suis nulle avec les yeux. »

On était en 2003, la diffusion de *Looper Wash* devait commencer dans un mois, mais l'équipe travaillait dessus depuis deux ans et demi dans un loft de la partie dangereuse de Broome Street. Eleanor avait son propre bureau, mais elle préférait être en contact direct avec son équipe new-yorkaise. Des douzaines d'autres artistes réalisaient les couleurs en Hongrie.

« Mais ton ami Bucky, il a quand même des qualités ? » demanda Eleanor.

Lester prit le temps de réfléchir. « Il est loyal.

— Mais qu'est-ce que tu peux aimer chez lui ? poursuivit-elle en relevant les paupières inférieures de Millicent pour lui donner un air souriant.

— On est proches, se récria Lester. On se parle tous les jours.

— Il sait que tu te fiches de lui dans son dos ?

— Mais je me fiche de lui en face de lui ! » rétorqua Lester

d'un ton joyeux.

L'équipe d'Eleanor corrigeait les couleurs, opérait des changements de dernière minute, rajoutait des plaisanteries de circonstance à la saison une, des notes d'animation à la saison deux, la saison trois n'en était encore qu'à l'état de story-board. C'était un travail sédentaire et extrêmement stressant : quatorze heures par jours penché sur une table à dessin, vacances annulées, déjeuners avec des parents venus en visite plantés au dernier moment, mariages reportés, naissances ratées de justesse.

À vivre sous le couperet des deadlines, une mentalité d'assiégés s'installait. C'était l'équipe des animateurs contre les cadres imbéciles de la chaîne ; contre les auteurs capricieux et surpayés ; contre les Hongrois incompétents et vénaux.

Le moment phare de la journée, c'était après le déjeuner, quand Lester passait son coup de fil quotidien à Bucky et leur faisait le récit des meilleurs passages, en ajoutant d'hilarants détails. Dans l'heure qui suivait, le calme régnait sur l'espace de travail de l'équipe, où les animateurs disséquaient Bucky penchés sur leurs planches à dessin.

Est-ce qu'ils l'aimaient ? Le détestaient ? Ils prenaient un plaisir extravagant à en débattre.

Si seulement on pouvait entendre sa voix !

Eleanor suggéra qu'on demande aux techniciens qui s'occupaient des lignes téléphoniques de brancher celle de Lester à l'ampli de son bureau, si bien que tout le monde pourrait venir s'y entasser pour les écouter.

« S'il te plaît ? quémanda Eleanor. Il signifie tellement pour nous ! »

Alors on convoqua les techniciens.

Bucky ne les déçut pas.

« Je suis passé par toutes les couleurs de l'arc-en-ciel. » Bucky, chez lui, s'installant sur son lit de jour après un déjeuner particulièrement riche. Sa voix était pleine d'assurance et sans accent notoire.

Eleanor rédigea un message à l'attention de Lester : *Pourquoi il n'a pas l'accent du Sud ?*

Lester hocha la tête et lui fit un clin d'œil.

« Bucky, l'autre soir j'ai voulu expliquer à quelqu'un ta philosophie des accents du Sud, mais tout ce dont je me

souvenais, c'est que ça défiait la logique.

— Les accents du Sud sont ceux des bouseux, répondit-il avec irritation. Toute personne qui a reçu une éducation digne de ce nom, peu m'importe qu'elle soit ou pas jamais sortie du Sud, ne saurait aller partout en s'exprimant comme le premier paysan venu. Si c'est le cas, alors c'est un usurpateur. Et je t'en prie, je ne suis pas d'humeur à ressasser encore une fois l'évidence. Je sors à peine d'une verte empoignade avec la factrice.

— Sans blague.

— Ainsi que tu le sais, j'ai fait fabriquer une boîte aux lettres pour ma maison. La semaine dernière, j'ai mis un mot expliquant que, dorénavant, le courrier adressé à Barnaby Fanning devait être déposé ici. Chaque jour, la boîte est vide. Aujourd'hui, je suis allé au-devant de la factrice, et elle m'a rétorqué que, selon la loi, tout courrier adressé au 2658 Coliseum devait être déposé dans la boîte de père et mère. Si je voulais une boîte à moi, je devais avoir une adresse différente. Elle m'a gentiment suggéré de me rendre à la mairie pour demander que la dépendance où j'habite soit désormais désignée par le numéro 2658 A. Tu te rends compte ! Barnaby Fortune Charbonneau Fanning, 2658 A ! Visiblement, elle ne se rend pas compte. »

(Ce buckyisme trouva sa place dans *Looper Wash*. Dans l'épisode vingt de la saison deux. Josh, la gentille et patiente shérif, refuse d'arrêter un vagabond qui a volé le polisseur de pierres des filles. Vivian sort en trombe en disant : « Visiblement, elle ne se rend pas compte. »)

« Peut-être, dit Lester, la factrice aurait-elle été plus accommodante si tu lui avais donné de l'argent pour ses étrennes, au lieu de lui refiler le pot-pourri qu'on t'avait offert à toi.

— J'imagine que, l'an prochain, je pourrai la gratifier de coupons pour lavage d'automobile gratuit », répliqua Bucky sèchement en rentrant dans le jeu.

« Il est trop, ce mec », dit Eleanor après qu'ils eurent raccroché.

Février approchait. L'anticipation devenait palpable. Pas à cause de la première de *Looper Wash*, mais du mardi gras, où Bucky raconterait le défilé du char de la confrérie de Khaos. Pouvait-il être à la hauteur de leurs attentes ?

« J'étais là avec mes bas blancs, mes souliers étincelants, mes

culottes en lamé or, mon masque de soie, ma perruque de cheveux… »

C'est quoi, une perruque de cheveux ? écrivit quelqu'un sur le tableau blanc. Nul ne le savait.

« … à lancer des perles au bas peuple, à dix mètres du mur bleu des toilettes publiques, face à des familles entières en maillot Deuce McAllister, avec leurs shorts teints eux-mêmes, leurs coupes de cheveux à dix-huit dollars, et qui jaillissaient de leurs chaises de jardin en bousculant leur barbecue, la bouche ouverte comme des oisillons, mains levées dans l'espoir d'attraper quelque chose. » Il s'arrêta pour jouir encore de ce souvenir. « Maintenant, je sais ce que Lindbergh a dû ressentir. »

L'ami d'Eleanor, Joe, était passé la chercher pour aller déjeuner. Il entra au moment où Bucky achevait son monologue : on lui intima violemment de ne pas faire de bruit.

À la fin de la conversation, des cris de victoire retentirent à travers toute la pièce.

« Bucky, faut l'aimer, expliqua Eleanor à Joe.

— Vraiment ? »

Une semaine plus tard, toute l'équipe était rassemblée dans le bureau d'Eleanor.

« Tu fêtes bientôt tes trente ans, Mr Lewis, fit la voix de Bucky sortant du haut-parleur. Quels sont tes projets ?

— Eleanor a organisé une fête pour moi chez elle.

— Eleanor, ton chef ? » Soupir audible.

« Tu as un rhume ou quoi ? demanda Lester en lançant un clin d'œil à ses collègues qui déjà se tenaient les côtes.

— Rappelle-moi son nom de famille ?

— Flood. Elle est de la famille du président John Tyler.

— C'est une descendante directe ?

— Sa mère s'appelait Tess Tyler, précisa Lester en regardant Eleanor pour qu'elle confirme. D'ailleurs Eleanor possède une paire de pistolets Derringer ayant appartenu à John Tyler qui peuvent en attester.

— Une descendante directe d'un président américain dans le show business ? Il faut que je voie de mes propres yeux pareille créature. Informe-la que je serai présent à sa petite sauterie. »

C'était le capitaine de Khaos en personne qui débarquait à

New York, chevauchant sa comète. L'équipe d'Eleanor fit ce que n'importe quelle bonne équipe d'animateurs de série animée sauvage et procrastinatrice aurait fait : on lança les paris.

Tout le monde mit vingt dollars dans le pot commun : celui ou celle dont le dessin de Bucky serait le plus ressemblant remporterait la mise. (Depuis, les débats sont allés bon train sur Internet pour tenter d'expliquer pourquoi les personnages de *Looper Wash* sont si mal dessinés dans l'épisode « Guitar Zan ». Réponse : à cause de Bucky Fanning !)

La plupart des dessins montraient un nain. Certains, un gentleman du temps jadis. L'un d'eux, un plouc couvert de mouches et de bave. Eleanor choisit un personnage de taille moyenne, dégarni, portant des mocassins à glands sans chaussettes, un pantalon de tweed, une chemise à fleurs et un pull en cachemire lavande négligemment attaché sur les épaules. Elle ajouta de grosses lunettes d'aviateur Versace aux verres fumés en dégradé.

Le jour J, Bucky entra dans le bureau d'Eleanor. Bucky, en chair et en os.

Chose indiscutable, il était bel homme : grand, une peau parfaite, des lèvres sensuelles, une luxuriante chevelure ondulée. (Lester avait souvent insisté sur le fait que Bucky était séduisant. « Mais alors pourquoi il n'arrive pas à sortir avec des filles ? avait demandé Eleanor. — Il ne cherche pas à sortir avec des filles, avait expliqué Lester. Il veut trouver une femme qui ne le quittera jamais. »)

Bucky était vêtu de noir. Bomber noir, pull en cachemire noir au col rond par-dessus un tee-shirt de soie noire dont on distinguait la bordure, bottines de cuir noir avec le petit ruban rouge Prada sur le talon. C'était un peu ridicule, mais seulement si l'on savait qu'en réalité Bucky était un handicapé des relations humaines qui ne travaillait pas. Autrement, il ressemblait à tous les riches hipsters qui arpentaient les rues de SoHo.

Plus que tout, Bucky avait une forte présence. Il n'était pas gros, pas exactement. Il fit songer Eleanor aux papayes qui enflent pendant la saison des pluies, à quelqu'un qu'on aurait gonflé avec une pompe à vélo.

Son regard se posa tout de suite sur le panier de billets qui débordait.

« Sur quoi avez-vous parié ? » s'enquit-il.

Pris de panique, ses collaborateurs se tournèrent vers Eleanor.

« Aucun pari en cours, répondit-elle trop vite.

— Bien sûr que si », insista-t-il calmement.

Près d'elle, sur le canapé, gisait un filtre à café rempli de bretzels miel-moutarde. Eleanor tendit la main pour en saisir un. Bucky la prit de vitesse et hocha la tête, comme si cela lui enseignait tout ce qu'il devait savoir. Il se tourna vers Lester.

« J'ai réservé chez Balthazar, Mr Lewis. J'imagine que cela est conforme à tes standards d'exigence. »

Eleanor aurait dû le prévoir. Cela ne pouvait arriver qu'à elle, Ivy, sa petite sœur. Ivy, la transparente, l'évanescente, à l'aura flottante (elle était l'air et Eleanor la terre). Ivy, un mètre quatre-vingt-cinq en entrant au lycée, qui un mois avant la remise des diplômes de fin d'études secondaires s'était éclipsée pour entamer une carrière de mannequin à Paris, puis au Japon, mais qui n'avait pas réussi à percer à New York, là où ça comptait vraiment, et qui avait suivi un coach de théâtre dans le Berkshire, où la troupe s'était avérée une secte à laquelle Eleanor et son nouvel amoureux, Joe, étaient venus l'arracher. Ivy, qui avait par miracle été engagée pour illustrer une campagne pour Dior, et dont le visage s'était alors affiché partout dans le métro au cours de l'été, mais qui avait perdu tout son argent et ses relations dans le monde de la mode à cause d'une pyramide de Ponzi : « Les amis s'entraident. » Ivy, qui était partie en stop jusqu'à Telluride pour assister à une cérémonie ayahuasca et qui était restée là-bas trois ans, car elle couchait avec le chaman, Mestre Mike, puis avait trouvé la foi religieuse dans *Le gras est une problématique féministe, Parents toxiques* et *Soigner la honte qui vous empêche de vous libérer*. Ivy, qui était ensuite devenue masseuse mais avait abandonné parce que ce constant transfert d'énergie négative l'affaiblissait. Ivy, qui était allergique au gluten et au lactose bien avant tout le monde, refusait de manger de la viande parce que c'était mordre dans le cri de l'animal, et qui évitait les noix parce qu'elles étaient porteuses de virus. Ivy, dont la peau était devenue flasque et les paupières gonflées, qui ne parvenait plus à se débarrasser de sa toux sèche, et que Joe – à présent le mari d'Eleanor, dont l'œil affûté de chirurgien savait repérer une

anorexique au bout du rouleau quand il en rencontrait une – avait fait admettre dans une clinique spécialisée dans le traitement des troubles alimentaires sur la Deuxième Avenue, où Ivy, aussitôt forcée d'avaler un hamburger malgré ses sanglots et ses étranglements, avait fini par s'évanouir sur le lino. Ivy, qui était maintenant standardiste de David Parry, manager de groupes de rock et époux de Violet, l'auteure de *Looper Wash* – service rendu à Eleanor. Ivy, en pleine santé, et qui à trente-trois ans désormais était un peu vieille pour toutes ces excentricités, oui, c'est bien elle qui se rendit à la soirée donnée en l'honneur de Lester par sa sœur, y fit la connaissance de Bucky, réussit à l'éblouir, et finit la nuit avec lui au St. Regis où il séjournait, avant de repartir le lendemain pour La Nouvelle-Orléans avec lui.

Un an plus tard, ils étaient mariés.

Les fiançailles eurent lieu à La Nouvelle-Orléans.

Une des règles de Joe : la première chose en arrivant dans une ville qu'on ne connaît pas, c'est prendre les transports en commun. Eleanor et lui descendirent donc la rue St. Charles dans un tramway poussif et bondé. De loin, les chênes semblaient couverts de mousse espagnole, mais de près, il s'agissait de restes du mardi gras, encore accrochés là.

Eleanor et Joe s'arrêtèrent sur la Troisième Rue et traversèrent. Les Fanning habitaient du bon côté, celui du fleuve.

La propriété du 2658 Coliseum couvrait toute la surface d'une rue à l'autre. Elle était bordée d'une grille en fer forgé représentant avec habileté des cannes à sucre. Une plaque en racontait l'histoire, mais il faisait trop sombre pour lire.

La demeure irradiait de lumière. Eleanor s'arrêta devant le portail, refusant d'aller plus loin.

L'incrédulité l'avait envahie par vagues grandissantes depuis qu'elle avait appris que Bucky avait proposé le mariage à Ivy dans l'avion qui les emmenait à La Nouvelle-Orléans. (« Tout ce que je demande, c'est que tu aimes les huîtres, lui avait-il dit. — Mais je n'aime pas ça. — Ça viendra. ») Quand Eleanor s'était montrée à son bureau le lundi, la corbeille en osier était toujours là, remplie de billets. Nul n'avait eu le cœur de réclamer le lot du vainqueur. La blague n'en était plus une.

Lester était entré d'un pas décidé et viril dans son bureau. « Il

y a de bonnes chances pour que cela ne marche pas entre eux.

— Je suis contente pour eux, avait répondu Eleanor en se remettant au travail. Tu peux fermer la porte ? »

La porte du manoir s'ouvrit grâce aux bons offices d'un serviteur noir en queue-de-pie, perruque et gants blancs. C'était Mister, le mari de Taffy. Les deux domestiques en uniforme avaient officié auprès de deux générations de Fanning, peut-être trois à présent que Bucky avait ramené de New York – qui l'eût cru ? – une fiancée.

Eleanor et Joe entrèrent. Le salon froufroutait de robes de bal et de queues-de-pie. Eleanor eut à peine le temps de pousser une exclamation de surprise – elle portait des chaussures plates et une robe au genou qu'elle n'avait pas eu le temps de repasser – qu'on lui mettait un *mint julep* entre les mains. Le choc de la timbale en argent glacée lui redonna le sourire.

« Eleanor ! Joe ! » C'était Ivy, vêtue d'une robe de mousseline de soie plissée citron vert avec des fleurs orange et des manches qui retombaient comme des arums. Elle tourna sur elle-même. « Lilly Pulitzer 1972 ! Elle appartenait à la mère de Bucky. Vous saviez qu'ici, quand on admire vraiment quelque chose, la personne est obligée de vous le donner ? Ce sont les traditions du Sud. »

Ivy prit la main d'Eleanor et procéda aux présentations. On sentait toujours en elle cette fragilité, mais elle semblait désormais affranchie de son caractère imprévisible. Être ainsi l'objet de l'adoration de Bucky – car il l'adorait, c'était évident, cela se voyait à la manière dont son regard lui insufflait de la confiance, au plaisir qu'ils prenaient à se parler, à la façon dont son bras enserrait sa taille – avait gommé les aspérités d'Ivy. On aurait pu dire qu'elle incarnait désormais cette fragilité. Le Sud était capable d'opérer ce genre de transformations.

Politiciens, barons du pétrole, avocats, historiens, rois du transport maritime, bons à rien : tous aimaient Ivy jusqu'au dernier, ils l'avaient totalement acceptée et, par association, acceptaient Eleanor et Joe. Eleanor ne s'était jamais sentie aussi fascinante. À leur tour, ses interlocuteurs lui paraissaient captivants, et elle était de plus en plus à l'aise. L'atmosphère était à la gentillesse et au rire, pas comme à New York, où les gens à qui vous parliez passaient leur temps à scruter la pièce pour voir

s'il n'y avait personne de plus intéressant à se mettre sous la dent. Une semaine plus tôt, à une soirée de la Fox, un auteur des *Simpson* avait littéralement écarté Eleanor au beau milieu d'une phrase quand James L. Brooks avait surgi derrière elle. Les bonnes manières, comprit-elle dans la brume du *mint julep*, ne se réduisaient pas à un snobisme creux, ni à de faux airs : elles résultaient d'une générosité profonde.

Assise dans son coin, austère, la grand-mère Charbonneau tenait des deux mains la longue poignée de sa canne. À un moment, elle fit signe à Eleanor.

« Vous êtes la sœur ? aboya-t-elle. Peut-être que vous pourriez convaincre Bucky d'arrêter de s'habiller en croque-mort ? »

Au buffet, Eleanor se jeta avec gourmandise sur la sauce aux épinards chauds. Taffy se pencha vers elle pour lui révéler son ingrédient secret : « La soupe de champignon Campbell. »

La mère de Bucky s'occupait de Joe. « Celui-là, je veux le mettre dans ma poche. » Un peu plus tôt dans la journée, elle s'était coupée en aiguisant la lame de la tondeuse. « Mister s'est fait mal au dos, alors quelle alternative me reste-t-il ? Engager une équipe de jardiniers ? Je préfère tondre moi-même. »

Plus tard, Eleanor se retrouva seule. Elle se laissa tomber dans un petit canapé très orné. Les coussins étaient disposés très exactement là où son dos en avait besoin. Mary Marge lui sauta sur les genoux et s'y installa.

« Salut, toi », dit Eleanor au loulou de Poméranie, sursautant en entendant combien son élocution était ralentie. Elle n'avait pas l'habitude des assauts répétés de l'alcool.

De gros albums reliés en cuir étaient disposés sur la table basse, leur somptueuse couverture matelassée n'attendant que d'être soulevées. Eleanor s'y employa. Sur la première page apparut une photo vraiment très étrange.

La cour royale de Khaos.

Des hommes et des femmes adultes vêtus de costumes étranges, les traits d'une gravité morbide, ressemblant davantage à des statues de cire qu'à des êtres humains. Bucky, en chemise de satin dorée ornée de perles, culottes dorées, bas blancs, joues maquillées de rouge, perruque (de cheveux ?) blond platine à la Prince Vaillant, et un éventail de plumes d'autruches jaillissant de sa coiffe d'or, se tenait au milieu d'un roi, d'une reine, de pages et

de suivantes à l'allure tout aussi bizarre.

« Les fêtes commencent dans un mois. » C'était Ivy, flanquée de Bucky. « Je ne pourrais pas être plus stressée. Bucky a engagé pour moi un professeur de maintien pour que j'apprenne à faire la révérence afin que je ne le ridiculise pas devant la Cour.

— Ivy, mon amour, rectifia Bucky feignant l'épuisement. Ce ne sont pas des fêtes. Ce sont des bals.

— Ah, enfin ! Quelqu'un qui pense à ma place ! » Ivy fit semblant de décrocher sa tête pour la remettre entre les mains de Bucky.

« Bucky, dit Eleanor en articulant le mieux possible, je voudrais vous remercier d'avoir rendu ma sœur si heureuse.

— Ma vie serait un échec si je me contentais de rendre votre sœur heureuse, s'exclama-t-il. Je n'aurai de cesse que le soleil et la lune rougissent de honte, sachant qu'Ivy les surpasse en éclat.

— Nous partons en Italie pour m'acheter des gants blancs, reprit Ivy. Quand on est au premier rang, les gants doivent monter jusqu'au coude.

— Nous partons *pour* l'Italie *afin de* t'acheter des gants », corrigea Bucky.

Joe avait trouvé un surnom pour Ivy : « la Monstrance ». Certains jours saints, les catholiques présentaient les hosties dans ce type d'ostensoir doré et transparents où les yeux des fidèles pouvaient les contempler en permanence. Joe, enfant de chœur, avait souvent été chargé du service de nuit. Ivy, monstrance vivante, avait trouvé en Bucky un adorateur perpétuel.

Eleanor sentit ses épaules se dénouer. Sa mâchoire serrée se relâcha. Tout irait bien pour Ivy.

Leur mère était morte à l'hôpital St. Vincent. Les souvenirs de leurs dernières visites, autrefois si clairs dans la tête d'Eleanor, s'étaient ternis avec le temps. La vieille dame dans le lit voisin qu'on emmenait en fauteuil se faire opérer de la hanche, puis qu'on ramenait une demi-heure plus tard parce qu'ils n'avaient pas le matériel nécessaire. La poche d'urine sombre accrochée au bord du lit. Sa mère, la star de Broadway, la bouche sèche, lointaine. Lors d'une de ses dernières visites, Eleanor lui avait apporté un dessin : Tess, flanquée d'Ivy et Eleanor adultes, toutes les trois vêtues d'une improbable robe de mariée. « C'est très joli, Eleanor, avait-elle murmuré. Mais ça ne marchera pas. »

Eleanor chérissait les souvenirs de sa mère : quand elle venait la chercher à l'école vêtue de ses costumes de danseuse, de son Borsalino bleu, avec son sac à franges qui se balançait sur sa hanche ; quand Eleanor écoutait les commérages outrageants de Tess et de ses amis, Gigi et Alan, au sujet de leurs collègues danseurs, elle ne comprenait pas tout, mais c'était tellement excitant de rire avec eux ; les soirées où, à la fin, tout le monde se rassemblait autour du piano pour entonner les tubes des comédies musicales de Broadway ; les coquelets pour le dîner ; le parfum exotique des cosmétiques pour le visage d'Erno Laszlo ; le contenu éblouissant de son tiroir à bijoux ; les après-midi paresseux au Bowlmor.

Mais cette mémoire était également chargée d'une énorme culpabilité. Eleanor était assez grande pour se rappeler à quel point sa mère aimait sa compagnie, du temps qu'elle lui consacrait. Ivy ne se souvenait plus que de l'abandon.

« Ne m'en voulez pas, dit Bucky à Eleanor, mais la future Mrs Fanning et moi-même devons prendre congé. Le reporter du *Times-Picayune* est là.

Bucky parti, Joe, les joues en feu, rejoignit Eleanor.

« Waouh ! dit-il en s'asseyant, le coussin juste au creux du dos.

— Ouais, je sais.

— Faites-moi de la place. » Lorraine, la cousine de Bucky au deuxième degré, vint se nicher entre eux. « Débarrassez-vous de ce rat. » Elle poussa par terre Mary Marge qui dormait, et fit signe qu'on lui apporte du champagne.

« Vous avez vu combien ils prennent tout ça au sérieux ? C'est quand même incroyable », dit Lorraine à propos des albums reliés en cuir. Elle ouvrit celui qui correspondait à son année et apparut déguisée en reine de Khaos. « Regardez un peu comme j'étais mince ! Oh, je sais bien ce que vous pensez : tout ça, c'est vraiment des caprices de riches excentriques, et vous n'avez pas tort, mais je vais vous dire, qu'est-ce que c'est marrant ! »

À l'autre bout de la pièce, Bucky disposait la traîne de la robe d'Ivy pour le photographe. Derrière eux, le portrait de son ancêtre, P.G.T. Beauregard, le général confédéré qui avait donné l'ordre de tirer la première salve pendant la guerre de Sécession.

« Oh, Barnaby ! dit Lorraine avec un mélange de tendresse et

de mépris. Quand il vous énervera, parce que ça va forcément arriver, souvenez-vous qu'il est le Troubadour Troublé. C'est un surnom qu'on lui a donné. On était dans la voiture quand Kurt Cobain s'est tué. Le présentateur à la radio a annoncé la chose en ces termes : "Kurt Cobain, le Troubadour Troublé, a été retrouvé mort…" Le nom lui est resté. Le Troubadour Troublé. Barnaby n'est pas si terrible une fois qu'on a compris que ce qui lui apporte le plus grand réconfort, c'est de savoir où il en est. »

On servait à présent des irish coffees, or qui n'aurait pas trouvé le plus grand réconfort à la pensée de savoir où il en était ? Les oiseaux sur le papier peint avec leur queue de plumes en cascade, le plafond couleur beurre frais, les miroirs dorés et les tapis en jute : tout cela n'était pas prétentieux, mais confortable, de même que le petit canapé aux rayures blanches et bleues. Qui aurait cru que les rayures blanches et bleues allaient avec le beurre frais, les oiseaux, l'or et le jute ? Et pourtant, oui. Ça allait. Comme le fait que les gens vous regardent dans les yeux lorsqu'ils s'adressaient à vous, et même les ados en smoking qui discutaient avec les adultes. Alors dans ce cas pourquoi pas les serveurs en queue-de-pie et gants blancs ? La mère de Bucky et ses amies vêtues de ces robes vieilles de plusieurs dizaines d'années, la peau brûlée par le soleil, qui portaient du rouge à lèvres nacré et d'épais talons bas ? Et tant qu'on y était, pourquoi pas les fleurs du jardin, les verres de *mint julep*, et une nourriture qui était bonne sans être exceptionnelle ? Quand résonna la musique du Vieux Sud, Eleanor s'interrogea sur l'éclat de la trompette et le bourdonnement du tuba, parce que les musiciens étaient sur place, c'était évident, mais la musique, elle, venait de l'extérieur. Et par la fenêtre, elle les vit : de jeunes Noirs guillerets en manches courtes et nœud papillon, jouant dans le jardin pour les gens qui étaient à l'intérieur, afin que la musique ne résonne pas trop fort. Eux pouvaient voir à l'intérieur, mais Eleanor ne parvenait pas à les distinguer clairement. Dans le fond, ça aussi, pourquoi pas ?

Le lendemain, la sonnerie stridente du téléphone de l'hôtel réveilla Eleanor. C'était Ivy. Elle demanda d'une voix hésitante comment Eleanor avait dormi, mais sans vraiment attendre de réponse. Bucky était fâché à cause du cache-pot.

« De quoi tu parles ?

— Ils possèdent un magnifique cache-pot, et la glace hier soir devait être présentée dedans. À la place, on l'a posée dans un coin directement dans son carton. Dans le *Times-Picayune* de ce matin, on ne voit que ça au milieu du service de porcelaine des Charbonneau. »

Eleanor avait un vague souvenir. Quand on avait servi les bananes flambées, quelqu'un avait réclamé la glace à la vanille qui allait avec, traditionnellement. À ce moment-là, Taffy était à quatre pattes en train d'essuyer du vin que quelqu'un avait renversé, aussi Eleanor était allée à la cuisine et avait sorti la glace elle-même…

« Je sais, dit Ivy. On a fini par tirer cette affaire au clair. »

Non mais, c'était une blague ?

« Tu as ridiculisé Bucky alors que cette soirée devait célébrer l'annonce de notre mariage.

— Mais la soirée a bel et bien célébré l'annonce de votre mariage. » Eleanor se redressa dans son lit, sentant la nausée monter en elle.

Il y eut une légère hésitation du côté d'Ivy. Était-ce Bucky qui lui murmurait quelque chose ?

« Tu as insulté Bucky. Tu as également insulté ses parents. Mais pire encore : tu as insulté Taffy.

— Taffy ? Mais j'essayais de l'aider !

— Précisément. Taffy n'a pas besoin de ton aide.

— Je suis certaine qu'elle n'a pas pris cela comme une insulte.

— Peut-être. Mais Bucky et moi nous nous sentons insultés. »

Joe, à présent réveillé, secouait la tête.

« Passe-moi Bucky, dit Eleanor maintenant en larmes. Je vais lui présenter mes excuses.

— Il ne veut pas parler au téléphone.

— Très bien, dans ce cas je le ferai tout à l'heure au petit déjeuner. »

Nouveau silence étrange.

« La nuit a été longue ici, à attendre la parution du *Times-Picayune*. De toute façon, c'est le genre de choses qui se règle par écrit. Tu pourras déposer ta lettre auprès du gardien. »

Eleanor se rua sur le bureau et fouilla les tiroirs à la recherche de papier à lettres. Joe avait enfilé ses chaussures de course.

« Ça n'a pas marché pour Neville Chamberlain », dit-il avant de sortir.

John Tyler, homme politique local en Virginie, représentant du parti Whig, devint le colistier de William Henry Harrison lors des élections présidentielles de 1840, uniquement parce qu'il pouvait lui apporter les voix du Sud. Harrison fut intronisé par un jour glacial de 1841 ; Tyler se tenait à ses côtés. Le soir même, il retourna sur sa plantation de Virginie, s'attendant à être peu sollicité en tant que vice-président. Un mois plus tard, une lettre remise en main propre l'informait du décès du président Harrison, mort d'une pneumonie, et John Tyler devenait le dixième président des États-Unis. Surnommé le « président par accident », il gouverna sans beaucoup s'impliquer. Il choisit de ne pas se représenter et, quand sa mission fut terminée, il retourna vivre sur la plantation familiale, Sherwood Forest. Ayant accompli très peu de chose au cours de son mandat, John Tyler est souvent présenté dans les livres d'histoire comme le président qui a connu la descendance la plus nombreuse : quinze enfants. Autre détail marquant, il n'y eut pas d'hommage national rendu au moment de sa mort en 1862, car il avait été plus tard élu membre du congrès confédéré.

La plantation de Sherwood Forest est ouverte au public, même si rares sont les touristes qui font l'effort d'emprunter la Route 5, baptisée John Tyler Highway, pour se rendre dans les zones inondables de Charles City County en Virginie. Chose à peine croyable, le petit-fils de John Tyler est toujours de ce monde, et il habite encore là-bas avec sa femme. La demeure de Sherwood Forest, près de cent mètres de façade, est la plus vaste du comté. Elle abrite entre autres une salle de bal de vingt mètres de long sur quatre de large, spécialement conçue pour le quadrille de Virginie, la danse préférée de Tyler. L'immense domaine de six cent cinquante hectares de Sherwood Forest abrite encore d'anciens fumoirs, étables et quartiers des esclaves. Sur les dix hectares de parc en terrasses on trouve des magnolias et des érables hauts de plus de trente mètres, ainsi que le premier ginko biloba jamais planté aux États-Unis, cadeau du Commodore Perry à Tyler. Au fil des ans, la famille Tyler a reçu d'innombrables demandes de location de Sherwood Forest pour des soirées privées. Elle a toujours refusé.

Voilà pourquoi, quand Bucky Fanning appela les Tyler pour

demander l'autorisation de célébrer son mariage à Sherwood Forest, il essuya à son tour un premier, un deuxième et un troisième refus. Alors il prit l'avion pour Atlanta, puis couvrit les sept heures de voiture qui le séparaient de Charles City County afin de leur exposer sa requête en personne. Les Tyler finirent par accepter, et lors de la répétition générale de la soirée de mariage, tous les toasts mentionnèrent ce succès, si typique de Bucky.

« Soit on court auprès des mâles dominants de la meute, soit on reste assis sur la véranda », dit quelqu'un.

Bucky. Il fallait vraiment l'aimer, celui-là.

L'organisatrice des fêtes de la confrérie de Khaos s'occupa du mariage, prévu pour juin. Elle passa le jour J à réceptionner une caravane de fourgonnettes venues tout droit de La Nouvelle-Orléans, acheminant des huîtres, des écrevisses, des petits pains, ainsi que l'orchestre Jimmy Maxwell au grand complet. Elle avait aussi la mission délicate d'accueillir les invités, qui étaient cent soixante-quatre du côté du marié, et deux pour la mariée.

L'après-midi des noces, Ivy et Eleanor traînaient vêtues des peignoirs fournis par l'hôtel Richmond Inn. Joe venait juste de rentrer d'une excursion à Monticello. Dans deux heures, la voiture nuptiale les emmènerait à Sherwood Forest.

Ivy, éternel caméléon, avait pris quelques intonations du Sud.

« J'étais dans mon lit un matin. Tu sais, ce que je préfère au monde, c'est faire la sieste après le petit déjeuner… »

Ivy occupait le centre de la scène sur l'immense tapis beige. Ses yeux étaient animés d'une joie mutine. Était-ce d'Eleanor qu'elle tenait cette capacité à transformer le moindre événement en histoire ?

« Et alors, je te jure, le papier peint s'est mis à bouger. Je me suis levée, j'ai posé la main là où j'avais vu quelque chose, et c'était chaud ! Il y avait une sorte de pli là où deux bandes se rejoignaient, donc j'ai tiré un peu. Dessous, des tubes de terre pareils à des veines qui remontaient le long du mur. J'ai hurlé comme les héroïnes des films d'horreur pour ados. "Des termites !!!" »

Les jambes sans fin d'Ivy apparurent dans la fente du peignoir, l'effet si sexy qu'on aurait pu le croire volontaire ; mais chez Ivy, ce genre de chose était naturel.

« Moins d'une semaine plus tard, je suis allée chercher le

courrier, et figure-toi que la boîte aux lettres est tombée toute seule dans la rue ! Il y avait là un groupe de touristes qui lisaient la plaque historique : j'ai cru mourir de honte. »

Joe prit sa caméra pour immortaliser l'instant : Ivy au meilleur d'elle-même. Ils avaient certes eu de mauvais moments, mais ils en avaient aussi connu des bons.

« Le lendemain, ça grouillait de termites dans la maison, il y en avait des milliers, ils formaient une nuée si dense qu'on ne pouvait pas voir au travers. Voilà comment ils se reproduisent : en plein vol ! La pauvre Taffy était là avec son aspirateur en l'air. Elle en avait plein les yeux, les oreilles et même dans le nez ! Elle les recrachait ! Et tu sais ce qui arrive ensuite ? Après s'être accouplés, ils perdent leurs ailes ! Ainsi, pendant tout le restant de l'année, je vais trouver des ailes dans mes céréales, dans mes chaussons, etc. Un jour, je prends la crème solaire, j'en mets dans ma main, eh bien, j'y ai trouvé des ailes de termites ! Et tu veux savoir le plus dingue ? Tu en parles à n'importe qui à La Nouvelle-Orléans, et c'est le déni le plus total. "Quels termites ?" On a dû appeler le type de Terminix, parce qu'ils s'attaquaient aux poutres du toit. Bucky lui a demandé de se garer derrière la maison. Mais quand le voisin est rentré et qu'il l'a vu devant chez lui, il est arrivé au pas de course, et il a réglé ça avec Bucky sur la pelouse devant la maison. Même après ça, si jamais tu mentionnes les termites devant Bucky, il va te répondre : "Quels termites ?" »

Ivy s'assit sur les genoux de Joe et noua ses bras autour de son cou. « Oh, Joe. » Ils se renversèrent sur le lit. « Tu as toujours été là pour moi. Je suis une vraie calamité. La bonne nouvelle, c'est qu'à partir de ce soir, ce sera à Bucky de gérer le problème. »

Bucky était entré. Difficile de savoir ce qu'il avait entendu.

Il s'adressa avec raideur à Eleanor. « Comme vous le savez, suivant la tradition de la famille Tyler, votre sœur et moi ouvrirons le bal en dansant le quadrille de Virginie. » Il déposa un morceau de papier sur le bureau près de la porte. « Voilà les places que vous y occuperez. »

La porte se referma. Un silence étouffant remplissait la suite. Eleanor prit la parole :

« Bon, Joe, à ton tour de chercher le papier à lettres à en-tête de l'hôtel.

— C'est pas drôle. » Ivy se redressa et passa les jambes sur le côté du lit en se rembrunissant.

Joe désigna la valise. Eleanor acquiesça et en sortit son cadeau.

« C'est pour toi, de ma part ! » dit Eleanor en s'asseyant près d'Ivy. Elle se retourna vers Joe : « Mon chéri, ferme tes oreilles. » Elle prit la main d'Ivy. « Les hommes vont et viennent. Mais nous serons toujours sœurs. »

Quand elle soupesa la boîte, Ivy redevint soudain rayonnante.

« Je sais ce que c'est ! chanta-t-elle. Les pistolets Derringer de John Tyler ! Bucky m'avait parié dix cents !

— Euh, en fait, non. Ce ne sont pas les Derringer. »

Eleanor avait jugé bon que ce jeune couple ait au moins un album consacré à la famille d'Ivy. Puisque leur père n'avait aucune photo de leur enfance, Eleanor avait dessiné elle-même l'album, ainsi qu'une carte d'Aspen.

Cela lui avait pris tout son temps libre pendant des mois. Elle en ressentait encore les conséquences physiques : la douleur dans l'épaule droite, les yeux qui piquaient, son estomac attaqué par le café et l'ibuprofène.

En guise de touche finale, elle avait commandé la reliure de cuir dans une papeterie du quartier français de La Nouvelle-Orléans, et fait imprimer sur la tranche, dans la police de la famille Fanning : LES PETITES FLOOD.

« C'est très bien aussi. »

« Oh, il faut absolument que je vous présente quelqu'un ! » dit Quentin.

Eleanor était de retour à La Nouvelle-Orléans, dans la maison de Bucky et Ivy, désormais mariés depuis un an. Quentin était un gentleman quelque peu fripé, avec un bel accent traînant du Sud, qui semblait prendre plaisir au moindre mot prononcé par Eleanor. Elle venait de lui expliquer qu'elle était la sœur d'Ivy et travaillait à New York, dans l'animation.

Quentin fila chercher un stylo et du papier, laissant Eleanor dans le salon, face à la fenêtre très habillée. Couvre-fenêtre, rideau d'agrément, rideau obturant, feston, store vénitien. Cinq éléments distincts. Six avec les glands.

Bucky arriva, sirotant une vodka-orange, et rejoignit Eleanor près de la fenêtre.

« Grenat et ivoire, voilà mon ambiance chromatique préférée, expliqua-t-il.

— Ambiance chromatique ? fit Eleanor, arrachée à sa rêverie.

— Oui. Quand on associe des couleurs différentes, on obtient une ambiance chromatique. Vous devriez savoir cela. » Là-dessus, il s'éloigna.

Une douzaine d'amis et de parents s'étaient rassemblés autour des Derringer, nouvellement accrochés au mur au-dessus d'une plaque relatant leur origine. Après que Bucky et Ivy eurent appelé leur fils John-Tyler, Eleanor avait songé qu'elle n'avait plus le choix : elle était obligée de leur offrir les Derringer. Joe, présentement assis dans un fauteuil bas, dans un angle du salon bourré à craquer d'antiquités, pensait différemment.

Quentin revint avec une serviette en papier.

« Si vous travaillez dans l'animation, alors il y a un gars que vous devriez rencontrer. L'ancien camarade de chambre de Bucky à l'université. Il travaille pour cette série que nous aimons tous, avec les fillettes sur les poneys. »

Il tendit à Eleanor la serviette sur laquelle il avait écrit le nom de Lester Lewis.

« Lester Lewis ? Il travaille pour moi. Attendez une minute. Bucky vous a dit que Lester bossait pour *Looper Wash*, mais il a omis de préciser que je suis sa cheffe ?

— Ouh là, je crois bien que j'ai commis une bévue », s'excusa Quentin avant de se retirer en toute discrétion.

Il n'y avait aucun livre dans la maison, juste quelques albums. Eleanor observa les tranches : *LE DÉBUT DES JEUNES FILLES 1998** ; LA COUR DE KHAOS 1998 ; SHERWOOD FOREST 2004 ; NAISSANCE DE JOHN-TYLER 2005…

« Le prêtre nous attend ! » C'était Ivy. « Nous disposons de très peu de temps. » Minuscule et rose, John-Tyler dormait dans ses bras, vêtu de sa robe de baptême ancienne, tout en dentelle, si longue qu'une nurse en uniforme devait en soulever la traîne.

La cathédrale St. Louis – « la cathédrale » pour les gens du coin – est la plus ancienne d'Amérique du Nord. C'est l'un des endroits préférés des touristes quand ils veulent se rafraîchir ; l'édifice reste ouvert même pendant les mariages, les baptêmes et les enterrements.

À l'intérieur, trente membres de la famille étaient rassemblés devant les fonts baptismaux avec des hymnaires ; Joe, l'athée de service, attendait à l'extérieur.

Durant toute la cérémonie, il fut difficile d'entendre les paroles du père Bowman qui procédait au baptême de John-Tyler Barnaby Fortune Gammill Charbonneau Fanning, à cause des groupes de musiciens qui jouaient sur Jackson Square, tous plus forts les uns que les autres. Chaque fois que la porte de l'église s'ouvrait, une bouffée de « When the Saints Go Marching In » se déversait sur la famille. La procédure fut même interrompue lorsqu'on aperçut un poulet dans la nef et que les touristes surgirent avec leur appareil photo. L'un d'eux trébucha sur la canne de la grand-mère Charbonneau. Dans un moment de silence, Eleanor, qui s'était retrouvée près de Bucky, éprouva le besoin de dire quelque chose.

« Vous êtes vraiment à fond dans cette histoire de parenté avec John Tyler. »

Ce fut le ton de sa remarque qui attira l'attention de la famille. Avec un calme parfait, Bucky la toisa, la mettant au défi de poursuivre dans cette voie.

« Dommage que ce soit le pire président qu'on ait jamais eu, continua-t-elle. Vous saviez que c'était le seul pour lequel on n'a pas hissé les couleurs au Capitole quand il est mort ? »

Désormais, même les touristes tendaient l'oreille pour l'entendre. Eleanor lança enfin sa dernière salve, sa *lagniappe*, comme on dit à La Nouvelle-Orléans.

« En fait, avec quinze enfants, la question n'est pas de savoir qui est descendant direct de John Tyler, mais qui ne l'est pas ! La moitié des gens ici présents sont sans doute aussi ses descendants », acheva-t-elle avec un geste vague désignant les touristes en débardeurs.

Bucky écumait. Il ne la regarda plus.

Sur les marches de la cathédrale, Eleanor retrouva Joe appuyé contre une colonne dans la chaleur étouffante.

« Tu as pris la bonne décision », dit-elle en l'embrassant.

Ivy sortit et les prit par le bras.

« Écoutez, JT n'a pas dormi de la nuit. Nous allons donc rentrer à la maison, juste tous les trois. »

Des touristes aux yeux explosés se traînaient dans Bourbon Street, d'énormes gobelets remplis de daïquiri à la main. Des relents de vomi de la nuit passée flottaient encore en l'air, malgré

le convoi de camions de nettoyage qui avaient tout arrosé au matin, suivis d'une brigade de fantassins armés de balais. Trois gosses en shorts et petits chapeaux ronds, avançaient nonchalamment, trimbalant avec eux un trombone, une trompette, un tambour blanc et une paire de baguettes bruyantes. Appuyés contre la façade de leurs restaurants, des garçons de café en uniforme et des cuisiniers tout de blanc vêtus fumaient, ou observaient simplement cette paresseuse rivière humaine. Il n'y avait pas de ruelles séparant les bâtiments dans le quartier français, si bien que tout le monde prenait sa pause sur le trottoir. Sur le côté, un gosse avait fixé des opercules de canettes sous les semelles de ses Air Jordan aux lacets défaits. Il se lança dans un petit numéro de claquettes, puis s'arrêta. De l'autre côté de la rue, son ami lui répondit. Ni l'un ni l'autre ne semblait très motivé. Un homme arriva lentement sur un vélo bien trop petit, les genoux écartés comme des cuisses de poulet, une main sur le guidon, l'autre tenant un fagot de cannes à pêche. Trois caissons en plastique attendaient sur la chaussée, à l'abandon. Les gosses avec les instruments de musique s'y assirent. La chaleur frappait tout le monde.

Joe et Eleanor étaient à la recherche de Preservation Hall, la vénérable maison du jazz de La Nouvelle-Orléans. Joe n'aimait guère ce style de jazz – il le trouvait artificiel, trop plein de bonne humeur – mais il voulait que ce voyage insensé leur offre au moins l'opportunité de visiter un monument historique. Eleanor le suivit, ses pieds s'enfonçant dans l'asphalte brûlant à chaque pas.

« Tu crois que Bucky l'aurait épousée si elle ne descendait pas d'un président américain ? Souviens-toi, au mariage, quand tout le monde me félicitait pour la nomination aux Emmy Awards. J'ai observé Bucky alors. Il ne le supportait pas ! Jamais il n'a reconnu l'importance de mon travail. Mais bien sûr, il vante son ami Lester de l'université Vanderbilt. Et qu'est-ce que ça vaut, Vanderbilt ? Personne n'en a jamais entendu parler.

— Avant que tu rencontres ce type, tout ce que tu savais à son sujet, c'est que c'était un con fini. Sa cousine nous a prévenus que c'était un con. Au mariage, tous les toasts y faisaient allusion. Et maintenant, tu t'étonnes de sa connerie ?

— Je regrette de leur avoir donné les Derringer.

— Je préfère ne pas en parler. »

Ils parvinrent au coin des rues Bourbon et St. Peter, où ils

virent une pancarte : MAISON BOURBON POUR LA PRÉSERVATION DU JAZZ. Eleanor entra.

« C'est pas ça, dit Joe.

— Mais c'est marqué Préservation.

— Oui, mais ce n'est pas Preservation Hall.

— Mais j'entends un groupe…

— Preservation Hall n'affiche sûrement pas des daïquiris en néons et des noms de cocktail comme Irish Car Bomb. Et ils ne joueraient pas "Sara Smile".

— T'es pas obligé de me crier dessus. »

Joe serrait les mâchoires.

« Je vais à la recherche de Preservation Hall. Viens avec moi ou pas. Mais après toutes les conneries que j'ai dû supporter de la part de cet odieux bouffon, je ne le laisserai pas me pousser à m'engueuler avec ma femme au beau milieu de Bourbon Street ! » Là-dessus il partit.

Eleanor s'apprêtait à lui emboîter le pas lorsqu'elle aperçut Lorraine et ses deux fils qui traversaient la rue un peu plus loin. Elle n'aurait su dire si l'autre l'avait vue ou pas à cause de son chapeau.

Un instant plus tard, elle reconnut une vieille dame vêtue d'une robe longue Pucci, qui empruntait la même ruelle. Elle avait vu cette robe à l'église.

Bizarre. Eleanor alla jusqu'au coin de la rue. Les deux femmes avaient disparu. Peut-être étaient-elles entrées dans un établissement appelé Antoine's.

Sous l'enseigne du restaurant, une porte menait à une salle semblable à une grotte, avec des miroirs aux murs, un sol dallé et des tables pour huit à dix personnes. Il n'y avait personne à part des serveurs en gilets et nœuds papillons noirs, qui pliaient des serviettes, assis dans un angle. Dans l'angle opposé, une porte à carreaux de verre jaunes. Derrière, du mouvement. Les pas d'Eleanor résonnèrent lorsqu'elle s'approcha. Les serveurs levèrent les yeux tout en poursuivant leur besogne.

Plus loin se trouvait une salle de restaurant encore plus vaste, avec un plafond de bois sculpté : celle-là était remplie de gens qui mangeaient et s'amusaient bruyamment. Des photos de célébrités dans des cadres poussiéreux recouvraient entièrement les murs et

les piliers rouges. Des serveurs portant des tabliers qui leur arrivaient sous le genou transportaient des plateaux d'une main, s'essuyant le front de l'autre.

Les yeux d'Eleanor scrutèrent les tables à toute vitesse ; pas trace de Lorraine ni de la femme en Pucci.

Derrière elle, un globe de verre blanc illuminé de l'intérieur. Dessus était dessinée une silhouette de femme au chignon très haut. *FEMMES**.

Eleanor entra, se vautra dans un fauteuil de velours fatigué et ferma les yeux. Elle ne réfléchissait pas de manière cohérente. La querelle avec Joe. Cette passe d'armes avec Bucky. Cette fichue chaleur.

Elle ouvrit les yeux.

Une femme en robe fourreau se lavait les mains. Le dessus du lavabo était si usé qu'une flaque s'y était formée. La femme se sécha les mains et laissa tomber la serviette en papier dans la poubelle qui débordait déjà. Dans le miroir se reflétait sa tiare en plastique. Dessus, en faux joyaux, les initiales à l'envers : J.T.

Ce n'était pas possible.

La porte se referma.

Eleanor la suivit. La femme à la tiare traversa la salle où les gens dînaient bruyamment, mais à mi-chemin elle disparut à travers un mur de coupures de presse. Une porte dérobée. Eleanor força le passage.

Elle se retrouva dans une grande pièce sombre, chargée davantage encore de photos de toutes sortes, que des vitrines disposées tout le long des murs rendaient encore plus étroite. Le sol était de briques usées, les murs, de lambris foncés. Les portes, d'épais verres rouges et de fer forgé aux motifs élaborés. À sa gauche, une photo du pape Jean-Paul II dans les cuisines à côté d'Antoine en personne. L'assiette dans laquelle il avait mangé était exposée.

La femme avait disparu au fond, dans l'obscurité. Eleanor se sentit attirée par des voix. Au-dessus des portes sur sa gauche et sa droite, des plaques sur lesquelles il était écrit REX et PROTEUS. Une pièce était verte, l'autre violette. Eleanor distingua des costumes de reine ; capes d'hermine, couronnes, sceptres. Même dans le noir, leurs joyaux scintillaient.

Au fond de la salle, dans le coin, une porte entrouverte. Au-dessus, en lettres blanches fantomatiques : KHAOS.

La nouvelle de la présence d'Eleanor l'avait précédée. Ivy apparut à la porte, bloquant à sa sœur la vue de la foule présente, beaucoup plus nombreuse qu'au baptême.

« Tu as dit…, bredouilla Eleanor. Je croyais que vous rentriez à la maison tous les trois. »

Au milieu des gens, Bucky, Mary Marge coincé sous le bras, esquissa un sourire, puis retourna à sa conversation.

« Je ne savais pas comment te l'expliquer, déclara Ivy. Nous avons décidé que ce serait strictement réservé à la famille. »

Eleanor s'enfuit de l'autre côté de la rue, dans un magasin de pralines désert, au style minimaliste et à l'air conditionné agressif. Sa sueur gela instantanément, lui causant un violent frisson.

« Vous voulez goûter ? lui proposa une vendeuse anguleuse aux cheveux noirs aplatis.

— Pourquoi pas », répondit Eleanor, en essayant de se comporter comme une cliente normale. La vendeuse lui donna une noix de pécan enrobée. Les larmes jaillirent. Eleanor se retourna et s'approcha de tout près d'une étagère rouge chargée de bocaux de praliné à tartiner.

La porte s'ouvrit en tintant. Ivy saisit sa sœur par le bras et la retourna.

« Tu ne sais absolument pas combien c'est difficile pour moi d'être ainsi prise entre toi et Bucky, lui dit-elle d'un air suppliant.

— Entre moi et Bucky ? Mais qu'est-ce que je lui ai fait ? Je descends à La Nouvelle-Orléans et je rate le dernier épisode de la saison ! Je traîne mon mari à un baptême, alors même que nous sommes athées !

— Il ne s'agit pas de ce que tu lui as fait à lui, mais de ce que tu m'as fait à moi. Tu n'es pas venue pour mon anniversaire. »

Eleanor n'eut pas le temps de réfléchir que déjà Ivy revenait sur ce qu'elle avait dit. « Je sais, je sais : moi, je ne m'attendais pas à ce que tu viennes. C'est Bucky qui voit ça comme ça. » Elle poussa un soupir d'inquiétude, puis reprit à toute vitesse : « Il ne s'est jamais remis du fait que tu as gâché notre soirée de fiançailles.

— On en est encore au Cachepot Gate ? » Dans la main d'Eleanor, la praline qu'elle serrait si fort avait fondu.

« Ça a commencé avant, en réalité. Quand tu es arrivée, que tu as vu comment les gens étaient habillés, et que tu as demandé

où est-ce qu'ils se rendaient.

— Je n'ai jamais dit ça, répliqua Eleanor qui se rappelait clairement ce moment. Je l'ai certainement pensé parce qu'on se serait cru à la première d'un opéra. Mais je suis sûre d'une chose : je ne l'ai pas *dit*.

— Bucky t'a entendue. »

Une limite venait d'être franchie. La profession d'Eleanor consistait à tracer des lignes : elle était donc la première à savoir quand on dépassait les limites.

Elle alla à la caisse et se força à sourire. « Vous auriez une petite serviette, s'il vous plaît ? »

La femme prit de l'essuie-tout sous son comptoir et lui en déchira une feuille. Eleanor essuya ses doigts collants. Elle mit dedans la noix de pécan et rendit le tout à la vendeuse. « Merci.

— Mais c'est pas vrai ! fit Ivy en se plantant devant elle. Tu es folle ou quoi ?

— Ça pourrait dégénérer, et ce serait injuste pour ce magasin de pralines. » Là-dessus, Eleanor poussa sa sœur et sortit.

« Très bien, si c'est ce que tu veux, dit Eleanor à Ivy lorsqu'elles furent dehors. Où est l'album que je t'ai dessiné ? Où est mon fichu cadeau de mariage ?

— Comme tu le sais, nous attendions les Derringer.

— Tu as bien conscience que ce n'est pas toi qui parles, là ?

— Ils appartenaient à maman. Ils sont autant à moi qu'à toi. C'est tout ce qui reste d'elle et ils prenaient la poussière chez toi.

— Mais qu'est-ce que j'aurais dû faire ? Te les envoyer, aux bons soins de Mestre Mike, troisième yourte à gauche ?

— Bucky et moi, nous nous sommes mariés dans la maison de John Tyler, ça aurait dû être évident, rétorqua-t-elle sans broncher.

— Tu les as eus, tes Derringer ! La dernière fois que je les ai vus, ils étaient accrochés au mur de ta maison.

— Nous aurions dû les recevoir plus tôt. » Ivy releva le menton avec défiance. C'était une attitude étonnante de sa part, jamais Eleanor ne l'avait vue ainsi.

« Tu n'as pas répondu à ma question, reprit cette dernière. Où sont passées *Les Petites Flood* ?

— Bucky et moi avons tous les deux été offensés par *Les Petites Flood*.

— Ivy, je t'en conjure, arrête.

— Nous ne comprenons pas ce qu'il peut y avoir de charmant à voir un ours rôder autour de la maison pendant que des enfants dorment…

— C'est notre vie, Ivy, c'est nous.

— … ou à attendre dans la voiture pendant que Ted Bundy est en cavale. Et pourquoi voudrais-tu me faire revivre le jour où Parsley a été renversé par une voiture, zut alors ! Tu sais combien j'aimais ce chien !

— Moi aussi, je l'aimais ! C'est bon, j'ai pigé. Bucky se nourrit des injures qu'il lance aux autres, et tu es devenue comme lui.

— J'ai enfin trouvé un homme qui me traite ainsi que je le mérite. Tu y aurais droit, toi, et pas moi ? D'ailleurs où était Joe pendant le baptême ?

— Allons bon, Bucky a un problème avec Joe, maintenant.

— Eleanor, tout le monde a remarqué que Joe refusait d'entrer !

— Joe a été victime de méchantes bonnes sœurs quand il était enfant, il n'aime pas trop l'Église catholique. Tu le sais très bien !

— Et toi. Qui te moques du personnage illustre dont nous avons transmis le nom à notre fils, et devant des touristes ! Oh, Eleanor, même moi je n'ai pas pu te défendre après tous ces sarcasmes. Je le vois dans tes yeux, quand tu es prête à donner le coup de grâce. Tu te délectes de ta méchanceté, et tu choisis toujours pour victimes des plus faibles que toi. J'en ai plus qu'assez, et Bucky aussi.

— Hé, j'ai un message pour ce bouffon ambulant…

— Eleanor, tu parles de mon mari. Bucky est mon mari.

— Tu peux lui dire qu'il a gagné, déclara Eleanor en s'empourprant. Il va falloir que vous trouviez un autre souffre-douleur. Parce que c'est la dernière fois que tu me vois. Et je suis très sérieuse. »

Preservation Hall faisait dix mètres sur dix. Les murs étaient tachés d'humidité et recouverts de planches perforées pour différents usages ; le bois épais avait survécu à nombre d'inondations. Il n'y avait pas de scène. Seules cinquante personnes pouvaient s'y rassembler ; les pieds de ceux qui étaient

assis devant, sur des coussins miteux, s'entremêlaient avec ceux des musiciens. Joe était l'un des rares à avoir réussi à se procurer une chaise. Il était assis contre le mur, le corps secoué comme un sac d'os au rythme des cuivres pleins d'entrain du jazz du Vieux Sud. Eleanor apparut à ses pieds.

« Promets-moi, murmurèrent ses lèvres pendant le solo de trompette. Promets-moi que plus jamais on ne se disputera. »

Un mois plus tard, Katrina frappait. Eleanor prit son téléphone. Ivy répondit. Pas une fois elles n'évoquèrent cette querelle devant le magasin de pralines.

Les conversations téléphoniques avec Ivy devinrent plus chaleureuses et moins fréquentes. Elle avait trouvé un emploi de guide au musée local. Après une opération du dos sans résultat, Mary Marge fut piquée. John-Tyler fêta trois anniversaires. Eleanor envoyait le cadeau qu'Ivy avait requis.

Tard un soir, le téléphone sonna. C'était Lester, qui appelait d'un hôtel de La Nouvelle-Orléans. Il avait passé la journée avec Bucky et Ivy.

« Le soir de mon anniversaire. À New York. Quand Ivy l'a suivi à son hôtel. J'ai su que c'en était fini pour toi.

— Mais pourquoi tu dis ça ? s'alarma Eleanor. Que s'est-il passé ?

— Quand les as-tu vus pour la dernière fois ? »

Cela remontait à trois ans.

« Pourquoi ? dit Eleanor que la panique gagnait. Qu'est-il arrivé ?

— Mais tu ne le vois pas ? expliqua Lester qui avait bu et n'était pas facile à suivre. Il essaie de te faire accuser du meurtre. »

Le lendemain, Eleanor appela Ivy et lui demanda comment elle allait. Comment elle allait *vraiment*. Ivy eut une réponse inattendue : « Oh, ça va. Je prends des trucs.

— Tu veux dire que tu te drogues ?

— Non, je prends des médicaments. Eleanor, ça change tout ! Avant, au moindre petit problème, genre, Taffy avait trop serré le couvercle du pot de confiture de framboise, je m'escrimais à le taper sur le comptoir, à le passer sous l'eau chaude, et John-Tyler me demandait : "Pourquoi tu pleures, maman ?" Et moi je

pensais : Je ne suis même pas capable d'ouvrir un pot de confiture sans que ma misère se répande sur le monde. Mais maintenant que je suis sous médicaments, ce n'est plus qu'un pot de confiture ! Tant pis, je mangerai mes tartines avec du sucre à la cannelle ! Quel étrange produit de la modernité je suis devenue. Il faudrait faire un film. Une femme sous médicament traverse sa journée en ayant des réactions normales face à des événements normaux, tandis qu'à ses côtés se tient son ancien moi qui s'effondre face à la moindre difficulté.

— Gwyneth Paltrow peut jouer les deux rôles, commenta Eleanor d'un ton neutre.

— Eh bien, tu vois, ça, c'est un exemple. L'ancienne moi aurait fondu en larmes, parce que *je suis* une actrice. C'est moi qui devrais jouer les deux rôles. Mais la nouvelle moi ? Je dis oui, en effet, Gwyneth Paltrow serait merveilleuse elle aussi dans ces deux rôles. »

Matthew Flood mourut d'une cirrhose du foie à l'âge de soixante-six ans. Il ne buvait plus depuis dix ans. La dame de Dallas, chez qui il avait vécu avec ses deux filles, dans la maison du gardien, ne put venir aux obsèques. Toutefois, elle organisa les choses de manière qu'un convoi de Jeep rouges vienne chercher à Wagner Park les personnes présentes pour la cérémonie afin de les emmener dans les montagnes d'Aspen. Là, on répandit les cendres de Matty sur son sentier de course préféré, le Moment de Vérité.

Une douzaine de ses amis des Alcooliques Anonymes étaient présents, ainsi qu'Ivy, Eleanor et Joe. Le convoi serpenta à travers les petites routes dans la neige fondue du printemps, et ils arrivèrent à une table de pique-nique qui semblait là depuis toujours. Les y attendaient une couronne mortuaire aux couleurs des Broncos de Denver, orange et bleu, un barbecue de Hickory House et le groupe Bobby Mason, qui joua la chanson préférée de Matty : « Please Come to Boston ». La dame de Dallas demeura mystérieuse et loyale jusqu'au bout.

Il y avait du champagne pour cinquante personnes, mais seule Ivy buvait.

Aux yeux d'Eleanor, les amis de Matty se montrèrent bienveillants à l'égard de ces deux filles qui ne lui rendaient jamais visite. Joe se mit à pleurer en voyant l'urne funéraire sur

son lit de rameaux de peupliers déjà couverts de bourgeons couleur citron vert ; Eleanor ne ressentit rien.

La mort prématurée de sa mère lui avait appris à se blinder. Tout au fond d'elle-même, elle savait qu'elle était née gentille. Elle n'était pas destinée à ne compter que sur elle-même. Un jour, Matty avait oublié d'aller chercher ses filles au centre aéré, et elles avaient dû couvrir à pied les huit kilomètres qui les séparaient de chez elles. Matty était rentré après la fermeture des bars, et il avait soudain réalisé ce qu'il avait fait. Il s'était glissé sur le lit d'Eleanor, en pleurs. « Je suis faible. Tu es tellement meilleure que je ne le serai jamais. » La neige incrustée dans les semelles de ses chaussures de marche avait fondu et souillé les draps Life Savers d'Eleanor.

« Ça va ? » Lorsqu'ils s'assirent sur les chaises afin de partager quelques souvenirs de Matty, Joe prit la main d'Eleanor.

« Je t'aime à la folie, Joe », murmura-t-elle.

Une femme au visage très marqué et vêtue d'un pull tyrolien se lança dans une histoire. « Et puis il y a la fois où Matty a amené une chèvre au Jerome Bar ! »

Au beau milieu des rires de connivence, Ivy chuchota, tel un mauvais présage : « C'était un salopard d'incapable. »

Eleanor l'entendit, mais pas la femme, qui poursuivit : « Je crois qu'il avait gagné cette chèvre à Jim Salter, au jeu.

— Jim Salter avait un poney, pas une chèvre ! corrigea en riant l'ancien maire, Bill Stirling. Mais je vais te dire qui avait une chèvre…

— C'était un ivrogne et un bookmaker, gronda Ivy. Il nous laissait des semaines entières toutes seules, à nous débrouiller par nos propres moyens. »

Cette fois l'attention se tourna vers elle, mais elle fixait d'un regard vague une touffe d'herbe à trente centimètres de l'urne. Elle tenait une flûte de champagne. Par terre, à côté d'elle, sa bouteille attitrée.

Elle releva la tête et s'adressa à la femme, ébahie. « On se nourrissait comme on pouvait avec ce qu'il y avait à l'épicerie.

— Je ne voulais pas…

— Il ne savait même pas dans quelle classe j'étais, poursuivit-elle en se penchant en avant. J'avais les dents qui bougeaient, tellement on souffrait de malnutrition. Il m'a laissée me lancer dans des correspondances avec des taulards dont j'avais trouvé

l'adresse dans le magazine *Rolling Stone*. Désolée si je ne vois pas ce qu'il y a de drôle au fait d'avoir amené une chèvre au Jerome Bar. »

Eleanor posa la main sur le bras d'Ivy, mais celle-ci continua, s'adressant à présent à tout le groupe.

« … et parce que votre bien-aimé Matty ne s'est jamais soucié de moi, il a fallu que je me marie avec un type qui contrôle tous mes faits et gestes. Mais regardez-moi un peu ! » Elle se leva, et sa chaise tomba en arrière dans la terre avec un bruit assourdi. « Vous savez pourquoi je m'habille comme ça ? »

Eleanor et Joe s'étaient en effet posé la question. Ivy était vêtue d'une chemise à manches longues et d'une jupe de soie qui lui tombait jusqu'aux chevilles. Ses hanches se dessinaient tels des phares. Ses cheveux étaient d'un rouge peu flatteur qui faisait ressortir les boutons sur son visage.

« Les teintures pour cheveux contiennent des produits toxiques pour le fœtus, au cas où je retomberais enceinte à nouveau, alors Bucky m'oblige à utiliser du henné. Il pense que je me jette sur tous les hommes qui passent, comme je l'ai fait avec lui quand je l'ai rencontré. Et aussi sur toi, Joe, le jour de mon mariage. Aujourd'hui j'ai seulement la permission de sortir si je suis couverte des pieds à la tête, pareille à une juive orthodoxe ! »

Même dans ce groupe de personnes habituées à tous les excès, cette note d'antisémitisme déclencha un certain malaise.

« Toute ma vie, dit Ivy qui commençait à pleurer, même quand les choses allaient très mal, je m'en suis toujours mieux sortie que Matty. »

Eleanor se leva. Ivy s'écarta. « Mais regardez-moi ! » Elle retira vivement son bras, que personne n'avait tenté de saisir. « Tel père, telle fille, des citoyens de seconde classe, qui sont là pour satisfaire les caprices des gens qui vivent dans la grande maison.

— Je sais, Ivy. » Eleanor s'approcha de sa sœur, mais elle se mit à courir et leur cria le reste de loin, telle une preneuse d'otages.

« Si je pars, Bucky demandera la garde exclusive de John-Tyler ! Il en bave d'envie à l'idée qu'on lui intente un procès. Sa famille a acheté tous les juges de La Nouvelle-Orléans. Il prétend qu'on lui a vendu un article défectueux. Il dit que, toi et Joe, vous vous êtes bien fichus de lui en refilant la ratée de service à une

famille riche, comme si j'étais la folle dans le grenier. »

Joe arriva derrière elle et lui saisit les bras. La force de sa poigne la vida complètement. Il la fit monter dans une des Jeep dont il emprunta les clés, et dit à Eleanor qu'ils se retrouveraient plus tard au motel.

Dans la voiture, Ivy détourna la tête. Son seul mouvement consista à s'agripper à la barre chaque fois que la Jeep penchait dans les lacets. Quand enfin ils quittèrent la montagne pour regagner la route goudronnée de Marron Creek Road, elle dit :

« Je suis sûre que tu te demandes ce qui a bien pu me passer par la tête. Moi aussi. »

Joe prit la direction du campus de l'élégant Aspen Institute, avec son dôme géodésique et ses sculptures d'Herbert Bayer et Andy Goldsworthy. Il se gara, et partit avec Ivy sur le chemin qui menait au kiosque à musique. Ils longèrent des monticules manucurés d'un vert émeraude, atteignant parfois jusqu'à trois mètres de hauteur. Au sommet de l'un d'eux, une femme en doudoune sans manches jouait au roi de la montagne avec son Westie. À la lisière de la pelouse, traversant les sauges, un sentier connu seulement des gens du coin. Il menait au cœur d'un bosquet de peupliers où étaient disposés des bancs en demi-cercle. Eleanor et Ivy y venaient quand elles étaient petites. C'était leur cachette favorite.

Ivy s'assit, de retour chez elle.

« Je suis d'accord avec tout ce que tu as dit, déclara Joe. On va s'en occuper comme on s'est occupé du reste chaque fois.

— Tu as pleuré là-haut, tout à l'heure.

— Nature et mortalité. Je me laisse toujours avoir. Tu fais de ton mieux, ou pas. Les montagnes s'en moquent.

— Waouh ! »

Joe eut un petit rire. « Je suis désolé. »

Ivy cassa une branche de sauge, frotta les feuilles entre ses doigts et les fit sentir à Joe.

Joe se pencha. Ivy toucha son visage. Il eut un mouvement de recul.

« Je crois que je n'ai pas bu assez d'eau quand on est montés là-haut, reprit-elle.

— On est à une altitude de deux mille cinq cents mètres. Trois mille trois cent cinquante là-haut, sur la montagne.

— Ça t'embêterait d'aller me chercher un verre d'eau ? »

Joe revint au kiosque à musique. C'était le mois de mai et l'endroit était totalement abandonné. Sur un stand qui n'était pas verrouillé, il dénicha des gobelets cartonnés. Il en prit quatre, puis se rendit aux toilettes et les remplit d'eau glaciale.

Il retourna ensuite jusqu'au bosquet secret en prenant soin de ne rien renverser.

Il n'y avait plus personne.

Joe ressortit d'entre les peupliers. Pas la moindre trace d'Ivy. La femme au chien avait disparu, elle aussi. Joe sentit une autre absence. Pas de trace rouge entre les feuilles. La Jeep. Il avait laissé les clés à l'intérieur.

Il emprunta alors la Route 82 en direction de la ville. Il commençait à pleuvoir. Les sommets des montagnes étaient saupoudrés de sucre glace.

Le rutilant convoi des Jeep le rattrapa sur le chemin du retour. L'une d'elles s'arrêta, Eleanor en sortit.

« C'est la dernière fois, dit Joe. Tu m'entends ? J'en ai vraiment ma claque. »

Ils regagnèrent l'hôtel Limelight. La chambre d'Ivy était vide, ses bagages avaient disparu. Eleanor reçut un appel : la Jeep avait été localisée à l'aéroport d'Aspen, arrêtée à l'endroit réservé aux pompiers, le moteur encore en marche.

Quelques mois avant les obsèques, Eleanor et Joe avaient décidé qu'il était temps pour elle d'arrêter la pilule. Le matin de la cérémonie, en se rendant à Wagner Park, elle s'était soudain mise à vomir dans un tonneau ornemental qui contenait les tiges noires et ratatinées des pétunias de l'an passé. Elle mit cela sur le compte de l'oxygène qui se raréfiait en altitude.

Le lendemain, sur le chemin du retour, dans les toilettes de l'aéroport de Seattle, elle rendit de la bile.

« Ça va ? lui demanda Joe quand elle ressortit.

— Oui, je suis un peu fatiguée. »

Joe ne continuait pas avec elle jusqu'à Seattle, il partait pour Nairobi. Il avait déjà un jour de retard : il devait retrouver là-bas deux autres médecins pour une campagne de chirurgie humanitaire. Il y avait un an qu'il récoltait des fonds et tentait de mettre sur pied toute l'opération.

Si Joe savait qu'Eleanor était enceinte, il annulerait son voyage. Elle l'embrassa pour lui dire au revoir, en espérant avoir

une bonne nouvelle à lui annoncer à son retour.

À Seattle, la bonne nouvelle se présenta sous forme d'un battement cardiaque aquatique déterminé, et d'ultrasons imprimés sur un délicat papier thermique. Le bébé serait là à la fin novembre. Toutefois, comme le disait le docteur Koo, Eleanor avait plus de quarante ans et elle n'en était encore qu'à deux mois de sa toute première grossesse. « Ne nous emballons pas. »

En sortant de chez le gynécologue, elle reçut un appel d'Ivy.

« C'est terminé. Je le quitte. »

Dans la semaine qui suivit, dès qu'elle pouvait échapper à la surveillance de Bucky – au marché, au parc, dans sa voiture garée quelque part pendant qu'on la croyait à la gym –, elle lui racontait ses colères de jaloux et ses comportements d'histrion.

Ce ne fut pas la disgrâce de Bucky qui donna le sentiment à Eleanor de vivre en Technicolor, mais le fait de redevenir une sœur. Il n'existait pas de plus grand soulagement que d'être aimée par la personne qui vous connaissait depuis toujours. Le cœur d'Eleanor était emporté par une folle cascade de fous rires : il y avait tant à partager, tant de bonne volonté, tant de choses à comparer, tant de façons d'aider et de se faire aider. Elle traversait le monde extérieur, et toutes ses actions étaient destinées à sa complice, Ivy. Eleanor était au sommet de sa forme.

« Oh, Eleanor, soupira Ivy pendant que Bucky était parti chercher le dîner à l'extérieur. Je me suis égarée et je suis la proie du chaos, je t'ai même repoussée. Comment pourrais-tu ne pas me haïr ?

— Tout ce qui compte, c'est qu'on soit de nouveau ensemble. »

Elles tombèrent d'accord pour reconnaître que jamais Bucky ne laisserait Ivy s'en aller sans rien dire. Elles mirent donc un plan au point. Un jour où il devait recevoir les honneurs de la municipalité parce qu'il avait employé des détenus au comportement exemplaire pour tirer le char de la confrérie de Khaos, Ivy filerait à l'aéroport avec John-Tyler. Eleanor lui avait réservé deux billets d'avion, elle avait embauché un avocat spécialiste du divorce et payé deux mois de loyer pour une petite maison de l'ouest de Seattle. Ivy pourrait travailler au cabinet de Joe.

Ivy eut du mal à croire que Joe veuille encore bien d'elle. « Il ne doit pas être très chaud après le coup que je lui ai fait à Aspen.

— Joe est à fond avec nous. »

Mais Joe n'était avec personne. Il était toujours en Afrique, sans téléphone ni Internet.

C'était de la folie. Eleanor était responsable d'une collision imminente. Son imagination devint une scène de guerre entre Ivy et Joe.

Ivy : Mais Eleanor, sans un bon avocat, je vais perdre la garde de mon fils !

Joe : Que je finance une bataille d'avocats entre Ivy et Bucky, tu veux rire ?

Ivy : Mais il ne te reste pas de l'argent à toi, de *Looper Wash* ?

Joe : Alors quand je gagne de l'argent, c'est « notre » argent, mais quand c'est toi qui en gagnes, c'est « ton » argent ?

Ivy : Joe n'a jamais compris ce qu'on représente l'une pour l'autre.

Joe : J'ai six frères et sœurs. Et aucun drame. Ça s'appelle mettre des limites.

Ivy : Je te promets de te rembourser quand j'aurai gagné mon procès.

Joe : Toi et moi, on sait très bien que jamais Bucky ne lâchera un cent.

Ivy : Je pourrais vous rembourser en m'occupant du bébé ?

Joe : Une gamine irresponsable pour veiller sur notre bébé ? Non merci.

Ivy : L'essentiel, c'est de le battre.

Joe : Personne ne peut battre le Troubadour Troublé.

Soudain, des Klaxon retentissaient, et Eleanor revenait à la réalité. Le feu était passé au vert et elle n'avait pas démarré.

L'avion d'Ivy atterrit à midi. Eleanor avait acheté un siège auto pour enfant, et décoré le dos d'une enveloppe. *Bienvenue à Seattle, Ivy et JT !* Elle attendait à la sortie des passagers, aux aguets parmi les chauffeurs de limousine.

Ivy apparut, elle portait une petite robe sans manches et ses cheveux étaient redevenus blonds.

« Hé ! » l'appela Eleanor.

John-Tyler n'était pas à ses côtés. Les yeux d'Eleanor revinrent sur la porte tambour qui tournait toujours. Un petit garçon en blazer bleu marine apparut, donnant la main à son

père, Bucky.

Ils se plantèrent tous les trois devant Eleanor.

« C'est mon choix, dit Ivy. Ça n'a rien à voir avec Bucky. Le traitement pour la FIV et les médicaments m'ont bouleversée sur le plan émotionnel. J'avais besoin d'aide, je m'en rends compte à présent. Et je me fais aider. »

John-Tyler, chaussé de tout petits mocassins Gucci, semblait posséder sa propre petite personnalité. Il tenait un dinosaure en plastique à la main. Il avait le menton de Bucky. Eleanor n'avait jamais prêté attention au menton de Bucky – jusqu'à ce qu'elle le découvre chez le fils d'Ivy.

Sans un mot, Bucky remit à Eleanor une liste d'exigences. Elle la parcourut vaguement des yeux. Si elle voulait rendre visite à Ivy, elle devrait séjourner à l'hôtel. Elle ne serait pas admise dans la maison. En aucun cas elle ne devait rester seule avec John-Tyler.

Eleanor scruta le visage de sa sœur dans l'espoir d'y détecter la plus petite trace de reconnaissance : une larme retenue, un clin d'œil désespéré disant *Je t'expliquerai plus tard*, une lèvre tremblante. Mais non, rien.

Bucky lui tendit un sac de chez Neiman Marcus. « Nous n'avons plus besoin de ça. »

Dedans, une tranche de cuir. Sur le dos, *LES PETITES FLOOD*. Le choc, l'approbation d'Ivy : Eleanor était paralysée.

Bucky laissa choir le sac sans égard. Il tomba avec un bruit sourd.

« Retournons aux départs, voulez-vous ? dit Bucky qui avait passé le bras autour de la taille d'Ivy. Notre avion part dans une heure et je crains que les puissances supérieures ne veuillent à nouveau nous soumettre aux contrôles de sécurité.

— Oui, mon amour. »

Bucky se retourna vers Eleanor. « Vous rejetez le blâme sur moi, bien entendu. Un jour, vous comprendrez que tout ça est entièrement votre faute. Vous ne m'avez jamais laissé la moindre chance. Oui, je vis ma petite vie à La Nouvelle-Orléans. Et d'aucuns pourraient dire que j'ai surinvesti le carnaval. Mais je suis d'une loyauté féroce envers ma famille, vous voyez. Les difficultés que j'ai avec votre sœur viennent du fait que je veux le meilleur pour elle et pour notre fils. Je suis le premier à reconnaître qu'Ivy et moi, nous avons traversé des moments

difficiles. Mais quel couple n'a pas connu ça ? Néanmoins, quand une personne vient vous voir pour vous raconter sa version à elle des horreurs qu'elle vit avec son conjoint, vous avez le devoir moral de l'écouter, pas de comploter avec elle pour la pousser au divorce. Il est vrai, Eleanor, que vous et moi, nous avons des styles différents. La dernière fois que j'ai vérifié, il me semble que le monde permettait ce genre de choses. Il est un proverbe bouddhiste : "Ce n'est pas parce que le radeau t'a permis de traverser la rivière que tu dois le porter sur le dos pendant tout le reste de ta vie." En d'autres termes, Eleanor, vous êtes le radeau, et Ivy a décidé de vous laisser à terre. »

Sur ce, tous trois s'éloignèrent.

Il fallut quelques secondes à Eleanor pour reprendre ses esprits.

« *Où sont les Derringer ?* se surprit-elle à crier en les pourchassant. Je veux mes pistolets ! Je veux récupérer mes pistolets ! »

Dix minutes plus tard, Eleanor était assise à l'arrière d'une voiture de police devant les arrivées. Elle expliqua au jeune agent qu'il s'agissait d'une querelle familiale, que les pistolets en question étaient des antiquités qui ne fonctionnaient plus, que c'étaient presque des métaphores. Et quand bien même ils auraient été encore en état de marche, ils étaient accrochés à un mur dans un autre État.

« Il faut vous calmer, madame, dit le flic par la fenêtre entrouverte. Je ne veux pas vous ramener au poste. Mais faut vraiment lâcher du lest, là. »

Mon Dieu, faites que toute cette rage, cette peur toxique n'atteignent pas le bébé. Faites qu'à son retour d'Afrique, Joe n'apprenne pas qu'on m'a arrêtée. Je vous promets, Seigneur, que si vous me sortez de là, si le bébé est en forme, et si Joe n'apprend rien de tout ça, alors ma famille se limitera à Joe et lui. Plus jamais je ne penserai à Bucky et Ivy.

« Allez, rassemblez vos esprits, madame. Vous allez compter jusqu'à trois, et à trois, vous mettez tout ça derrière vous. Prête ?

— Un, deux, trois. »

L'absence de sa sœur se fit le plus cruellement sentir après la naissance de Timby. L'allaitement. Les nuits. Eleanor s'était inscrite à un cours pour jeunes mamans dont l'animatrice jugeait

très mauvais, voire à la limite de la maltraitance, les chaises hautes, les hamacs porte-bébés et la pratique qui consistait à les allonger sur le ventre. Bien sûr, Eleanor avait envie de savoir ce qu'en pensait sa sœur, puisqu'elle avait été mère avant elle. La vie quotidienne était un véritable terrain miné par le souvenir. (Les myrtilles : cette fois où Eleanor et Ivy avaient préparé une soupe de myrtilles d'après la recette du *Silver Palate Cookbook*, à l'époque où elles vivaient dans cet appartement sur Bank Street, et leurs invités s'étaient tous retrouvés avec les dents violettes.) Mais dès que pointait un souvenir lié à Ivy, Eleanor faisait claquer un élastique qu'elle portait au poignet. Et si jamais elle avait oublié son élastique, alors elle se tançait à voix haute : « Non ! »

À son retour de l'aéroport, après que ce gentil policier l'eut laissée rentrer tranquillement chez elle, elle avait jeté tous les objets qui lui rappelaient sa sœur dans l'appartement. (Les haricots rouges : à l'époque où elles vivaient à New York, elles avaient voulu cuisiner un chili pour une fête, mais la cuisine étant minuscule, elles avaient cuit les haricots la veille. Ils avaient fermenté, et elles avaient fini par commander des plats à emporter à l'Empire Szechuan.) Eleanor débarrassa son placard de tous les vêtements qui lui rappelaient Ivy. Un tee-shirt Fiorucci lavé mille fois et doux comme de la soie alla aux bonnes œuvres. Un tablier Conran, sans doute acheté à l'Astor Place du temps qu'elles habitaient Bank Street suivit le même chemin.

Les livres. *Jane Eyre* : donné. *Le Drame de l'enfant doué* avec des passages soulignés par Ivy. *Lonesome Dove*, coupé en deux pendant un séjour en camping pour qu'elles puissent le lire en même temps, puis rafistolé avec du scotch. Un numéro de *Vanity Fair* avec Daryl Hannah en couverture, et la pub Dior d'Ivy à l'intérieur. Des boîtes à chaussures remplies de photos qu'Eleanor avait décidé de ranger dans des albums : toutes celles où Ivy apparaissait partirent à la poubelle, puis le sac-poubelle atterrit dans le vide-ordures.

Les Petites Flood lui faisaient de l'œil.

Des années plus tôt, Joyce Primm, une jeune éditrice, s'était montrée intéressée par ces dessins et elle avait proposé à Eleanor de poursuivre la série pour les transformer en mémoires graphiques.

Et si elle les publiait ?…

Si elle donnait vie à l'histoire de leur enfance ? À la perte de

sa mère bien-aimée, à la nécessité de se substituer à elle auprès d'Ivy à l'âge de neuf ans. Des milliers de souvenirs l'appelaient ! Cette fois où Ivy et elle avaient déclaré à Matty qu'elles allaient explorer la mine Midnight et qu'alors, levant à peine les yeux de son journal, il leur avait répondu : « Heureux de vous avoir connues, les filles. » Ou encore quand Tess, après avoir appris le diagnostic, restait assise dans sa voiture à écouter « Frank Mills », extrait de la bande-originale de *Hair*.

L'imagination d'Eleanor enflammait les cieux de scénarios où Bucky entrait par hasard dans une librairie de Garden District et découvrait *Les Petites Flood* au rayon des romans graphiques. Quelle blessure ! Quelle humiliation ! Pris de panique, il dévalisait toutes les librairies de La Nouvelle-Orléans pour que personne ne puisse voir le livre ! Enfin, elle avait eu raison de lui. Les gens disaient à Ivy : « Je ne me rendais pas compte que vous aviez eu une enfance si difficile. Dieu merci, vous et votre sœur étiez là l'une pour l'autre. » Alors Ivy devrait mentir, ou admettre qu'elle avait jeté Eleanor pareille à une vieille chaussette. Dans un cas comme dans l'autre, quelle douce vengeance !

Bien sûr, Eleanor avait créé ces douze illustrations par amour. Mais ça ne signifiait pas qu'elle ne puisse les utiliser pour se venger.

Lorsqu'elle avait séduit Joyce Primm afin d'obtenir un contrat pour son livre en buvant un verre au W Hotel, Eleanor était dans un état à la fois euphorique et rempli de confusion, telle une femme qui balance les vêtements de son petit ami devant la maison.

Hélas, quand elle se mit devant sa table à dessin pour travailler, son énergie vengeresse s'était dissipée. Elle essaya bien de la ranimer, au nom de l'art, mais rien ne vint. Elle rangea *Les Petites Flood* au fond d'un tiroir en se disant qu'elle y reviendrait plus tard.

Huit années s'écoulèrent.

Le souvenir d'Ivy était toujours là. Suivant les jours, Eleanor se sentait en colère, mélancolique, anéantie, ou bien elle ne ressentait rien du tout. Il lui était impossible de ne pas penser à Ivy. Toutefois, elle parvenait à se maîtriser en peu de temps. Après toutes ces années de pratique, il ne lui fallait plus désormais que cinq minutes pour s'en remettre.

Pas plus tard que le week-end dernier, Eleanor, Joe et Timby étaient allés séjourner dans une auberge de Lummi Island. Il y avait là une bibliothèque fraîche et sombre avec des journaux sur des présentoirs en bois et toutes sortes de thés différents. C'était parfait pour passer un après-midi de début octobre, pendant que Joe et Timby faisaient du kayak. Eleanor avait lu le *New York Times* comme il se doit, c'est-à-dire en prenant son temps, de la première à la dernière page. Elle n'avait même pas sauté la rubrique nécrologique.

On y parlait d'une femme qui avait fait fortune en important des bananes des Caraïbes, puis avait à nouveau gagné beaucoup d'argent grâce à la culture du coton. Quelque chose dans cette histoire lui semblait familier. Elle regarda à nouveau le nom de la femme en question.

ARMANITO TRUMBO CHARBONNEAU
PILIER DE LA BONNE SOCIÉTÉ DE LA NOUVELLE-ORLÉANS
DÉCÉDÉE À L'ÂGE DE 92 ANS

Avant d'avoir pu s'arrêter, elle lut la dernière ligne.

« Elle laisse un petit-fils, l'historien Barnaby Fanning, et ses deux enfants, John-Tyler et Delphine. »

Brouillard

« Mettez-lui quelque chose sous la tête », a dit quelqu'un.

J'ai ouvert les yeux au milieu d'un halo d'inquiétude. Spencer, Timby, un gardien du musée et une vieille dame très classe étaient agenouillés auprès de moi, une longue écharpe à motif floral tombant du cou de cette dernière. Elle l'a repliée en deux, puis en deux, puis en deux, jusqu'à ce qu'elle fasse la taille d'une tête. En l'occurrence, la mienne. Je l'ai donc dûment relevée pour que la dame glisse son écharpe dessous. L'inconvénient du cachemire ultrafin ? Vous avez beau le plier et le replier, il aura toujours l'épaisseur d'une feuille de papier.

Depuis un second cercle de personnes restées debout, j'ai entendu : « J'ai appelé une ambulance.

— Pour moi ? me suis-je récriée. Mais je n'ai pas besoin d'ambulance. » Enfin, pour tout dire, je me sentais un peu dans le gaz…

« Détendez-vous et respirez », a dit la dame qui avait pris la situation en main… la directrice du musée ? Elle devait avoir quatre-vingts ans avec sa peau parcheminée, ses longs cheveux blancs bouclés, son fin visage taillé à la serpe, que rétrécissaient encore davantage ses énormes lunettes à monture noire. Comme par défi, elle n'était pas maquillée.

« Vous voyez ses pupilles ? a chuchoté quelqu'un.

— Maman ! » Timby s'est jeté sur moi.

« Je t'en prie, tout va bien ! » Je lui ai tapoté le dos.

Sur le côté, quelqu'un racontait l'incident, tout excité. « J'étais en train d'évaluer mes stocks, quand j'ai vu cette femme qui courait, et *paf !* la seconde d'après, elle était par terre. »

« Lève-toi, m'a dit Timby.

— C'est vrai, a déclaré quelqu'un. Elle ne s'est pas relevée.

— Si c'est de moi que vous parlez, c'est parce que je n'ai pas encore décidé de me remettre debout.

— Vous voulez un peu d'eau ? m'a proposé un des

installateurs.

— Nan. »

Il s'est tourné vers Timby : « Et toi, tu en veux ?

— C'est de l'eau vitaminée ?

— Quelqu'un devrait appeler un de ses proches, a repris une femme surexcitée. Dis-moi, mon petit, tu as un papa ?

— Mais bien sûr qu'il a un père ! Qu'est-ce que vous croyez ?

— Est-ce que nous pouvons le joindre ?

— Elle a son numéro dans son téléphone, a répondu Timby.

— Eleanor ? est intervenu Spencer. Je peux emprunter votre portable ?

— Je l'ai laissé choir dans un seau d'appâts. »

« Hein ? » collectif.

« Il avait cessé de m'être utile.

— Waouh ! a commenté Spencer. Waouh ! a-t-il répété en laissant le son se prolonger.

— Qu'est-ce que ça veut dire, "waouh" », a demandé la directrice du musée, et je lui en ai su gré car ça m'évitait de m'en charger.

« Parfois, elle dit de ces trucs… a-t-il donné en guise d'explication.

— Elle est toujours comme ça ? » a fait quelqu'un, et tout le monde a haussé les épaules. Franchement, il ne leur en fallait pas beaucoup.

« Rappelez-moi de ne jamais participer à *Une famille en or* avec vous, les gars », ai-je lancé.

Un groupe s'était formé autour d'une massive sculpture verte.

« Il y avait ce creux, là, avant ?

— Un creux ? a repris Spencer en se retournant pour regarder.

— Allez-y, je vous libère », ai-je alors consenti, car il semblait désireux d'examiner la chose de plus près.

Spencer a foncé vers la sculpture. La directrice du musée tordait le cou pour voir, elle aussi.

« Vous aussi, vous pouvez y aller. Tous ceux qui veulent partir, n'hésitez pas. »

La directrice du musée et l'installateur ont détalé, me laissant seule avec Timby.

Je lui ai caressé les cheveux. « Comment ça va, mon chéri ?

— J'aimerais bien que tu te relèves.

— Dans ce cas, je vais le faire. » Je me suis assise. « Tu es content ?

— Je veux dire, que tu te mettes debout, a-t-il repris en me tirant par le bras.

— C'est de l'acier de quatre millimètres d'épaisseur, a dit quelqu'un auprès de la sculpture. Regardez-moi le creux qu'elle a laissé ! »

Ils se sont tous retournés vers moi, pleins d'un mécontentement admiratif.

« Brett Favre ! ai-je annoncé d'un ton triomphal.

— Rallongez-vous, m'a dit Spencer.

— Brett Favre, c'est le quarterback dont je ne parvenais pas à me rappeler le nom, celui avec le pouce.

— C'est très bien. Mais rallongez-vous.

— Non, a coupé Timby d'un ton menaçant.

— Quand on n'arrive pas à se souvenir d'un nom, ai-je expliqué à Spencer, ça peut être un signe de début d'Alzheimer. Mais si ça vous revient tout d'un coup un peu plus tard, alors tout va bien.

— J'ai entendu dire ça, moi aussi », a renchéri la directrice du musée.

Elle avait un port parfait. Voilà comment je voulais vieillir. Lâcher sur tout, mais m'habiller avec goût et me tenir droite. Et ces énormes lunettes : c'est sûr, je voulais devenir comme elle. Comme Elaine Stritch. Ou Frances Lear. Ou Iris Apfel. Mais d'où me venaient tous ces noms ? J'étais bombardée de références inutiles !

« Allez-y quand vous pouvez, pas quand vous en avez besoin », ai-je dit.

Ils se sont tous retournés vers moi.

« C'est un conseil pour aller aux toilettes. Un bon conseil. »

M'oubliant complètement, ils se sont de nouveau rassemblés, cédant à la panique.

« On est couverts, a tranquillement expliqué la directrice du musée. Nous sommes légalement responsables.

— Oui, pendant l'exposition. Sauf que là, elle n'a pas commencé, a dit un ouvrier.

— Ce n'est pas ainsi que fonctionnent les assurances, a-t-elle répliqué sèchement.

— Moi, c'est sur elle que je miserais, ai-je lancé. Avec l'âge

vient la sagesse. »

Spencer m'a regardée en plissant les yeux. L'équipe des inquiets me tournait le dos.

Par terre. Mon sac. Les clés.

D-E-L-P-H-I-N-E

Oh, mon Dieu.

« Viens », ai-je murmuré à Timby. Je me suis emparée des clés et je me suis relevée. Ma tête était de plomb, mal positionnée sur mon cou. J'ai fermé les yeux plusieurs fois pour remettre en place mon centre de gravité. « Tu vois ? »

La réponse de Timby a été noyée par le hurlement d'une sirène qui approchait.

Spencer et les autres étaient trop absorbés dans leur débat à mi-voix pour s'apercevoir que nous prenions la poudre d'escampette.

Ah, Spencer, pauvre Spencer. J'espérais qu'il réussirait un jour.

Oh, mais, attendez…

Seul signe de vie en atteignant Galer Street : un petit lapin qui sautillait sur la pelouse.

« Oh, a dit Timby.

— Mais où sont-ils donc tous passés ?

— Ils ratissent les feuilles là-bas derrière.

— Tu veux dire toute l'école ?

— Avec nos copains SDF. »

Une école déserte ! La situation rêvée pour mettre en application mon plan un peu lâche : me glisser à l'intérieur sans que personne me voie, déposer les clés, puis filer en douce.

Ce que j'avais fait était vraiment impardonnable. À cause de moi, une jeune maman avait passé la moitié de la journée à chercher son fichu trousseau comme une folle. Peu importe qu'on soit mince ou imbue de soi-même : personne ne mérite ça.

Quant à moi, je n'arrivais pas à digérer l'idée que j'avais appris l'existence de ma nièce par les journaux, et que, dans une tentative complètement dingue pour me venger, j'avais volé les clés d'une femme dont la fille portait le même nom…

Franchement, vous auriez fait ça, vous ?

Tout cet épisode me bouleversait profondément. Par le passé, on m'a bien des fois traitée de folle. Mais c'était la charmante foldingue, la drôle de dingue, et puis quoi, on a tous un grain quelque part, non ? Piquer un trousseau de clés, en revanche… Aucun Tour de passe-passe ne pouvait me dépeindre en autre chose que « folle-flippante ».

J'ai ouvert la porte et traversé le hall. La salle de conférences était plongée dans le noir ; la table offrait encore toutes sortes de fabuleux recoins où planquer les clés avant de disparaître. J'ai voulu ouvrir… Verrouillé !

« Joyeux anniversaire… », ai-je entendu chanter à travers le couloir.

J'ai suivi les voix qui m'ont menée vers les quartiers de

l'administration. Le bureau ouvert de Lila était désert.

« Joyeux anniversaire, Gwensie ! »

Tout le monde était rassemblé dans le bureau de Gwen autour d'un gâteau. Parfait ! Je me suis penchée sur le bureau de Lila pour attraper un feutre, puis une enveloppe, sur laquelle j'ai écrit en majuscule : TROUVÉ CE JOUR.

Mais alors, une voix… une voix retentissante… dans la même pièce que moi : « Je vais chercher un couteau ! »

C'était Stesha, la coordinatrice des activités périscolaires.

« Bonjour, Eleanor ! » Stesha a ensuite fait ce qu'elle faisait toujours quand elle me voyait : elle a soulevé son tee-shirt pour me montrer son tatouage *Looper Wash*. Elle était plutôt Vivian, apparemment.

« Ah, le voilà ! ai-je dit, faute de mieux.

— Vous avez besoin de voir Lila ?

— Non, non…

— Oh, bonjour ! » À présent c'était Lila ! « Comment va Timby ?

— Beaucoup mieux.

— Qu'est-ce qu'on peut faire pour vous ?

— Oh, je suis revenue pour signer. J'ai oublié ce matin. Et vous aviez bien envoyé un mail à tous les parents pour dire qu'il fallait signer une décharge quand on venait chercher les enfants plus tôt ?

— Oh, mais vous n'aviez pas besoin de vous déplacer pour ça. J'étais là quand vous êtes passée prendre Timby.

— Ça concerne seulement les parents qui vont les chercher directement en classe », a précisé Stesha.

Ce tourbillon d'informations sans intérêt a eu sur moi un mystérieux effet paralysant.

« C'est pour moi ? a finalement demandé Lila en avisant l'enveloppe dans ma main.

— Non ! me suis-je écriée en la déchirant.

— Dites à Timby qu'on espère qu'il va mieux. »

Je suis revenue dans le hall où mon fils était agenouillé, le visage collé contre une boîte transparente avec un cadenas, remplie de billets.

« Maman ! Regarde, il doit y avoir un millier de dollars, dedans ! »

Au-dessus de la boîte, un petit écriteau : QUÊTE POUR LES SANS-

ABRI. À côté, un Post-it : DERNIER JOUR !

« C'est pour acheter des chaussettes et des couvertures qu'on va donner à un foyer de SDF, m'a expliqué Timby.

— Waouh. Les SDF. Je comprends. Mais je ne sais pas pourquoi c'est toujours pour les SDF.

— Les parents vont compter les billets aujourd'hui. Si Galer Street a plus d'argent que les autres écoles, on gagne des entrées pour le parc aquatique de Wild Waves. »

Le soleil inondait de lumière la salle de conférences. Deux jeunes mamans et un jeune papa (quoi, les mêmes… C'est à *moi* que vous posez la question ?) faisaient de la place sur les tables pour procéder au comptage des billets. (La politique de Galer Street : si on a besoin de deux personnes pour effectuer une tâche, pourquoi ne pas envoyer des emails pressants afin d'en convoquer six ?)

Ça m'a donné une idée.

« Timby, va chercher ton sac à dos dans ton casier.

— Mais je l'ai déjà.

— Alors va chercher tes baskets.

— Pourquoi ?

— Pour qu'on puisse les laver.

— Tu veux laver mes baskets ?

— À la machine. »

Timby a fait la grimace. « C'est pas vrai.

— Je ne te demande pas ce que tu en penses. Allez, vas-y. »

Timby est monté d'un pas lourd jusqu'à son casier. Les élèves de CM2 avaient exposé sur les murs des journaux de bord qu'ils avaient réalisés à la manière de Lewis et Clark. Tout en feignant de m'y intéresser, j'ai sorti les clés de mon sac et je les ai glissées dans la boîte à dollars. Aucun bruit de chute : ça en disait long sur l'épaisseur du matelas de dollars.

Dans quelques minutes, un des parents volontaires ouvrirait la boîte, trouverait les clés et les rendrait à la maman de Delphine. J'aurais sauvé les meubles.

À travers les vitres d'une classe, je voyais la cour de l'école. Les petits, armés de râteaux, se mettaient en rangs pour rentrer.

Il était temps de m'éclipser. J'ai cherché mes clés de voiture dans mon sac. Bizarre… J'ai baissé les yeux.

D-E-L-P-H-I-N-E

Quoi ? J'ai fait volte-face.

Mes clés ! Dans la boîte à dollars ! La boîte fermée par un *cadenas* !

J'ai eu un flash : je me suis revue à l'époque où j'étais inscrite au club de gym Health and Racquet à New York. Il y avait eu des vols : un mauvais sujet avait réussi à ouvrir les casiers. Comment ? En roulant une serviette, puis en la glissant dans le cadenas, et en tirant des deux côtés en même temps très fort. J'ai toujours eu envie d'essayer.

Un peu plus loin sur le mur où était affiché le journal, les enfants avaient suspendu des tomahawks : des bâtons avec des pierres attachées à l'extrémité, maintenues par… des lacets de cuir !

Aide-toi, le ciel t'aidera.

J'ai détaché le lacet de cuir d'un tomahawk, puis je l'ai replié plusieurs fois.

Toujours personne, mais les gamins n'allaient pas tarder à arriver. Dans une minute, ce serait le déferlement.

J'ai passé le lacet de cuir dans l'anneau du cadenas et j'ai fermement saisi chaque extrémité. J'ai tiré d'un coup sec et…

La boîte est tombée par terre !

Je me suis laissée choir à côté. Cette foutue boîte était toujours fermée. J'ai saisi un autre tomahawk, et je me suis mise à taper dessus. Cette saleté refusait de s'ouvrir. Enfin, les gonds ont lâché. J'ai soulevé le couvercle, saisi mes clés en faisant voler les billets, puis j'ai jeté à la place le trousseau D-E-L-P-H-I-N-E et je me suis relevée. J'avais réussi ! Et nul ne m'avait vue.

Enfin, à part Timby, debout devant moi, ses baskets crasseuses à la main.

« Tu as déjà entendu le mot “subconscient” ? ai-je demandé à Timby dans le rétro tandis que nous descendions Queen Anne Hill.

— Non.

— Le subconscient, c’est une partie cachée de toi qui fait des trucs, mais tu ne t’en rends pas compte, et puis aussi qui pense des choses sans que tu le saches.

— Ah. » Timby était tourné vers la fenêtre.

« C’est presque comme s’il y avait une autre personne à l’intérieur de toi qui entretient ses propres pensées. Et souvent, ce ne sont pas de bonnes pensées. »

Timby a fait la grimace. Les immeubles de briques défilaient, captant son attention.

« En réalité ce que je veux te dire, c’est que ce matin, une *partie de moi* a pris les clés de la maman de Delphine.

— Ta main. »

J’ai rajusté le rétro.

« Qu’est-ce que tu veux faire en rentrant ? Tu veux jouer au Tamalou ? Préparer une pizza ? On peut regarder *I Know, Right ?*

— Je peux regarder tout seul ? »

On s’est arrêtés à un feu devant Key Arena. Une demi-douzaine de moines ont traversé, crâne rasé, vêtus de robes safran, portant sur l’épaule des sacs en tissu qu’ils avaient sans doute fabriqués eux-mêmes. Devant le passage piéton perpendiculaire, les gens attendaient que le petit bonhomme soit vert alors que la rue était déserte.

« Seattle. Je n’ai jamais vu une ville où les piétons étaient aussi peu pressés de traverser.

— Peut-être que c’est juste parce qu’ils sont heureux. »

J’ai passé à Timby le panier cadeau. « Déchire-moi ce truc, tu veux bien ? »

Avec une détermination effrayante, Timby a essayé de faire

glisser la cellophane par-dessus l'anse du panier, mais il n'a réussi qu'à la tendre davantage. Il a tiré sur l'extrémité, mais le nœud était collé. Ensuite il a tenté de déchirer la cellophane là où s'ouvraient des replis, mais n'a pu qu'y faufiler un doigt. Enfin, il a attrapé un crayon et l'a planté brutalement dedans.

« Waouh. Tentative réussie ! »

Arrivés devant un *food truck*, les moines se sont arrêtés pour faire la queue. Sur le capot dépassait une sorte de museau chromé : il y était écrit PIG 'N' SHIT.

« Tu sais ce qui serait sympa à regarder ensemble ? ai-je lancé. *Looper Wash*.

— Kate O. regarde *Looper Wash*, a dit Timby en mordant dans un petit roulé aux olives. Sa mère a les DVD. C'est leur série préférée. »

Je me suis engagée dans l'allée et j'ai appuyé sur la télécommande de la porte du garage.

« Mais ça veut dire quoi, *Looper Wash* ? a-t-il ajouté.

— La personne qui a écrit le pilote avait quatre filles.

— C'est Violet Parry. Ta meilleure amie.

— C'est ça. La plus vieille était vraiment sa fille, les autres étaient adoptées, elles venaient d'Éthiopie, du Cambodge et d'ailleurs.

— Si elle les a adoptées, c'est aussi ses filles. »

Je me suis glissée à notre place de parking et j'ai coupé le moteur. « Violet a écrit un pilote qui racontait l'histoire de quatre filles qui traînent autour d'un *wash* dans une ville qui s'appelle Looper. D'où le nom, *Looper Wash*.

— C'est quoi, un *wash* ?

— Une rivière à sec. » J'ai rajusté le rétro pour qu'on puisse se voir, tous les deux. « Je sais, c'est un peu bizarre. Il faut toujours donner des explications. Les filles sont super drôles. Elles détestent la technologie et le progrès. Et les babas cool. Et le gaspillage alimentaire. »

Timby, qui s'attaquait aux cookies, n'avait pas l'air convaincu.

« Tu peux me croire ! C'est vraiment marrant !

— Ça a l'air méchant.

— Quand tu deviens grand, les trucs méchants, c'est marrant. » Je me suis retournée vers lui. « Violet et moi, on a créé une série qui plaisait aussi bien aux adultes qu'aux enfants. C'était

une satire sociale tendance *girl power* – c'était vraiment un projet d'enfer. » J'ai repris une posture normale.

« Tu pleures ? » m'a demandé Timby.

J'ai ouvert la portière et je suis sortie.

« On n'est pas obligé de regarder si t'as pas envie », a-t-il dit en serrant contre lui les vestiges du panier cadeau dont le rafia était à présent échevelé, les boîtes éventrées, les bocaux ouverts et les bonbons à la menthe éparpillés.

« Si, si, ai-je répondu en montant dans l'ascenseur. On va commencer par le pilote. Tu verras, c'est un peu lent, mais il y a vraiment des trucs surprenants.

— Genre ? »

Les portes se sont ouvertes et nous avons débouché dans le hall où nous sommes allés vérifier le contenu de la boîte aux lettres.

« Alors, la série a été colorisée en Hongrie… » J'ai ouvert la boîte. Pub, pub, pub. « Dans le script, les filles donnaient des After Eight à leur poneys.

— C'est vrai ?

— Un mec de l'équipe disait que les poneys adoraient les After Eight… »

Une grosse enveloppe de chez Jazz Alley. BILLETS POUR LES CONCERTS. Malgré mes protestations, Joe avait repris un abonnement. Il semblait néanmoins avoir tenu compte de mon avis, car l'enveloppe n'était pas épaisse.

« Bref, ai-je dit en la glissant sous mon bras, on a envoyé nos dessins en Hongrie, mais j'imagine qu'ils ne savaient pas ce que c'était, les After Eight, du coup ils ont opté pour une sorte de viande. »

Timby était suspendu à mes lèvres.

« On n'a pas eu le temps de corriger. Les images défilent vite, mais si tu ralentis, tu vois Millicent qui donne à manger à son poney des morceaux de viande sanguinolents.

— Je veux le voir ! »

Soudain, un cri a résonné dans le hall.

« Elle est là ! »

Sydney Madsen ! Elle s'est précipitée vers moi avec son allure mince de joggeuse et ses chaussures bizarres sur coussinet d'eau.

J'ai écarquillé les yeux en comprenant soudain.

À ses côtés, Ajay, le gardien. Quoi que Sydney Madsen lui ait

fait subir, c'était trop pour ce qu'on le payait.

« Eleanor, tout va bien ? » Sydney m'a attrapée par les bras et m'a secouée. « Que se passe-t-il ?

— C'est du grand n'importe quoi ! Je croyais qu'on devait déjeuner ensemble.

— C'est ce que j'ai compris au nombre de messages que tu m'as laissés. » Avec son élocution parfaite, il lui a fallu deux fois plus de temps qu'une personne normale pour dire ça. « J'avais coupé mon téléphone parce que j'étais à une conférence qui a duré deux heures et demie. Quand je suis sortie, j'avais cinq messages de toi. »

Au parc aquatique, certaines attractions portent un écriteau prévenant le public : VOUS ALLEZ ÊTRE MOUILLÉS. Sydney, elle, devrait porter un écriteau : VOUS ALLEZ MOURIR D'ENNUI.

« Je me sens tellement bête, ai-je plaidé. Mais tout va bien. »

Seulement Sydney Madsen n'en avait pas terminé. « J'ai essayé de te rappeler sur ton portable, mais je tombais directement sur la messagerie. Alors j'ai essayé de te joindre chez toi. J'ai téléphoné au restaurant. Ensuite je suis venue jusqu'ici, ce jeune homme m'a laissée monter chez toi, et j'ai sonné à la porte. Mais il ne m'a pas autorisée à entrer. Enfin, j'ai essayé au cabinet de Joe, mais on m'a répondu qu'il était en vacances.

— Elle s'est cogné la tête, a lancé Timby. Au musée. Elle s'est évanouie. Et elle a jeté son portable. »

Sydney a écarté mes cheveux et ses yeux se sont agrandis. À mon tour, j'ai porté la main à mon front.

« Oh », ai-je dit avec une grimace. Une bosse grosse comme un œuf.

« Tu es allée à l'hôpital ? a demandé Sydney.

— Ça va. Je monte juste m'allonger un peu.

— Surtout pas ! Eleanor, il y a une procédure à suivre en cas de choc à la tête. Tu as l'appli avec les tests ?

— Il y a une appli pour les chocs à la tête ? a interrogé Timby.

— Attends, a repris Sydney. Ne me dis pas que tu as conduit dans cet état-là ?

— Ben… a émis Timby en affichant un sourire adorable.

— Eleanor, il y a des années que je me retiens de te parler, a dit Sydney avec un lent sanglot insistant dans la voix. Mais je dois t'avouer que je suis inquiète quand je vois la manière dont tu te

comportes parfois : il faudrait que tu mettes un peu d'ordre dans ta vie. »

Qu'y a-t-il de plus déprimant que d'entendre le mot « ordre » dans pareil contexte ? Bon, vous êtes prévenus. Vous pouvez prononcer ce mot autant que vous voudrez, mais sachez qu'alors je ne resterai pas traîner dans les parages.

« La moitié du temps, tu es dans ton monde, Dieu sait où, a-t-elle poursuivi d'un ton las. Je suis très occupée. J'ai dû annuler un rendez-vous pour venir jusqu'ici. J'ai arpenté tout le parking à la recherche de ta voiture. J'ai aperçu celle de Joe, mais pas la tienne. Je me suis fait un sang d'encre. On dirait que tu n'as aucune considération pour tes proches.

— Elle vous a acheté ça. » Timby a donné à Sydney le panier garni complètement ravagé, avec la cellophane déchirée et les mets à moitié mangés.

« Je t'emmène à l'hôpital. Ce n'est pas toi qui conduis, a-t-elle ajouté en tendant la main.

— C'est bon, ai-je dit en lui remettant mes clés de voiture. Je te suis.

— C'est vrai ? s'est étonné Timby.

— Laisse-moi monter prendre ma carte d'assurée. Je redescends tout de suite. Tu viens, Timby ? »

Là-haut, je me suis dirigée droit vers le placard. J'ai ouvert la vieille boîte de farine où nous gardons les doubles de clés.

« Maman, qu'est-ce que tu fais ?

— Tu vas voir. On va bien s'amuser. »

Dans l'ascenseur, Timby a voulu appuyer sur 0. Je l'ai arrêté juste à temps, et j'ai appuyé sur – 2.

« Sydney dit qu'elle a vu la voiture de papa. Si c'est vrai, alors ça change tout.

— Ah oui ? »

Timby m'a suivie à travers le parking.

En effet, la voiture de Joe était bien à sa place. Il se gare un étage plus bas que moi (est-ce que ce n'est pas adorable de sa part de me laisser la meilleure place ?). Voilà pourquoi je n'avais rien remarqué en arrivant. J'ai déverrouillé les portières.

« On monte ? » a demandé Timby.

J'ai mis le moteur en marche et l'écran s'est allumé. La sono

s'est mise à hurler l'ignoble musique jam-band que diffuse Sirius Channel, la radio préférée de Joe.

« Beurk, ai-je dit en l'éteignant. Un concert live, ça s'écoute en direct. Sinon, c'est comme manger la salade de la veille. »

À l'arrière, Timby a hurlé de rire.

« Qu'est-ce qu'il y a ?

— La salade de la veille ! C'est trop rigolo !

— Eh ! Et moi qui croyais que tu ne comprenais pas mes blagues.

— Si, je les comprends. Mais la plupart du temps, elles sont pas drôles. »

Notre quartier est apparu sur l'écran du GPS. J'ai fait défiler le menu jusqu'à ce que je trouve ITINÉRAIRES.

À nouveau à l'écran, notre quartier, mais cette fois constellé de pointillés indiquant les chemins suivis par Joe. J'ai dézoomé pour avoir une vision plus large.

La ligne la plus épaisse allait de la maison à son bureau. Cependant, une autre apparaissait, presque aussi nette, qui menait vers une mystérieuse destination à environ huit kilomètres, dans le quartier de Magnolia, un coin tranquille sur une colline où nous n'allions jamais. Quelle raison aurions-nous eue de nous rendre là-bas ?

« Qu'est-ce que tu fais ? » a voulu savoir Timby.

J'ai zoomé. Un quartier résidentiel. Ça n'augurait rien de bon.

« Allez, monte. Et attache ta ceinture. »

En crissant, la voiture a remonté la rampe avant de s'engouffrer dans la circulation. Je n'ai pas pu résister au désir de jeter un coup d'œil. Dans le hall, Sydney Madsen, dos tourné, s'adressait au pauvre Ajay en agitant les bras. Lui nous a vus, et il a écarquillé les yeux en découvrant que Timby et moi avions filé.

« Tu te rappelles quand j'ai dit que le subconscient, c'est une partie de toi très profonde qui te donne parfois de mauvaises idées ? Là, c'est pas ça. C'est moi, ta maman, qui ai décidé de faire un truc tout en sachant pertinemment que ce n'est pas bien. »

En suivant les traces de ce Petit Poucet électronique, j'ai tourné pour emprunter Denny Avenue. Le soleil m'a soudain éblouie et j'ai aussitôt baissé le pare-soleil. Une photo est tombée. Nous trois, l'an dernier, en train de caresser des lapins angoras à la foire-exposition de Puyallup. Sentiment de malaise : le bonheur, rétrospectivement.

« Oh, a dit Timby. Je peux voir ? »

Je lui ai passé la photo.

Juste après avoir emménagé à Seattle, Joe et moi sommes allés à la foire-exposition de l'État. Pour moi, c'était une première. Depuis, c'est devenu une tradition. En bonne New-Yorkaise de naissance, j'ai été horrifiée par ces gens, par leur corpulence, leur allure d'ex-taulards. Partout, des espèces de caravanes-remorques où l'on vendait des scones à la framboise. L'ORGUEIL DE WASHINGTON, pouvait-on lire. J'ai songé : Comme c'est triste que l'État de Washington place sa fierté si bas.

On aurait pu dire la même chose des attractions proposées. Nous étions censés nous émerveiller devant des chèvres dans des enclos, nous ébahir devant une version du drapeau de l'État constituée de légumes, et assister à des opérations de nettoyage de bijoux. J'avais dû rester debout trop longtemps, ou peut-être était-ce la chaleur de septembre, mais quand j'ai vu à quel point Joe était heureux d'encourager son animal préféré lors de la course de cochons (Regarde ! Ils courent après un biscuit Oreo !), mes défenses sont tombées. Je me suis soudain sentie en osmose avec la masse humaine, ces gens de l'État de Washington avec leurs fusils, leur petit Jésus et leurs lunettes Blublockers.

Alors j'ai pensé : Je suis vraiment navrée pour toi, New York City, espèce de putain shootée au crack qui ne pense qu'à son nombril, avec ton regard nerveux, affolé, obsédé par ton statut social, tes trottoirs bondés, tes boutiques Prada designées

par des starchitectes, qui se reproduisent à l'envi tel un cancer, tes jacasseries sans fin sur le prix de l'immobilier qui noient tout espoir de conversation civilisée, tes restaurants assourdissants où l'on n'arrive jamais à entrer, tes stars de show télé qui viennent apprendre le métier sur les planches de Broadway, tes ruelles puantes envahies de grosses voitures noires aux vitres fumées qui emportent des monstres de la finance encore plus riches, toujours plus riches. Et tout ça pour quoi ? Pour essayer en vain de ressusciter l'orgasme d'hier.

À cet instant, j'ai aimé notre nouvelle vie chez les ploucs du Far West, et j'ai surtout adoré Joe, qui m'avait traînée ici, m'arrachant à ma dépendance à Manhattan et à ses influences nocives.

« Tu te rappelles, l'année dernière, quand tu n'as pas voulu m'acheter des beignets ? » Manœuvre de Timby. Il m'a rendu la photo. « Pourquoi tu es triste ?

— Je suis inquiète parce que je pense que je ne m'intéresse pas assez à ton père.

— Ça va, maman. Tu es comme ça, c'est tout. »

Je me suis garée et j'ai appuyé le front sur le volant. Je sentais mon cœur battre à toute vitesse.

« Mais je ne veux pas être comme ça, ai-je dit des larmes plein la voix. Non, je ne le veux pas du tout. »

J'ai détaché ma ceinture pour me retourner vers lui.

« Qu'est-ce que tu fais ? » s'est alarmé Timby, soupçonneux.

J'ai essayé de grimper à l'arrière en dépit de mon gros derrière.

« J'ai envie d'un câlin, ai-je répondu en grognant alors que je luttais pour enjamber l'autre côté.

— S'il te plaît, non, a dit Timby en se recroquevillant dans son siège auto. Maman, arrête.

— Je veux être digne de toi, ai-je dit en ahanant à croire que j'accouchais. Tu mérites une meilleure mère. » Soudain je me suis retrouvée coincée entre le plafond et la console électronique, prise en sandwich entre les sièges, avec toute la grâce d'une gargouille accroupie.

« Oh, mon Dieu, regarde-moi un peu ! Mais qu'est-ce que je fais là ?

— Ben, je me demande, moi aussi. Repars en arrière. »

J'ai tourné les épaules pour essayer de me remettre de face. Timby a donné un coup de pied dans le fauteuil pour me pousser.

Je me suis arraché les cheveux. « Et maintenant, par-dessus le marché, je fais des trucs bizarres et flippants.

— Allez, n'y pense plus. Voilà, c'est bien. »

J'ai redémarré et pris la direction d'Elliott Avenue, une artère très animée, bordée de voies de chemin de fer, d'usines à l'abandon, de casses, zone qui allait bientôt se métamorphoser en espace de développement pour les entreprises. En d'autres termes, aucun piéton dans les parages.

Voilà pourquoi le type qui allait à pied vers le nord a attiré mon attention.

Non, ce n'est pas possible. J'ai ralenti. C'était bien lui.

« Hé, montez ! » J'ai baissé ma vitre et je me suis mise à rouler au pas.

— Quoi ? a fait Timby. Mais pourquoi tu t'arrêtes ?

— Alonzo ! Montez ! »

La moitié supérieure de son corps continuait d'avancer.

« Je n'ai pas pu y retourner, a-t-il dit malgré le brouhaha de la circulation. Je n'y retournerai pas.

— Je suis dans un couloir de bus ! Montez ! »

Alonzo s'est exécuté, furieux. Il boudait avec férocité, bras croisés, refusant de me regarder. J'ai redémarré. L'alerte ceinture de sécurité s'est déclenchée, d'abord doucement, puis virulente.

« Ceinture », a dit Timby.

Alonzo n'a pas bougé.

« Est-ce qu'il est différent ? m'a interrogée Timby.

— Différent ? a relevé Alonzo.

— C'est rien. C'est juste qu'à l'école, ils n'ont pas le droit de dire "retardé", ai-je expliqué.

— Excusez-moi, je peux vous emprunter votre téléphone ? » a demandé Timby à Alonzo en lui tapant sur le bras.

Alonzo le lui a offert par-dessus son épaule.

« Bon, Alonzo, que s'est-il passé ?

— J'y suis revenu, et la première chose que j'ai vue, c'est une boîte de décorations de Noël grosse comme un camion. Ça m'a rendu malade, et j'ai tourné les talons. Vous saviez que je travaille à un roman depuis des années ? L'agente de Ben Lerner m'a dit de lui envoyer le manuscrit quand il serait terminé.

— Mais c'est génial !

— Oui, sauf que je n'arrive pas à terminer parce que mon âme est un abattoir.

— "J'ai mesuré ma vie avec des cuillères à café" », ai-je dit par commisération.

Alonzo s'est adossé à la portière pour mieux me voir. « Merci. Mais mon enfer est très personnel.

— Pas sûr. Vous savez ce contrat que j'ai signé pour un livre ? Il a été annulé. Mon éditrice ne travaille même plus dans l'édition. Elle édite des fromages à Nyack, maintenant.

— Oh, non ! s'est écrié Timby. Est-ce qu'on est pauvres ?

— Vous et moi, ai-je repris. Nous sommes des artistes. Nous avons choisi une voie constituée à 99 % de difficultés et de rejets. Mais on est ensemble. C'est ça qui compte.

— Laissez tomber. Vous avez un mari riche, vous. Tout ce que j'ai pour me retourner, moi, c'est un poste d'assistant à la fac. Et en plus, ils essaient de me virer.

— Qui ça ?

— Métisse-ma-liste. Ou devrais-je dire, une pseudo-redresseuse de torts sur Internet, armée d'un porte-voix et d'une page Facebook. Espèce de sale réac, qu'ils disent, nous on veut juste discuter. Comment voulez-vous discuter avec quelqu'un comme ça ! Son expérience est purement virtuelle, elle se limite aux réseaux sociaux. Elle ne saurait pas reconnaître un poème si elle s'essuyait la bouche dessus.

— Mais qu'est-ce qu'elle a contre vous ?

— Je ne sais comment elle a eu entre les mains mon cours d'Introduction à la poésie. Trop d'hommes blancs du passé à son goût là-dedans. À présent, elle a mis en ligne une pétition pour exiger ma démission. Dans ma liste, il y a Langston Hughes. Gwendolyn Brooks. Mais pour elle, ça représente juste les minorités de service, pour me donner bonne conscience.

— Mais elle ne peut quand même pas vous faire virer ?

— "Les meilleurs manquent de conviction, quand les pires sont pleins du feu de la passion", a cité Alonzo avec amertume. Désormais, les étudiants ne sauront plus que Yeats a écrit ça, parce qu'il représente le mal. Ainsi que Walt Whitman et Allen Ginsberg. Oh, et moi aussi. N'oublions pas mon petit moi de Blanc. Je représente aussi le mal. Je proposerais bien de donner ma vie si ça pouvait arranger les choses. Mais non, elle est déterminée à ce que je finisse à la rue. Elle a tout compris. Elle est

en colère, et sa colère est forcément juste.

— Je suis sûre qu'il existe une autre manière d'envisager les choses. Mais la diversité, c'est le genre de sujets dont j'ai décidé de ne pas me préoccuper.

— Vous savez ce que je fais quand les gens se disputent ? a pépié Timby depuis la banquette arrière. Je suis d'accord avec la dernière personne qui a parlé. »

Qu'est-ce-qui-est-le-plus-long,-un-chat-ou-un-beignet ? a dit une voix artificielle.

J'ai sursauté, donné un coup de volant malencontreux et manqué de peu le trottoir.

« C'est l'appli pour quand on s'est cogné la tête, a dit Timby en brandissant le téléphone. Maman s'est cogné la tête, a-t-il ensuite informé Alonzo.

— Ah bon ?

— Ça pose des questions toutes les cinq minutes, a-t-il expliqué. Et si on ne peut pas répondre à une question, il faut aller à l'hôpital.

— Dans la plupart des cas, un chat, ai-je répliqué. Tu es content ? »

Le GPS m'avait menée dans un quartier résidentiel que je ne connaissais absolument pas. « Beurk, Magnolia. Qui voudrait vivre ici ?

— Dans une maison à 600 000 dollars ? Moi, a dit Alonzo.

— Joe n'a jamais parlé de Magnolia, ai-je murmuré.

— Excusez-moi, mais qu'est-ce qu'on fait par ici ?

— Papa va quelque part régulièrement sans le dire à maman, alors elle a pris les clés de sa voiture. »

Alonzo nous a regardés l'un après l'autre.

« Depuis qu'elle s'est cogné la tête, elle arrête pas de faire les mauvais choix », a conclu Timby.

Je me suis garée là où se terminaient les pointillés sur l'écran. Nous étions dans un lotissement de terrains identiques, sur lesquels s'élevaient des maisons modernes en brique rouge. Tout ça n'était pas très excitant, l'architecture était plutôt lourde. J'étais surprise que les bobos n'aient pas encore investi le quartier. Si jamais je sortais vivante de cette journée, peut-être que je reviendrais y jeter un coup d'œil. Ça pourrait être l'endroit parfait pour vivre sa vie et mourir dans son sommeil, ou tout au moins pour fêter Halloween.

Je suis descendue de voiture.

Ce quartier était d'une tranquillité un peu flippante, les jardins devant les maisons trop aseptisés, avec leurs rhododendrons et leurs érables japonais.

Mais qu'est-ce que Joe pouvait bien venir faire par ici ? Je n'en avais pas la moindre idée.

Je me suis retournée. Sur le tableau de bord, à travers le pare-brise, j'ai vu l'enveloppe de Jazz Alley, avec les billets pour les concerts. Elle était si légère…

Je l'ai attrapée.

« Pourquoi tu prends ça ? » m'a demandé Timby.

Je lui ai tourné le dos et j'ai déchiré l'enveloppe.

Une seule feuille regroupant les billets. Une seule place par concert. Joe avait décidé d'y aller sans moi.

« Oh, non… Oh non, non, non, non, non. »

La portière a claqué. Alonzo a calmement marché vers une pelouse, assez loin de la voiture pour plus de discrétion, puis il m'a attendue.

« Vous avez peut-être envie de parler de tout ça ? »

Musique assourdie, beat puissant, une chanteuse à la voix sexy et trafiquée : Timby s'était faufilé à l'avant et bougeait en rythme au son de « sa musique ».

J'ai repris ma respiration.

« À un moment, mon couple est parti en vrille, ai-je expliqué à Alonzo en brandissant les tickets comme si c'était une preuve. Joe et moi, nous sommes devenus des adultes qui sont ensemble pour élever un enfant. Quand on s'est rencontrés, je serais allée n'importe où pour lui. J'étais fascinée par tout ce qu'il me disait. J'adorais le moindre de ses gestes. Vous n'imaginez pas les endroits où on a fait l'amour. On s'est mariés, et moi bien sûr j'ai pensé : C'est ça, la vie. Mais non, ce n'était pas la *vie*. C'était la jeunesse. Et aujourd'hui, Joe va tout seul à des concerts de jazz, et moi je plaisante sur ma froideur, sur mes conneries. Il y a vingt ans, je semais à tout vent le charme et les bons mots. Si vous aviez planté le doigt sur ma joue, il aurait rebondi. Aujourd'hui, j'ai une tête de pancake mal cuite, et les gens changent de trottoir quand ils me voient arriver. Et ce ventre. C'est répugnant.

— Pour autant que mon avis vaille quelque chose, moi, je vous aime bien.

— Impossible.

— Je ne connais personne qui récite les poèmes comme vous. Vous les attaquez avec une telle simplicité, sans prétention ni grandiloquence.

— Mais je suis une imbécile.

— Vous avez l'esprit d'une personne qui débute. Mais c'est un esprit acéré. Vous parvenez toujours à faire observer quelque chose que je n'avais pas vu.

— Ce matin, par exemple. »

Il a acquiescé.

La musique assourdie a viré à la musique à fond.

Timby avait ouvert la portière. « Maman ! Je sais ! »

Alonzo et moi, on s'est regardés, intrigués, et on s'est rapprochés de la voiture.

Sur l'écran du GPS, sous la rubrique DESTINATIONS PRÉCÉDENTES, une liste de rues et de numéros.

« L'adresse que papa a rentrée, c'est le 900.

— Belle déduction, Mr Holmes », a salué Alonzo.

J'ai vérifié autour de moi : nous étions face au 915.

Alonzo a désigné à l'angle du croisement précédent une vaste étendue de gazon. Sur le trottoir, en lettres noires : 900.

Un bâtiment bas tout en briques : CENTRE CULTUREL MAGNOLIA. Une chaise pliante maintenait la porte ouverte.

« J'avoue, je ne fréquente pas beaucoup les centres culturels, ai-je déclaré.

— Hé, Timby, a dit Alonzo en se penchant vers la voiture. Est-ce que tu sais faire la roue ?

— Ouais.

— Génial, tu vas pouvoir m'apprendre. »

J'ai lancé à Alonzo un regard plein de gratitude, et je me suis dirigée vers le centre.

Sortant du téléphone, toujours dans la main de Timby, une voix a dit :

De-quelle-couleur-est-le-céleri ?

« Céleri ! » ai-je balancé.

J'ai traversé en diagonale la pelouse jusqu'à la porte. Sur la chaise, un vase rempli d'anémones fraîchement cueillies.

À l'intérieur, de légers applaudissements.

Je me suis engouffrée…

… dans une pièce bien plus petite que je ne l'escomptais.

Dix personnes étaient assises en cercle sur des chaises

pliantes, elles avaient assez de tatouages pour vingt personnes. Pas de Joe en vue.

« Bonjour, a dit un homme chauve au gilet de cuir. Vous êtes nouvelle ? »

Sur les murs, des posters avec des slogans : L'IMPORTANT D'ABORD. VIVRE ET LAISSER VIVRE. UN JOUR À LA FOIS. SAVOIR ÉCOUTER, QUELLE FORCE !

Ouh là.

Tous les regards étaient braqués sur moi. Avec leurs visages remplis de compassion, ils avaient l'air tellement déprimés que je n'ai pu m'empêcher de tout leur raconter.

« J'essaie de retrouver mon mari. Il mesure un mètre quatre-vingt-huit. Il est brun, un peu grisonnant. Avec des yeux bleus. Il ne peut pas être alcoolique. Enfin, je ne crois pas. Mais je suis à court d'idées. Je me suis cogné la tête. J'ai mon fils avec moi. Là, il m'attend dehors, il apprend à faire la roue à un poète qu'en réalité je paie pour être mon ami. Je sais bien qu'ici tout est anonyme et que vous n'aimez pas dire des trucs sur le compte des autres. Mais il faut vraiment vraiment que je retrouve mon mari. Alors on pourrait dire que je prononce son nom et que vous ne répondez pas, mais vous pouvez hocher la tête, comme dans *Les Hommes du président*, d'accord ? »

Échange fourni de regards gênés. Qui se sont tous posés sur l'homme au gilet.

« Si le comportement d'un *addict* a des conséquences sur votre vie, nous avons des brochures », a-t-il gentiment proposé.

Il a désigné une table où toutes sortes de fascicules et de livres étaient posés. À côté, une cafetière, une collection hétéroclite de mugs et une boîte de sachet de crème de noisette avec cette inscription : RÉSERVÉ AUX VICTIMES D'ADDICTION SEXUELLE.

« Ouh ! ai-je déclaré. Chez vous, c'est le sexe. Mais mon mari, ce n'est pas ça ! »

Peut-être ai-je laissé une trace de dégoût transparaître dans ma voix car une femme s'est mise à pleurer en silence.

« Et si je m'en allais, tout simplement, ai-je dit en reculant. Bonne chance pour votre… désintoxication. »

Je suis ressortie, le visage dans les mains, et je suis restée là à grogner.

« C'est toi, le chat ! » Le vent a porté jusqu'à moi la voix de Timby.

Je l'ai cherché des yeux.

Alonzo le poursuivait, et ils sont entrés dans un bâtiment rond au bout d'un passage couvert.

Dans une police fun très années 70 était écrit : PRINCE OF PEACE[1].

Une église. J'ai à mon tour emprunté l'allée accueillante, bordée de choux kale en fleur et de pensées violettes, plantés là de fraîche date.

Puis j'ai saisi une poignée de porte en cuivre de la taille d'une batte de cricket et je suis entrée dans un narthex moquetté, bas de plafond. Eh oui, un narthex. Ce mot était affiché sur mon petit calendrier « Un mot par jour », il y a des décennies, et malgré tous ceux que j'ai oubliés depuis lors, celui-là a résisté.

Alonzo était assis devant un piano droit placé le long d'un mur.

« Quelle est ta chanson préférée ? a-t-il demandé à Timby.

— "Love You Hard".

— Je ne la connais pas, celle-là.

— C'est de Pansy Kingman. C'est la star de *I Know, Right ?* » Il m'a alors aperçue. « T'étais où ?

— Nulle part », ai-je répondu. J'avais mal aux yeux. Peut-être était-ce du fait d'être passée de la lumière du jour à la pénombre… J'avais besoin de m'asseoir.

« Vous me donnez un moment ? » ai-je prié Alonzo.

J'ai ouvert la porte donnant à l'intérieur du bâtiment principal de l'église (qui visiblement ne faisait pas partie des mots du jour).

« Tu vas à l'église ? s'est étonné Timby.

— J'entre dans une église. »

Alonzo a joué une intro joyeuse au piano puis s'est mis à chanter.

« "If it hadn't been for Cotton-Eyed Joe, I'd a been married a long time ago. Where did you come from ? Where did you go ? Where did you come from, Cotton-Eyed Joe ?[2]" »

Je suis donc entrée. L'église s'est ouverte à moi. La lumière filtrait à travers les vitraux, en hauteur, mais aussi depuis les fenêtres transparentes, plus basses. De longs câbles fins dispensaient avec grâce la lumière de lampes halogènes. Petites bougies votives rouges allumées. Dans l'air, de l'encens.

Je me suis assise sur un banc et des pensées m'ont envahie.

Bucky citant le Bouddha ! Et moi, je suis le Caddie avec une roulette bancale qui décrit des cercles sans fin. Toute la détermination et les muscles du monde ne pourraient me libérer de ce cycle infernal. Ivy, à l'aéroport, son silence confirmant l'idée que je suis le radeau et qu'elle a décidé de m'abandonner là.

La raison de ce geste est évidente : l'univers de Bucky est fondé sur l'exclusion. Le prix à payer pour y être admis, c'est une loyauté d'esclave. Après qu'Ivy eut révélé la vérité au sujet de leur couple, c'était lui ou moi.

Intuition !

Un jour, Violet m'a dit : « Changer, c'est là, l'objectif. L'intuition, c'est le lot de consolation. » Elle avait raison, évidemment.

Mais moi, l'intuition, je n'en veux pas. C'est ma sœur, que je veux.

Je suis désolée, Eleanor, me dit Ivy lorsqu'elle revient me hanter vers trois heures du matin, tandis que Joe dort tranquillement à mes côtés. *C'est lamentable, mais j'étais obligée de choisir. Sache que je te verrai toujours telle que tu es. Tu représentes ma famille. Et tu me manques, à moi aussi.*

Soudain, je me réveille en sueur, abandonnée, monstre éviscéré à la fois de sa douceur et de sa force, de toutes les qualités que j'aie jamais possédées. Le lendemain matin, je retourne à ma vie quotidienne, qui en réalité n'est qu'une mascarade parce que je porte en moi cette honte secrète : je ne suis plus qu'une créature qui vit dans le manque d'Ivy.

J'ai touché la place vide sur le banc à côté de moi, ce qu'il m'arrive de faire quand l'absence d'Ivy devient trop douloureuse.

Le réconfort, l'excitation de la savoir assise tout près. D'avoir une sœur qui « rendait toujours visite », comme l'avait dit Spencer. Il me suffisait d'imaginer Ivy en chair et en os pour que les Petites Flood remontent en moi, prêtes à conquérir le monde.

« Maman, excuse-moi. » Dans l'entrebâillement de la porte est apparue la tête de Timby. « Tu peux citer le nom de trois pays d'Europe ?

— Espagne, France et Luxembourg. »

Timby a levé le pouce et refermé la porte.

Cette semaine, je suis allée voir un nouveau psy. Je lui ai raconté l'histoire du Troubadour Troublé, récit que j'avais peaufiné durant toutes ces nuits sans sommeil. Bucky y apparaissait dans le rôle du méchant, moi, de la victime, et Ivy, du trésor. J'étais tellement détachée qu'on aurait pu croire à un témoin rapportant les faits. (Le Tour de passe-passe, le retour !) Le psy a dit que la pire chose dont quelqu'un puisse faire l'expérience, c'est de se retrouver tout au bout de la chaîne de « la haine et de l'incompréhension ».

« Et s'il y avait pire ? La haine et la *compréhension* ! »

Tout ce que Bucky avait dit à mon sujet à l'aéroport ce jour-là était vrai.

Voulez-vous goûter à ce Gouda affiné ? Désolée, Joyce Primm, vous vendez du fromage parce qu'un jour vous avez voulu connaître la véritable histoire de ma vie, seulement j'avais déjà tiré un trait dessus.

J'ai relevé la tête.

La lumière poussiéreuse aux couleurs de l'automne, dans des tons des années 70 : orange, marron, moutarde, olive. Quant aux vitraux, ils semblaient davantage inspirés par Peter Max ou Milton Glaser que par le christianisme. Une colombe nichée dans une main. Le mot *joie* dans une police hippie genre années 70. Le seul portrait de Jésus le montrait avec des mèches arc-en-ciel, rappelant l'album de Bob Dylan. Un jour, maman était rentrée de l'église radieuse parce que le chœur avait chanté « Day by Day », extrait de l'album *Godspell*, et que le prêtre avait annoncé que dorénavant les femmes étaient autorisées à porter un pantalon à l'église. Moins d'un an après, elle était morte.

Quand il parlait de nous trois, papa disait : « Mes filles. » Maman nous appelait aussi ainsi, ma sœur et moi. Quel déshonneur pour eux, cet éloignement des Petites Flood.

Construire un mur autour d'Ivy, Bucky et des ruines du passé, à l'époque, cela m'avait paru la seule solution possible. Pendant des années, ça avait fonctionné. Enfin, à peu près. Mais aujourd'hui, le mur cédait.

Je me suis levée. Le cœur lourd comme un astéroïde.

J'avais eu cinquante ans en mai. Ma carrière ? Pour la plupart des gens, elle faisait rêver. J'avais réussi tout ce que j'avais entrepris au cours de ma vie avec une véritable grâce. Mais

je n'avais pas su aimer de la bonne manière les personnes qui m'étaient les plus chères.

Il était temps d'essayer autre chose. Mais quoi ?

Alonzo et Timby semblaient mus par une énergie intense qui rebondissait entre eux tel un ballon.

« Alors, elle est où ? a dit Alonzo. Attends, la voilà !

— Où ça, où ça ? » s'est exclamé Timby en sautillant sur place.

Alonzo a passé la main derrière l'oreille de Timby et en a ressorti une pièce. « La voilà ! C'est magique ! »

Timby s'est emparé de la pièce.

« C'est magique, a répété Alonzo avant de se tourner vers moi : Donc ça a donné quoi ?

— Rien du tout. »

Nous sommes ressortis tous les trois en clignant les yeux dans le soleil de l'après-midi et nous sommes revenus vers la voiture.

La réunion des addicts au sexe était terminée. Plusieurs d'entre eux traînaient encore dans les parages, fumant une cigarette en buvant un café. Je me suis approchée.

« Salut. Je voulais vous présenter des excuses pour tout à l'heure.

— Personne n'est parfait », a répondu l'homme au gilet de cuir.

La femme à l'air fragile me regardait d'un œil prudent en sirotant son café. Elle tenait un mug Color Me Mine. On ne pouvait pas s'y tromper vu l'épaisseur et la glaçure irrégulière.

J'ai cru que j'étais victime d'une hallucination.

« Excusez-moi, je peux voir l'autre côté de votre mug ? »

Elle l'a tourné : un dessin d'enfant représentant une canne et le mot *Daddy*.

Avec la jambe à l'envers du « Y », ainsi que la traçait Timby.

« Joe. Il est venu là. »

Tous les regards se sont détournés.

De frustration, j'ai crié : « Est-ce qu'il y a quelqu'un dans le voisinage qui n'est pas addict à quelque chose ? Ma question est simple.

— Ils sont tous partis un peu plus tôt, ils ont pris le bus pour le Key, m'a renseignée une femme en se penchant pour caresser

un chat.

— Le Key ?

— Le Key Arena. »

1. Prince of Peace : « Prince de la paix ». (*NdT*)

2. . « Cotton-Eyed Joe », chanson populaire américaine. « Si je n'avais pas rencontré Cotton-Eyed Joe, je me serais mariée il y a longtemps. D'où venais-tu ? Où allais-tu ? D'où venais-tu, Cotton-Eyed Joe ? » (*NdT*)

Le Key Arena faisait partie du Seattle Center, une zone de près de trente hectares au cœur de la ville où l'Exposition universelle avait eu lieu en 1962. Ce complexe parfait comptait désormais cinq musées, sept salles de spectacle, une douzaine de restaurants et pas la moindre place de parking. J'ai choisi la solution de facilité : j'ai fait appel au voiturier.

Nous surplombant de sa fantastique silhouette, le Space Needle a attiré mon regard, sa sphère blanche et chaude, pareille à un spot, prenant peu à peu le dessus sur le ciel couleur ecchymose.

« Je peux aller faire pipi ? a demandé Timby.

— En vitesse, alors.

— Je l'accompagne », a proposé Alonzo, et ils se sont dirigés vers le théâtre pour enfants.

J'ai grimpé sur une des plates-formes panoramiques et, appuyée contre la rambarde, j'ai contemplé la vaste étendue.

L'été était terminé : le gai chariot à popcorn rouge était fermé et posé sur le flanc, le long d'un mur de béton. Les érables du Japon d'un doux ton saumon pleuraient. Chaque matin débarquaient des armées entières qui effaçaient tout signe de l'automne sur le sol ; la saison n'était visible que dans les arbres. Les pelouses avaient été tondues et aspirées comme des tapis. Un groupe de barbus d'une vingtaine d'années aux cheveux attachés au sommet du crâne marchait à côté de leurs vélos, leurs cordons de sûreté pendouillant autour du cou. Au centre, l'énorme fontaine projetait de l'eau par ses cinquante tubes pointés vers le ciel, synchronisés avec une musique classique violente à ce qu'il m'a semblé depuis mon lointain point de mire. Des enfants, plus ou moins habillés, couraient le long des bords de la fontaine en essayant de ne pas se faire mouiller par les geysers imprévisibles. Rattrapés par les jets, ils étaient nombreux à grelotter : l'hiver approchait.

Le Key Arena se détachait.

Béton laid et râblé. Difficile de croire qu'autrefois les gens avaient pu trouver ça beau, même en 1962. Les Beatles y avaient donné un concert. Elvis aussi. C'est là que les Sonic avaient gagné le championnat. Mais le temps avait passé. Les Sonic étaient partis dans l'Oklahoma. Aucune équipe de la NBA ne voulait y prendre ses quartiers. Les groupes refusaient d'y jouer. La suite logique aurait été de détruire ce bâtiment. Mais chaque fois, c'était un tollé. Seulement, même ses défenseurs n'avaient d'autre argument à avancer qu'un sentimentalisme tenace.

Alonzo m'a rejointe.

« Je veux rentrer chez moi, ai-je dit, prise d'une peur soudaine. Je ne veux pas savoir ce que fait Joe.

— Moi, oui ! a-t-il rétorqué en riant.

— Viens, Timby, on y va. »

Mais Timby avait filé, il descendait la colline en courant vers un groupe indéterminé de gens qui avançaient en agitant leurs gobelets Starbucks.

« Papa ! » s'est-il écrié.

Joe était là.

Dans le monde du théâtre, ma mère avait eu pour agent le jeune Sam Cohn, avant qu'il ne devienne célèbre. Elle avait organisé pour lui un anniversaire surprise dans notre appartement bordélique de l'Upper West Side au loyer encadré. Son idée : chaque invité devait amener un ami que Sam n'avait jamais rencontré. Alors que tous ses vrais amis attendaient, cachés dans l'escalier de derrière, Sam était entré dans une pièce remplie d'inconnus qui lui avaient crié : « Surprise ! »

Aujourd'hui, c'était mon tour de scruter des visages inconnus en espérant puiser du réconfort au spectacle de ces gens qui ne m'évoquaient rien.

Ils souriaient et discutaient avec animation, à croire qu'ils voulaient faire bonne impression. Le silence de ceux qui se reconnaissent ne s'était pas encore abattu.

Joe a repéré Timby. Son visage s'est illuminé. Il a donné son café à un inconnu à l'instant où Timby lui sautait au cou. Timby avait déjà de si grandes jambes qu'on aurait pu croire que Joe tenait un adulte dans ses bras.

Joe a regardé autour de lui et il m'a vue, contre la rambarde.

Je lui ai fait signe.

Il a secoué la tête, sans manifester ni surprise ni remords. C'était comme si… comment dirais-je ?… comme s'il était émerveillé.

Le plan

De là où se tenait Joe, Eleanor semblait avoir trente ans à nouveau, il la revoyait dans son jean coupé et sa chemise ornée de roses rouges, ses pieds nus couverts de sable.

À l'époque, il était interne depuis deux ans et enchaînait des gardes mortelles aux urgences de l'hôpital Southside de Long Island. Tous les vendredis soir voyaient défiler leurs lots de fêtards qui s'étaient blessés sous l'emprise de l'alcool. Pourtant, jamais il n'avait vu de patients aussi fascinants que les sœurs Flood.

C'est Ivy qui attirait tous les regards : un mètre quatre-vingt-deux, une peau de lait, une silhouette souple et éthérée, une robe jaune à l'ourlet sali à force de traîner par terre. On avait envie de la toucher pour s'assurer qu'elle était bien réelle. Mais c'est Eleanor qui s'était blessée : elle avait le bras entouré d'une écharpe de fortune fabriquée avec un drap.

« Alors, racontez-moi ce qui s'est passé. »

Eleanor avait les yeux verts et des taches de rousseur. Elle était jolie, mais ce n'était pas elle qu'on remarquait.

« Vous savez, quand on se promène sur la plage, commença-t-elle avant de s'interrompre à cause d'un rot. Oh, excusez-moi. On voit ces maisons avec leurs terrasses en mauvais état, et on se dit : Qui serait assez bête pour monter là-dessus, sans parler d'inviter trente personnes à une fête bien arrosée ?

— Voilà la réponse… dit Ivy en désignant sa sœur.

— Voyons les dégâts. » Joe lui étendit le bras sur une table roulante, puis défit l'écharpe avec beaucoup de délicatesse.

Eleanor regardait autour d'elle, à croire qu'elle emmagasinait les moindres détails de la salle d'examen. Joe l'observait. Il s'en rendit compte et baissa la tête. Ses yeux se posèrent ensuite sur la courbure de la taille d'Eleanor qu'un espace entre deux boutons dévoilait. Il se détourna aussitôt.

Elle avait le poignet très gonflé.

Joe lui tendit la main : « Vous pouvez me la serrer ? »

Grimace : elle était incapable de bouger les doigts.

« Je suis droitière ! Et j'ai besoin de ma main pour travailler. Si je ne peux pas tenir un crayon, ma vie est fichue.

— Ou du moins contrariée », corrigea Ivy. Puis s'adressant à Joe, sans se soucier de la présence d'Eleanor : « Elle a tendance à exagérer.

— Le contrat de ma vie tombe du ciel, et qu'est-ce que je fais, avant même d'avoir signé ? Je loue une maison sur Fire Island et j'organise une fête.

— Je voulais qu'il y ait un thème, expliqua Ivy avec une moue boudeuse. C'est le 21 juin, la Saint-Jean.

— Tu t'habilles tous les jours comme si c'était la fête de l'été, répliqua Eleanor à sa sœur avant de se tourner vers Joe : Franchement, c'est quoi, ce réflexe de bouseuse ? Organiser une fête bien arrosée alors que je n'ai même pas les moyens ?

— On va faire une radio, prévint-il.

— Oh, mon Dieu ! Mais c'est quoi, ce tee-shirt ? »

Joe ouvrit sa blouse pour regarder de plus près. Ce matin-là, il avait enfilé un tee-shirt jaune jonquille avec un clown bleu tout joyeux, portant l'inscription : *Meyer Mania.*

Ivy s'approcha. Les deux sœurs ne voyaient plus que ça.

« Meyer Mania ? lut Ivy.

— Ouais, dit-il sans comprendre leur enthousiasme. Je l'ai depuis toujours.

— Mais ça signifie quoi ? demanda Eleanor.

— Ma théorie, c'est qu'une famille du nom de Meyer a fait imprimer ces tee-shirts à l'occasion d'une réunion de famille, ils pouvaient ajouter gratuitement un dessin et ils ont choisi un clown joyeux.

— Mais vous, comment vous l'avez récupéré ?

— Je l'ai trouvé dans un sèche-linge, à la laverie du campus. »

Eleanor prit la main d'Ivy, qui la serra à son tour.

« Qu'y a-t-il ? s'étonna Joe.

— Je crois qu'on va bien vous aimer, vous », répondit Ivy.

La radio montrait clairement une fracture de Pouteau-Colles. Quand Joe revint dans la salle d'examen, les deux sœurs étaient lancées dans une discussion animée au sujet de la fête.

« Je suis étonné que vous n'ayez pas plus mal que ça, dit-il à Eleanor.

— Oh, mais j'ai mal. Seulement, la douleur, je sais gérer. C'est le manque de confort que je ne supporte pas.

— Tu as gagné ! » s'exclama Ivy en pointant le doigt vers Eleanor.

Celle-ci poussa un glapissement et, l'espace d'un instant, les deux sœurs hilares furent seules au monde.

Ivy expliqua tout à Joe. « On fait un concours. Chacune de nous essaie de prouver à l'autre qu'elle a le caractère le plus faible. »

Joe essayait vainement de comprendre.

« Tu as vingt points de bonus, dit Eleanor à Ivy. Ma vie est fichue et tu t'admires dans une glace. »

Sur la pointe des pieds, Ivy regardait par-dessus son épaule son reflet dans une fenêtre à claire-voie.

« Que quelqu'un donne un miroir à cette Narcisse avant qu'elle ne grimpe sur la table d'examen, reprit-elle.

— Sa carrière n'est pas finie ? demanda Ivy.

— Bien sûr que non. Je vais lui mettre un plâtre et, dans deux semaines, elle pourra tenir un crayon.

— Un plâtre ? s'écria Eleanor. Salut, Violet Parry. Je faisais la fête sur une terrasse qui s'est effondrée et je me suis cassé le poignet, donc vous allez devoir trouver une autre directrice de l'animation. » Soudain sa voix bondit d'une octave : « Pourquoi maintenant ? Et pourquoi à ma main droite ? Alors qu'enfin, ça démarrait…

— Mais taisez-vous donc. » Joe lui-même fut surpris de la fermeté de sa voix. Plus étonnant : Eleanor se tut.

« Oh, mon Dieu, murmura Ivy.

— Le monde n'est pas votre ami, dit Joe à Eleanor. Les choses ne sont pas faites pour aller dans le sens que vous voulez. Tout ce que vous pouvez décider, c'est de bander vos muscles et de nager à contre-courant. »

Un sourire fleurit sur le visage d'Eleanor. « Et vous appeler lundi.

— Et m'appeler lundi.

— Oh, mon Dieu. » Cette fois, Ivy le dit à voix haute.

Vingt ans et un Timby plus tard, après avoir acheté et vendu des appartements, fait et défait des cartons, traversé le pays pour

s'établir à l'autre bout, assisté à l'enterrement des parents, connu le triomphe et l'échec : comment Joe aurait-il pu dire à Eleanor que son chemin le menait vers une chose à laquelle elle était totalement étrangère ?

Que, pendant cinquante ans, sa vie avait eu une architecture cachée, pareille à ces lumières au ras du sol dans les allées des avions. Ces lumières sont toujours là, elles constituent un élément ordinaire de l'avion ; nul n'y prête attention, jusqu'à ce qu'il y ait une urgence, alors elles se mettent à clignoter pour vous guider vers la sécurité.

C'était arrivé d'un seul coup. Un mois plus tôt. Par un dimanche venteux où démarrait la saison des Seahawks. Comme d'habitude, Joe était présent deux heures à l'avance au stade pour examiner les joueurs.

Le premier, c'était Vonte Daggatt, le défenseur star de l'équipe qui avait eu une mauvaise fracture du poignet à la fin de la saison précédente. Joe l'avait opéré sur-le-champ et lui avait mis une plaque en titane. L'os s'était bien ressoudé pendant l'été. Le mercredi précédent, il avait légèrement enflé ; Joe espérait que la cortisone qu'il lui avait injectée permettrait à Vonte de jouer.

Carroll, le coach, arpentait le couloir devant la salle d'examen en mâchant ses trois tablettes de chewing-gum. Dans cinq minutes il devait soumettre la composition définitive de son équipe ; il avait besoin de Vonte.

« Comment ça va ? demanda Joe en serrant le poignet du joueur tout en scrutant son visage pour voir s'il avait mal.

— Pas mal », répondit-il en souriant. Il était prêt à tout pour pouvoir jouer, chacun d'entre eux le savait.

— Ton poignet te paraît un peu raide ?

— Tu le sais bien. »

Gordy, un entraîneur, assistait à l'examen. Joe se tourna vers lui.

« On va lui mettre une attelle matelassée.

— Merci, Doc, dit Vonte.

— Alors c'est bon ? » s'enquit Pete Carroll en entrant.

Joe acquiesça.

« Tu es prêt à attraper le ballon ? dit Pete en donnant à Vonte une grande bourrade.

— Si c'est au programme de Dieu.

— Tu veux dire si c'est au programme des attelles Sanders, reprit Joe.

— En tout cas, c'est dans notre programme à nous, maintenant, déclara le coach en repartant plein d'enthousiasme. Merci, Joe !

— Toute ma famille est là, annonça Vonte tandis que Joe découpait la mousse.

— Ma femme aussi, déclara Joe. C'est son premier match.

— Son premier match ? » Vonte renversa la tête en arrière, pris d'un long rire rempli de compassion. « Oh, la vache ! »

Joe ne dit rien.

Au début, on comprenait qu'Eleanor n'assiste pas aux matchs ; avec le temps, c'était devenu gênant ; jusqu'à ressembler à un affront personnel. Voilà pourquoi Joe avait insisté pour qu'elle vienne, ce jour-là.

Il posa l'attelle lui-même. Cela permettait d'immobiliser le poignet de Vonte tout en libérant complètement les mouvements de ses doigts.

« La première interception sera pour toi, Doc, dit Vonte.

— Je n'en attends pas moins de toi. »

Joe s'occupa ensuite des autres joueurs qui présentaient des problèmes moins graves. Un genou douloureux. Une crampe dorsale. Un orteil foulé, qui s'était retourné dans un accident au cours d'un barbecue.

L'heure du match approchait, et Joe se retrouva parmi la foule des joueurs et des employés qui se rendaient au stade. Le moral était bon, mais sans excès. Cela augurait bien.

L'équipe attendait qu'on l'appelle à l'entrée du tunnel plongé dans l'ombre. Sur le terrain, des hommes mettaient en place des colonnes de feu. Les pom-pom girls formèrent leurs rangs pleins de séduction. Les membres des équipes de tournage en gilet jaune grouillaient de toute part. Quand les lumières des caméras s'allumèrent, en sautillant et en chantant, les joueurs firent leur entrée serrés les uns contre les autres comme des amibes.

Joe s'écarta pour laisser le passage libre et retrouva son ami Kevin, un médecin qui lui aussi soignait les footballeurs, et qui avait accepté d'être de garde ce jour-là en raison de la présence exceptionnelle d'Eleanor.

« Je serai dans les tribunes, lui dit Joe.

— Super. Je t'envoie un SMS si on a besoin de toi. »

Joe sortit son ticket brillant et monta dans les gradins.

Il quitta le couloir de béton où se réverbérait un agréable écho pour déboucher sur l'océan ondulant et étincelant des soixante-dix mille fans qui ne formaient plus qu'une seule vague bleue. Les lumières blanches embrasèrent le terrain, d'un vert artificiel étonnant. Le ciel de septembre était maussade, marbré de noir ; des traînées nuageuses se pressaient au-dessus du stade. Un souffle de vent vint caresser le visage de Joe. Il respira l'air salé.

Voilà.

Ken Jennings, champion de *Jeopardy !* natif de Seattle, hissa le drapeau, puis il courut jusqu'à la rambarde et se mit à agiter au-dessus de sa tête une serviette, ce qui mit en transe la foule extatique. Même les sirènes qui marquaient le début du match ne pouvaient rivaliser avec le rugissement assourdissant de la foule. Le stade tout entier tremblait sous le martèlement des pieds.

Allez !

Le joueur des Cardinal signala à l'arbitre un *fair catch*. Les fans manifestèrent leur déception : vaguelette sur la mer.

Joe s'attarda dans l'allée, se délectant de leur optimisme. Il aurait tant aimé que Timby soit là ! La première chose qu'il ferait dès le lundi matin, c'est de réserver des places pour tous les matchs à venir. En repartant, tout à l'heure, il irait à la boutique et achèterait des maillots assortis.

« Si vous ne vous en servez pas, on en veut bien, nous. » Deux blondes pas très fraîches avec des mèches bleues et vertes faisaient les yeux doux à Joe en lorgnant son badge, autour du cou : ACCÈS LIBRE AUX VESTIAIRES ET AU TERRAIN.

Joe gloussa et rangea le badge sous son tee-shirt avant de descendre l'escalier jonché de popcorn. Toutes les deux ou trois marches, un Blanc un peu éméché lui tendait la main levée bien haut.

« Seahawks ! » hurla un type en oubliant qu'il tenait une bière à la main, et il s'en renversa plein sur les doigts. Il lécha ensuite avec soin le liquide ambré sur sa peau.

Les visages exprimaient ce qui n'avait pas besoin de mots : *On a réussi à entrer là, et on est dans le meilleur endroit du monde.* Cette fierté collective regonfla Joe tandis qu'il se dirigeait vers le

rang J.

Il avait le siège numéro 6. Il parcourut des yeux l'assistance à la recherche d'Eleanor. Peut-être n'était-elle pas encore arrivée.

« Désolé, les gars, dit-il gaiement en se faufilant devant les gens pour atteindre sa place. Pardon de vous déranger. »

Mais Eleanor était bel et bien là. Assise, les jambes croisées, tenant son sac sur ses genoux. Elle se leva pour laisser Joe s'asseoir.

« Salut, chérie ! dut-il crier. C'est de la folie, hein !

— Je sais ! Les rangées sont pareilles à des tranches de jambon sous vide. Il faut être mince comme un fil pour réussir à se faufiler.

— Ah oui, ça aussi, dit-il en déposant un baiser sur sa joue.

— Oh ! Je suis passée à la salle de repos. Tu y es déjà allé ?

— Je ne pense pas. »

L'offensive des Cardinal les avait rendus maîtres du terrain. La première stratégie avait consisté à courir. Cinq mètres gagnés.

« Ah, déclara Joe. On aurait dû l'arrêter, celui-là. »

Les gens autour de lui acquiescèrent en grognant.

« Tout ce qu'ils ont, là-bas, continua Eleanor, ce sont des bouteilles d'eau à température ambiante, des SunChips, et un récipient géant rempli d'une salade de fruits qui nage dans son jus. Je suis sûre que c'est de la conserve, en plus. Au moins, les pommes sont fraîches. Tu sais comment j'en suis sûre ?

— Chérie, s'il te plaît, le jeu. »

Une passe, le quarterback des Cardinal se met à courir… il est arrêté… par Vonte !

« Mon héros ! » s'écria Joe.

Autour de lui les mains se tendirent bien haut, de toutes parts un échange de camaraderie.

Deux rangées plus bas, quatre maillots s'élevèrent ; DAGGATT, DAGGATT, DAGGATT, DAGGATT. La famille de Vonte. Joe les reconnut car il les avait vues à l'hôpital. Chrissy, l'épouse de Vonte, complètement folle, tandis que les filles, Michaela, Asia et Vanessa filmaient les rediffusions de l'action.

Joe sentit quelque chose près de son visage.

Le pouce d'Eleanor. Collé dessus, l'étiquette d'une pomme.

« Regarde, j'ai failli m'étrangler avec ! » dit-elle en souriant.

Soudain, des pensées sombres envahirent Joe, lui nouant la gorge.

Elle n'a pas envie d'être là. Elle n'aime rien de ce que j'aime. Le jazz, les documentaires, les sorties à vélo. Si l'idée ne vient pas d'elle, elle reste assise à faire la tête. Ma femme ne sait agir qu'en solo. Elle a toujours été comme ça. Pourquoi est-ce que je le vois seulement maintenant ?

« Tu n'es pas obligée de rester, dit-il.

— Hein ?

— Mon but n'est pas de t'infliger une torture, mais juste qu'on partage un truc sympa ensemble. »

Eleanor retrouva son calme ; ses traits se détendirent. « Est-ce que je t'ai dit "je t'aime", ces derniers temps ? »

Joe éclata de rire devant ce clin d'œil à la chanson de Van Morrison qu'ils aimaient le moins, « Have I told you lately that I love you ».

« Je vous entends pas ! » hurla une voix. Macklemore : c'était un enregistrement diffusé sur l'écran géant.

Troisième tentative. Tous les fans savaient quoi faire : se lever pour hurler à s'en déchirer les poumons. Joe se joignit à la foule, il cria dans ses mains en porte-voix.

Il se retourna vers Eleanor. Elle n'était plus là.

Il l'aperçut alors parmi la foule, qui remontait l'escalier quatre à quatre.

Incroyable.

Nom de Dieu, elle était vraiment partie !

Son strapontin était encore baissé. Incrédulité, outrage, solitude.

La chaise vide.

Joe recula et écrasa un sac en plastique Seahawks. Il le ramassa. Il était rempli de maquillage en morceaux.

Clap. Clap. Clap.

Trois étudiants membres d'une fraternité applaudirent avec une lenteur pleine d'ironie.

Des ongles verts pailletés arrachèrent le sac des mains de Joe. Une femme mécontente, vêtue d'un tee-shirt camouflage rose affichant un 12 en sequins, marmonnait de colère.

« Je suis désolé, dit Joe.

— Des dégâts ? fit son mari en rigolant.

— Mon fard à joues préféré ! s'écria-t-elle. Le fermoir est cassé ! »

Clap. Clap. Clap.

Quelque chose traversa l'esprit de Joe. Son regard fusa entre les étudiants, le mari et la femme.

« Pour de vrai ? » demanda le mari.

Tous les regards se détournèrent.

Joe partit à toute vitesse.

Tremblant, il courut dans l'allée, redescendit dans les couloirs de béton, longea la buvette d'où se dégageait un tourbillon d'odeurs écœurantes de viande et de fermentation. Il continua par les escaliers, croisant des retardataires agités. Sur une estrade, une camionnette Toyota éclatante, figée au beau milieu de son aventure, penchée, prête à se retourner.

Il montra son badge au garde posté devant le rideau bleu. La zone interdite. Il suivit la ligne bleu et vert sur le sol de béton. Tourna à gauche.

En hauteur, était écrit : ACCÈS AU TERRAIN.

« Docteur Wallace ! » Un autre garde, Mindy, secrètement fan des Colt, s'écarta pour laisser passer Joe.

En lettres bleues géantes, sur les parpaings blancs du couloir :

ON VA GAGNER.

TOUJOURS DANS LA COMPÉTITION.

ON Y VA.

NE JAMAIS ABANDONNER.

Joe sentit sa gorge se nouer à la lecture de ces inscriptions.

Nouvel assaut de sombres pensées.

Envoyer de l'argent à mes parents. Les voyages humanitaires. Les levées de fonds. Les vingt-six heures de vol pour se rendre au Kenya. Tout ce temps passé auprès des patients. Soulever de la fonte à la WAC. Les liens trop mignons que j'envoie à Eleanor. La machine à vapeur que j'ai construite avec Timby. La douche avant de plonger dans la piscine. Les messages faisant l'éloge des employés du service clientèle. Ramasser des ordures sur le trottoir. Les trajets à la déchetterie. Le chauffage maintenu à 19 °C. Les morceaux de pain que je n'ai pas gâchés, au restaurant. Laisser la priorité aux autres voitures quand il y a de la circulation. Les trucs mnémotechniques pour se souvenir du nom des assistants en salle d'op. Les chips sans sel. Les parties de Cluedo. Les colonoscopies. Laisser à Eleanor la meilleure place au garage. Le livre que j'achète chaque semaine à Elliott Bay. Ressemeler les chaussures. Laisser des pourboires aux femmes de chambre dans les hôtels. Utiliser le même verre plusieurs fois dans les bars. Ponctuer les SMS…

Boum ! Un canon tonna sur le terrain.

Venant vers lui dans le tunnel : un oiseau de proie. À hauteur de visage. Le véritable balbuzard pêcheur de Seattle, emblème des Seahawks qui leur donnaient leur nom, était perché sur le bras de son maître, recouvert d'une protection. Joe et l'animal se considérèrent l'un l'autre en se croisant. Le rapace soutint son regard et tourna la tête, dans ses prunelles pénétrantes se lisaient autant de sagesse que de lassitude.

Un frisson de tension parcourut les épaules de Joe. Il sortit sur le terrain.

Les pom-pom girls arrivèrent en petites foulées, reprirent leur place sur la pelouse, sur deux rangées de huit, et entamèrent une danse lascive sur « Dirty Deeds Done Dirt Cheap ». Maquillage épais comme de l'écorce, décolleté artificiellement avantageux, collants couleur chair : un affront vivant à la nature.

Joe détourna les yeux.

Les Cardinal avaient repris le ballon. Les coaches et les joueurs s'étaient regroupés au bout du terrain.

Joe aperçut Gordy. Le simple fait de voir l'entraîneur le soulagea : il était chez les siens.

Gordy plaisantait avec le « spécialiste de la flexibilité », qui n'était autre qu'un prof de yoga, petit homme aux membres grêles toujours affublé d'un bandana. Il réussit à faire rire Gordy.

Joe se hâta vers eux, désireux de se fondre dans cette atmosphère de camaraderie.

C'est alors qu'il vit l'attelle dans la main de Gordy. *Son* attelle.

Il regarda où en étaient les joueurs sur le terrain. La défense se mettait en position. Il repéra le numéro 27.

Il tournait le dos à Joe. DAGGATT.

Joe fut tout entier parcouru d'un frisson d'incrédulité. Il se rua sur l'entraîneur.

« Putain, c'est quoi, ça, Gordy ? »

Celui-ci se retourna. Il savait qu'il était en mauvaise posture.

Le prof de yoga s'écarta prudemment.

« Vonte veut essayer une prise de balle sans l'attelle, dit Gordy d'une voix envahie par la panique. Il le sent bien.

— C'est pas à toi de décider ça.

— Allez, cool, dit le prof de yoga.

— Non, fit sèchement Joe. C'est pas cool.

— Il a presque réussi… bredouilla Gordy.

— Qu'est-ce qu'y a, tu l'as inscrit dans ton équipe fantasmée, c'est ça ? Tu dois avoir en tête un seul objectif : qu'aucun joueur ne s'inflige une blessure qui briserait définitivement sa carrière.

— Je sais. » Gordy semblait sur le point de vomir.

« C'est son gagne-pain, à ce mec ! Ces jeunes-là jouent pendant dix ans s'ils ont de la chance ! Et lui, il a trois filles !

— Je sais.

— Non, tu ne le sais pas, bordel ! Arrête de dire ça ! » lui hurla Joe en pleine figure.

Le prof de yoga voulut s'interposer.

« Allez, mon frère, calme-toi.

— Toi, tu me parles pas !

— Allez, c'est bon, on arrête », dit-il doucement. Sur son bandana orange, un logo : GODADDY.

Joe le repoussa brutalement.

« Putain ! » s'exclama Gordy…

Le prof de yoga partit en arrière…

Mais il était très souple et retrouva l'équilibre.

Puis il revint à la charge.

Joe le repoussa de nouveau, et cette fois il réussit à flanquer par terre le yogi déboussolé. Il s'apprêtait à lui mettre son poing dans la figure…

Quand deux bras vigoureux le ceinturèrent par-derrière.

« Ça suffit ! » Son ami Kevin emmena Joe hors du terrain.

« Ils ont laissé Daggatt jouer sans son attelle ! vociféra Joe.

— Joe, mon pote, arrête ! » cria Kevin par-dessus la cacophonie des soixante-dix mille spectateurs.

Joe se retourna.

Un arbitre consterné se dirigeait à petites foulées vers Gordy et le prof de yoga étourdi, à présent debout.

Kevin se planta devant Joe. « Je m'en occupe. Toi, tu rentres. Allez ! » Et Kevin poussa fermement Joe vers le couloir.

« Allez, mec ! » Des voix. « Allez, mec ! » se moquaient des voix. Vautrés sur la rambarde au-dessus de lui, de part et d'autre : ventripotents, visages grimés, affublés de perruques afro vertes, tirant la langue, bourrés alors qu'il n'était même pas midi. « Allez, mec ! » Ils raillaient Joe.

Il tituba vers le couloir. Pris de vertige. À cause de ce qu'il avait fait. Une espèce d'ivresse lui donnait le vertige. Vacillant, il

s'appuya contre la paroi de parpaings froids.

« Vous avez besoin de quelque chose, Doc ? » Un autre garde, assis, qui suivait le match sur un téléphone en équilibre sur son genou épais.

Une porte. La salle de conférences de presse. Vide. Joe saisit la poignée.

Le lutrin de Pete Carroll. Papier peint à l'effigie des Seahawks. Des rangées de chaises vides. D'autres empilées si haut qu'elles semblaient près de s'effondrer. Il referma derrière lui.

Un silence de mort.

Joe, le souffle court, pantelant, le cœur battant la chamade.

Il encaissait.

Il encaissait.

Jusqu'à ce qu'il ne puisse plus.

Il s'écroula sur un banc et appuya ses mains sur ses yeux.

L'école de médecine, le dévouement, l'intégrité, la retenue : tout ça n'était que poudre aux yeux. Un mécanisme de défense aussi fragile que risible. Terminé. Tout s'était effondré en un instant.

Joe prit son front entre ses mains et ouvrit les yeux. Il fixa la moquette.

« Ça ne peut pas aller si mal que ça », dit une voix avec un accent britannique.

Froissement d'un journal.

Joe n'était pas seul.

Assis sur une chaise dans un angle, jambes croisées, lisant la section des voyages, un homme que Joe n'avait jamais vu. La cinquantaine, cheveux gris courts, de petites lunettes rondes. Pas de badge d'identification. Des chaussures de marche, un gilet par-dessus une longue chemise blanche.

« Peut-être que je puis vous aider. »

Et maintenant, Eleanor, de l'autre côté de la pelouse, le Space Needle derrière elle. Ils avaient traversé tant de choses ensemble. Ils s'apprêtaient à franchir de nouveaux obstacles.

Le moment est venu, disait Dieu.

Dis-lui.

L’art de perdre

Joe n'avait pas l'air d'être pris au piège, ni de perdre son sang-froid, et il ne manifestait aucune des émotions qu'un mari devrait éprouver au moment où il est démasqué : cela m'a rendue furieuse.

J'ai lâché la rambarde et je me suis précipitée parmi les gens attablés, en train de manger. Quand j'ai débouché sur le chemin goudronné, au sommet de la colline, je me suis mise à courir. Mais à chaque pas, je sentais ma colère fondre. Sous la colère : la peur.

Au milieu d'une de ses phases de développement personnel, Ivy avait déclaré que, sous la colère, on trouvait toujours la peur. Depuis longtemps, je me demandais ce qu'il pouvait bien y avoir sous la peur.

J'ai su : sous la colère, il y avait la peur, et sous la peur, il y avait l'amour. À la base de tout, se cachait la terreur de perdre ce qu'on aimait.

J'ai foncé sur Joe et je l'ai pris contre moi. J'ai enfoncé mon visage dans sa veste, et j'y ai respiré une odeur de laine et de nettoyage à sec. La haute taille de Joe avait toujours sur moi un effet apaisant quand mon visage se posait contre sa poitrine. J'ai glissé les doigts sur ses omoplates et j'ai tourné la tête pour que mon nez soit en contact avec sa peau. La moiteur de sa clavicule, le chatouillement de ses poils. L'odeur de Joe. Mon homme.

« Hé ! a-t-il dit. Salut à toi aussi ! »

Alonzo est arrivé et s'est présenté.

« Je mettrai désormais un visage sur votre nom. » Joe lui a serré la main. Un bracelet fluorescent est apparu à son poignet.

« Maman et moi, on t'a cherché partout toute la journée, a raconté Timby. On est allés à ton bureau, et elles croyaient que tu étais en vacances, alors maman a conduit ta voiture sur ce pont super long qui va jusqu'à une colline.

— Oh. » Le regard de Joe a rencontré le mien et aussitôt, il a

baissé les yeux.

« Ça n'a pas d'importance », ai-je déclaré.

Joe m'a observée et sa bouche s'est contractée. Profonde inspiration.

« Je ne veux pas savoir… ai-je commencé.

— J'ai découvert la religion.

— La religion ? » C'était trop bizarre. « La religion ?

— Oh, a dit Alonzo.

— Comment ça, la religion ? La religion dans le sport ? Dans Radiohead ?

— La religion en Jésus.

— Maman, j'ai faim, a interrompu Timby qui était tout sauf bête.

— Je vais lui acheter quelque chose », a renchéri Alonzo en emmenant Timby avec lui.

Et voilà Joe. Mon mari.

« C'est la dernière chose à laquelle je m'attendais, a-t-il poursuivi en se trémoussant de nervosité. Mais j'ai craqué, au boulot.

— D'accord…

— J'ai rencontré un type. Un homme ordinaire. Un pasteur. Il m'a invité dans son église.

— Et tu y es allé !

— Oui, je sais. Et c'est là que ça s'est produit.

— Quoi donc ?

— Nous étions juste un groupe de personnes rassemblées. Cette humilité collective m'a envahi. Simon, le pasteur, a commencé son sermon. C'était au sujet de la visite du Christ aux marchands du Temple, une histoire que j'ai entendue un million de fois. Mais Simon l'a remise dans sa perspective historique. Et ça m'a paru tellement pertinent, voire même radical.

— Ça t'a paru pertinent ? À toi ?

— Ça parlait du courage, de la sagesse de Jésus, l'homme. J'ai senti disparaître le fardeau d'une tonne qui pesait sur mes épaules. Et c'était grâce à la présence des autres. J'ai regardé autour de moi, et tout avait changé. Rien ne me séparait de ces gens, de la lumière, des odeurs, des arbres. J'étais baigné dans un amour radieux… nous l'étions tous.

— Donc tu as passé une mauvaise journée.

— J'ai fait l'expérience de Dieu en direct.

— Et c'est pour ça que tu m'as menti ? » Je sentais un cocktail explosif de trahison mêlé d'autoapitoiement se former en moi. « Et quand est-ce que tu comptais me faire part de cette merveilleuse nouvelle ?

— Je sais », a dit Joe en me frottant le bras.

J'ai retiré mon bras. « Ce n'est pas parce que tu es plus calme que moi que tu es supérieur sur le plan moral. »

Une famille qui visitait Seattle sur des gyropodes est passée en coup de vent, tout sourires.

« À quoi penses-tu quand tu entends l'expression "le programme de Dieu" ? m'a demandé Joe.

— Tu as trop discuté avec les joueurs des Seahawks.

— J'aimerais que tu considères la possibilité que nous vivions dans un univers bienveillant.

— Considère que c'est considéré.

— J'aimerais que tu l'envisages pour de bon ! Si l'univers est bienveillant, cela signifie que tout finira bien. Ça veut dire qu'on peut arrêter de se battre pour essayer de s'en sortir.

— Veux-tu bien admettre que tout ce que tu dis là est extrêmement bizarre ?

— Ça ne peut pas être plus sensé. Au lieu d'essayer d'imposer ta volonté à un univers incontrôlable, tu peux t'abandonner à la sagesse de Jésus.

— S'il te plaît, arrête de dire tout le temps Jésus. Les gens vont croire qu'on est pauvres.

— J'ai parfaitement conscience du fait que se convertir au christianisme est la chose la moins cool du monde. » Il a regardé son téléphone. « Oh ! Ils m'attendent. On a des répétitions programmées avec l'ingénieur du son.

— Des répétitions ?

— On va chanter devant le pape, samedi.

— Quoi ? ai-je émis d'un ton défait.

— On va chanter devant le pape à Key Arena. C'est une célébration multiconfessionnelle. Ma congrégation participe. »

J'ai dû m'accrocher à un arbre pour ne pas tomber à la renverse. « Tu es sérieux ? Tu as vraiment dit : "*ma* congrégation", là ? »

Il m'a serrée contre lui. « Je suis si content que ça se soit passé ainsi. Que tu aies débarqué tout à coup, de cette manière. Tu vois, les choses se règlent toutes seules quand on les laisse se

produire.

— C'est comme ça que tu vois la situation ? ai-je rétorqué en tentant de me soustraire à cette étreinte trop sentimentale. Les choses se règlent *toutes seules* ?

— On en reparlera quand je rentrerai à la maison. » Il a plongé les mains dans les poches de son manteau et il a descendu les marches menant vers Key Arena.

Me plantant là, abasourdie.

« Il vous faut un bracelet. » Le garde était posté près d'un détecteur de métal et d'une table pliante, à l'entrée du Key Arena. Derrière lui, des portes de verre flanquées d'autres gardes.

« Mon mari en a un, ai-je dit en sautillant d'impatience. Il vient de passer. » Je n'en avais pas fini avec Joe, je voulais à tout prix entrer pour l'arracher à cette histoire de fous.

« Pas question », a répondu le garde.

À ses côtés, un berger allemand. Sur son harnais étaient brodés ces mots : MERCI DE NE PAS ME CARESSER.

Des écoliers ont surgi en faisant des bonds partout, tous vêtus de tee-shirts identiques et brandissant des granités géants, traînant derrière eux leurs professeurs fatigués.

« Vous bloquez l'accès », m'a dit le garde par-dessus le brouhaha. Puis aux gamins qui se précipitaient vers le chien : « Vous avez lu ce qui est écrit sur son harnais ?

— S'il vous plaît ? ai-je insisté, encouragée par la présence des gosses gavés de sucre. Mon mari est médecin. Je me suis cogné la tête. » J'ai écarté ma frange pour lui montrer ma bosse. « Vous voyez ? Je suis capable de tout.

— Sauf d'entrer.

— Est-ce que j'ai l'air de quelqu'un qui voudrait faire exploser le pape ? »

Il m'a fusillée du regard. « On ne plaisante pas avec ça, madame. » Il a attrapé son registre et s'est tourné vers un enseignant.

C'est alors qu'il a fait choir un lot de bracelets vert fluo. Je me suis penchée en feignant de nouer mes lacets, et j'en ai arraché un. Je l'ai dissimulé dans ma main puis je me suis relevée.

Je me suis hâtée vers l'entrée suivante, j'ai montré mon poignet et je me suis ruée à l'intérieur.

De misérables néons émettaient une lueur souffreteuse. Des ouvriers hissaient des bannières colorées, là-haut sur les

poutrelles. Au troisième niveau, des flics faisaient renifler les sièges à des bergers allemands.

« Un-deux, un-deux », a lancé une voix pour tester la sono.

Sur scène, d'autres types disposaient des figurants, une forêt de mannequins immenses en polystyrène représentant des gens heureux, aux bras imitant le V de la victoire.

Au niveau du parterre, des chorales assises sur des sièges pliants attendaient de pouvoir répéter. Il y avait là des moines tibétains, des Afro-Américains, des sikhs en turban, et rassemblés devant, sur trois ou quatre rangées, le groupe de Joe. J'ai dévalé les marches et je me suis glissée derrière lui.

« En fait, c'est ça, le truc », ai-je dit.

Joe s'est retourné. « Mais qu'est-ce que tu fiches là ?

— On a tous envie de laisser tomber. Pas besoin de Jésus pour ça. Regarde-moi. J'ai tout abandonné sans l'aide de personne.

— Est-ce que c'est Eleanor ? » a demandé un Anglais, un rang devant, vêtu d'une tunique blanche et d'un gilet kaki.

Joe m'a présenté Simon, l'aumônier des Seahawks.

« Alors c'est vous qui avez fait un lavage de cerveau à mon mari ?

— On dirait bien ! a-t-il répondu en me serrant la main.

— Simon organise la prière pour l'équipe avant et après les matchs, a expliqué Joe. Entre deux, il traîne dans la salle de presse.

— Ça me laisse du temps pour lire mes numéros du *New Yorker* en retard. J'en ai des piles entières. » Il en tenait un à la main et s'est replongé dedans.

« Donc, tu te fais un petit retour aux sources, ai-je repris.

— C'est beaucoup plus que ça. C'est une transformation radicale. »

Voilà bien le genre de phrase qu'aucune épouse n'a envie d'entendre.

« Radicale, y compris pour moi », ai-je conclu, ou demandé, ou supplié. Enfin bref, ma gorge s'est nouée, et les larmes m'ont envahie.

« Mais oui, bien sûr, a assuré Joe en me prenant la main. On en parlera quand je rentrerai à la maison. » Il s'est tourné pour considérer les gens alentour, puis il a hoché la tête, concluant ainsi la conversation.

« Mais tu étais heureux. Tu *es* heureux ?

— Eleanor, j'ai agressé un prof de yoga.

— Je suis sûre qu'il le méritait.

— Tout ça parce qu'il portait un bandana GoDaddy.

— Pendant vingt ans, tu m'as dit que la religion était un moyen de fuir la réalité pour les gens. Qu'aucune personne dotée d'un bon QI et qui avait fait des études ne pouvait croire en Dieu.

— Tu entends ton arrogance ?

— Mais c'est *ton* arrogance ! C'est toi, l'athée convaincu.

— Alors disons que j'ai perdu la foi. J'ai cessé de croire en l'athéisme.

— Ça me plaît, a commenté Simon. Beaucoup. » Il s'est mis à chercher un stylo dans ses poches.

« Athée, sceptique, avoir toujours raison, a repris Joe. C'était ma façon à moi de demeurer dans un confortable abrutissement. » Puis en désignant Simon, il a ajouté avec fierté : « Je suis sûr qu'il sait à quoi je fais référence.

— "My hands just felt like two balloons[1]" ! »

Fracas sur scène. Des ouvriers ont crié pour dégager le passage devant un chariot élévateur qui grimpait sur la rampe d'accès. Il a déposé une caisse haute d'un bon mètre quatre-vingts, puis a exécuté un joli demi-tour avant de repartir. Les dévisseuses pneumatiques ont gémi en ouvrant la caisse.

« Mais d'abord, qu'est-ce que ça veut dire, une transformation radicale ? ai-je voulu savoir.

— Il vous l'expliquera à la maison », a beuglé une femme bien en chair qui ne laissait pas voir ses émotions. Elle aurait pu bosser chez Microsoft.

Joe a souri et haussé les épaules, comme si la conversation était terminée.

« Ah non, maintenant. »

Tout le monde nous regardait. Noirs et Blancs, jeunes et vieux. Et ils avaient bien besoin d'un brumisateur.

« Très bien, a répondu Joe. J'envisage de me lancer dans des études de théologie.

— Et paf ! a gloussé la dame de chez Microsoft.

— Rien ne me passionne autant que Jésus-Christ.

— Tu n'as pas idée à quel point c'est dur pour moi d'entendre ça. » J'ai fermé les yeux et je me suis pincé le nez. « Disons en quelque sorte que tu passes du rang de personne la plus

intéressante que j'aie jamais rencontrée à la personne la moins intéressante que je connaisse.

— Jésus a été le penseur le plus radical de l'histoire du monde. Je veux tout savoir de la Palestine du premier siècle de notre ère. De la culture du temple de Jérusalem. Je veux étudier les Évangiles apocryphes, les codex de Nag Hammadi.

— Mais il n'y a pas des cours sur le Web ?

— Je veux suivre les cours en direct. J'ai bossé comme un fou sur mon dossier d'admission…

— Attends, c'est ça qui t'a occupé toute la semaine ? Tu étais où ?

— Au Starbucks, où je rédigeais mon dossier.

— Quel Starbucks ?

— Est-ce que cela a une importance ? Celui qui est au croisement de Melrose et de Pine.

— Il est bien, celui-là. » Un mystère résolu. « Et qu'est-ce que tu regardais avec ce truc d'espion sur ton bureau ?

— La lunette ? Je regardais les étoiles.

— Les étoiles ? Mais quelles étoiles ? Oh, ne dis rien. Les étoiles de Dieu. »

Il n'a rien dit. J'ai soupiré. Ce qui m'étonnait le plus, c'était à quel point je m'étais trompée.

Sur scène, la caisse avait été ouverte, dévoilant un objet entouré de papier à bulles. Une femme découpait avec soin les différentes couches protectrices, et soudain un fauteuil est apparu. Un trône, en réalité, au siège rouge sombre et au haut dossier.

« On en fait des tonnes pour ce pape, ai-je commenté. Ça signifie donc que tu es redevenu catholique ?

— Non, non, non. Comment peut-on être catholique ? Mais c'est le pape. Il faut être là. »

Au milieu de la scène, un ouvrier avec un tee-shirt Ramones s'est assis sur le trône pour qu'on puisse régler les éclairages.

« Mais Jésus ? Pourquoi ça peut pas être un truc normal, comme le bouddhisme ? Pour ça, j'ai déjà le coussin. »

Il a secoué la tête. « Jésus, c'est Jésus. C'est mon ami. »

L'ouvrier juché sur le trône a proclamé d'une voix forte dans le micro : « Le grand Oz a parlé ! »

Rires nerveux parmi l'équipe.

« Rick ! a interpellé une voix dans la sono. C'est pas cool, ça. »

Joe m'a pris la main. « Tu te rappelles qu'on était d'accord pour passer dix ans à Seattle, puis retourner vivre dix ans à New York pour toi ?

— Évidemment.

— Les dix ans sont passés. C'est pour ça que j'ai présenté une demande à Columbia.

— À Columbia ! Et par-dessus le marché, je suis censée faire mes valises et abandonner tous mes amis ?

— Tu ne les aimes pas, tes amis.

— Ça, c'est un autre sujet.

— Si tu préfères, il y a une école à Spokane.

— Tu crois que je préférerais Spokane, dans le fin fond de l'État de Washington ?

— Il y a Duke, a-t-il poursuivi comme s'il parlait tout seul. L'université de Chicago. St. Andrews en Écosse.

— Quoi ? L'Écosse ? » Je me suis redressée d'un seul coup. « Tu ne peux pas décider qu'on va déménager en Écosse sans me consulter ! Timby va à l'école. Quand est-ce que tu comptais m'en parler ?

— Ce soir ! s'est écriée une femme qui tricotait.

— Et comment tu vas faire pour travailler avec les Seahawks depuis l'Écosse ?

— Il y a quelques décisions à prendre.

— Tu parles ! »

Joe s'était levé à son tour. Inutile de prétendre désormais que nous n'étions pas le genre de couples qui se querellent en public : le voile s'était déchiré.

« Ce que je vis actuellement est nouveau et fragile, a dit Joe.

— Et c'est pour ça que ça va passer ! Tu ne vas pas devenir une grenouille de bénitier ! Nom d'un chien, où est ton orgueil ?

— Je savais à quel point ce serait difficile pour toi, m'a-t-il rétorqué d'un ton sec.

— Donc, évidemment, tu m'as menti !

— Je ne suis pas un menteur ! Je détestais te mentir. » Sa voix s'est radoucie. « Mais je me sentais piégé. »

Ça, ça m'a fait très mal.

« Eleanor ?

— C'est pour ça que tu étais prostré sur la table, ce matin, ai-je compris en vacillant. C'est à cause de moi. Tout ça, c'est ma faute.

— Ta *faute* ? »

À côté de nous s'élevait une forêt de palmiers en pot hauts de presque deux mètres, attendant d'être disposés sur la scène. J'en ai poussé un avec le pied, pour créer une issue. Puis j'ai pris Joe par la main et je l'ai emmené à l'intérieur de cette oasis. Il n'y avait plus que lui et moi.

J'ai posé les mains sur ses épaules. « Je sais ce qu'il y a.

— Ah bon ?

— C'est sur moi que tu devrais pouvoir t'appuyer. Pas sur Jésus.

— Eleanor, a-t-il gentiment rectifié. Dieu est plus grand que toi. C'est là, le cœur de l'affaire.

— Tu ne pouvais plus te reposer sur moi. J'étais trop fragile. Trop envahissante. Et je sais pourquoi. Je suis encore obsédée par l'histoire de Bucky et Ivy.

— Quoi ? a-t-il dit en repoussant les frondes des palmiers sur son visage.

— J'ai cru que je pouvais les maintenir en quarantaine, mais ça ne marche pas. Tu veux savoir à quel point mon cerveau est parti en vrille ? La semaine dernière, à la radio, ils racontaient qu'un train dans l'Ohio avait déraillé parce que quelqu'un avait laissé une tractopelle sur la voie. Et moi, j'ai pensé : Mon Dieu, est-ce que c'était moi ? J'aurais laissé une tractopelle sur la voie ?

— Tu es distraite. Je te l'accorde.

— Tu parles ! Je suis tellement à côté de mes pompes que je t'ai expédié jusque dans le Jourdain !

— C'est mon chemin à moi, ça. Mon combat.

— Je sais bien que tu le penses. Mais écoute. Depuis le jour où on est tombés amoureux, je tiens ce que j'appelle une liste des remerciements.

— Est-ce que tu t'intéresses au télescope Hubble ?

— Hein ?

— Récemment, on l'a pointé vers l'endroit le plus vide et le plus ennuyeux de l'univers. Après avoir absorbé la lumière pendant des semaines, il a découvert dix mille galaxies situées à *treize milliards* d'années-lumière ! L'esprit humain ne peut comprendre ça. Et ça marche aussi dans l'autre sens. Autrefois, la plus petite particule, c'était le grain de sable. Puis ça a été la molécule, l'atome, l'électron, le quark. Et à présent, il y a la corde. Tu sais ce que ça représente ? Un millionième de

milliardième de milliardième de milliardième de centimètre ! Et moi, je me baladais en croyant que j'avais tout compris ? Et où ça m'a mené ? À péter un câble pendant un match des Seahawks ! C'est fini, maintenant. J'accueille le mystère. Il me réconforte.

— OK, d'accord. Je sens qu'on s'écarte de ma liste des remerciements, là.

— Prince of Peace ! » a appelé une voix dans la sono.

À travers l'épaisseur des frondes, le groupe de Joe s'est levé, abandonnant sacs et vêtements. Vingt personnes ont gravi les marches – vues de dos elles ne payaient pas de mine.

« Si tu montes là-haut, ai-je dit en sentant que ma colère se muait en panique, tu abandonnes notre couple.

— Eleanor…

— Je t'ai négligé, ai-je poursuivi en commençant à m'effondrer. Je ne le voulais pas. Mais on ne peut pas devenir un de ces couples qui vivent en parallèle. Oh, Eleanor, elle s'enferme dans son cabinet pour faire ses dessins, et même son fils dit : "Maman, tu es comme ça", mais ne vous inquiétez pas pour Joe, il a ses amis de l'église. »

Tout coulait en même temps : mes yeux, mon nez, ma bouche.

Une scénographe avait disposé le chœur sur une estrade. Les gens chuchotaient, à la recherche de Joe.

« Notre couple et ma rencontre avec Dieu ? a dit Joe. Ça n'a aucun rapport.

— Prince of Peace ! a appelé quelqu'un sur scène. Il nous en manque un.

— Et si je réussis à te convaincre que oui ? » ai-je tenté.

Il y a réfléchi un moment, ce qui a rendu la réponse encore plus dévastatrice : « Ça ne ferait aucune différence. »

En une sortie digne du Christ lui-même, Joe a franchi le mur de plantes et disparu.

J'étais seule, en proie au chagrin et à la stupeur.

L'humour n'avait pas marché. Pas plus que jouer au plus fin. Ni la certitude d'aller au clash, la méchanceté, l'intuition, l'autocritique, le désespoir, les menaces : rien n'avait fonctionné. Le Tour de passe-passe avait échoué.

Ça n'était jamais arrivé.

Je suis allée m'asseoir.

La scénographe a placé Joe à l'arrière, presque au bout à droite.

J'ai eu une réaction quasi physique en découvrant qu'on ne le mettait pas davantage en valeur. Certes, je ne connaissais pas ces gens. Mais mince alors, c'était Joe Wallace !

Mon mari. Dès qu'il se réveille, il bondit hors du lit, prend sa douche, s'habille. Rentre sa chemise dans son pantalon, boucle sa ceinture. Il ne sort jamais d'un taxi tant que le chauffeur n'a pas fini de lui raconter son histoire. Nous dormons toujours dans un petit lit parce que la première nuit où nous avons essayé un king-size, Joe a trouvé qu'il était trop loin de moi, et nous l'avons renvoyé. Il fait les mots croisés du vendredi et du samedi au stylo. Pour moi, c'est l'homme qui sait tout. Quelle est la recette des pancakes ? Combien de temps faut-il pour aller à Yellowstone ? Comment s'appelle le Zaïre aujourd'hui, ou bien comment ça s'appelait avant ? Et le meilleur dans tout ça ? Il s'accommode de mes bêtises sans même s'apercevoir que ce sont des bêtises.

Un jeune couple se tenait sur le côté. L'homme jouait de la guitare ; la femme était cheffe de chœur.

> *Morning has broken like the first morning,*
> *Blackbird has spoken like the first bird* [2] .

Le visage de Joe est devenu grave lorsqu'il s'est mis à chanter. Joe, l'enfant de chœur revenu vers le troupeau…

> *Praise for the singing, praise for the mornings,*
> *Praise for them springing fresh from the Word* [3] .

La lumière d'un spot a frappé le chœur. Là-haut, un technicien la braquait sur eux.

Ce calme jour d'août, dans le jardin de Violet et David. Le sable fauve, l'océan vert bouteille. Joe dans son costume bleu marine avec sa cravate lie-de-vin, un gardénia de neige à la boutonnière. Le serment que j'ai prêté, les yeux dans les yeux, avec Ivy à mes côtés, c'était de l'aider à devenir un homme meilleur.

Et je l'avais devant moi, l'homme meilleur. Je le voyais de mes propres yeux. J'avais toujours cru que ce serait grâce à mon intervention qu'il le deviendrait.

Sweet the rain's new fall, sunlit from heaven,
Like the first dewfall on the first grass [4] .

Peut-être était-ce ce faisceau lumineux. Ou les yeux fermés de Joe. Ou le sourire qui fleurissait sur son visage. Peut-être était-ce parce que Joe était littéralement situé sur un plan supérieur. Mais une rivière de lumière semblait couler au-dessus de lui ; c'était un flot d'amour, et Joe pouvait s'y jeter quand il le voulait, avec ou sans moi.

Praise for the sweetness, of the wet garden,
Sprung in completeness where His feet pass [5] .

Mes yeux se sont emplis de larmes. Mes poumons étaient des ailes de papillon. Une graine avait été semée au creux de mes entrailles. Elle poussait à toute vitesse, noire, comme une peau de serpent grotesque et toute ridée, un fumigène, un truc qui me remplissait de quelque chose de terrible. J'ai détourné les yeux.

Sur la chaise à côté de moi, dépassant de mon sac à main, la page repliée où était imprimé « L'heure des moufettes ».

une moufette et sa cohorte de petits s'abreuvent dans le seau à ordures
Elle fourre sa tête en coin dans un pot
de crème fraîche, sa queue d'autruche retombe,
rien ne peut l'effrayer.

J'ai relevé la tête. Le chœur avait bougé et Joe était désormais caché par les autres.

Mine is the sunlight, mine is the morning,
Born of the one light Eden saw play [6] .

Cette Afro-Américaine au chemisier violet ? Peut-être qu'elle aussi avait perdu sa mère d'un cancer du poumon à l'âge de neuf ans. Cet homme avec cette coupe à la Michael Landon ? Sa sœur lui avait peut-être tourné le dos de façon totalement inattendue. Simon ? Peut-être que son père était alcoolique et l'avait abandonné avec son frère, les laissant tous les deux se débrouiller seuls, aucun d'eux ne sachant quand il rentrerait, si jamais il rentrait.

Et Joe ? Nous avions fait un enfant ensemble.

Praise with elation, praise every morning,
God's re-creation of the new day [7] .

Joe, que rien ne pouvait effrayer.

« Comment oses-tu ? » ai-je hurlé, et je me suis précipitée parmi les chaises, renversant des cafés, faisant dégringoler des sacs. « Ce n'est pas juste, je ne peux pas lutter ! Tu peux me quitter pour une autre femme, mais pas pour Jésus ! »

J'ai trébuché sur les marches en montant vers la scène et j'ai fini à quatre pattes. Le chœur, l'équipe des techniciens, le type en l'air, suspendu sur son échelle de corde, celui qui tenait un mannequin en polystyrène montrant une personne heureuse : ils étaient tous pétrifiés.

« Où il est, l'homme que j'ai choisi ? ai-je lancé en me redressant. J'ai choisi un chirurgien qui pense par lui-même et sait des quantités de choses ! J'ai choisi Joe-le-Lion. Pas une chochotte qui pleurniche pour qu'on la console ! »

Alors que je fonçais sur Joe, j'ai entendu le bourdonnement d'un talkie-walkie.

Je me suis retournée. Mon copain, le garde de l'entrée.

Les mots : MERCI DE NE PAS ME CARESSER.

Avant que les mâchoires du chien se referment sur mon bras, je me souviens d'avoir pensé : *Alors ça, c'est rare, de voir un berger allemand voler*.

1. Il s'agit d'un extrait d'une chanson des Pink Floyd, intitulée « Comfortably Numb », c'est-à-dire en français « confortable abrutissement ». (*NdT*)

2. . « L'aube s'est levée comme au premier jour,
Le merle a chanté comme le premier oiseau. » (*NdT*)

3. . « Louez le Seigneur pour ce chant, pour cette aube,
Louez le Seigneur car ils ont jailli tout frais du Verbe. » (*NdT*)

4. . « Douce est la pluie tombée, illuminée par les cieux,
Comme la première rosée sur le premier brin d'herbe. » (*NdT*)

5. . « Louée soit la douceur de l'herbe mouillée,

Épanouie à la perfection où Ses pieds l'ont foulée. » (*NdT*)

6. . « Elle est mienne, cette lumière, il est mien, ce matin,
Nés de la lumière de l'Éden. » (*NdT*)

7. . « Louez avec bonheur, louez chaque matin
Le Seigneur qui recrée sans cesse un nouveau jour. » (*NdT*)

J’ai ouvert les yeux.

J’étais dans l’un des cabinets d’examen de Joe, sur un siège matelassé inclinable. Près de moi, un écran de papier bleu à travers lequel passait mon bras gauche. Joe installait ainsi ses patients lorsqu’il ne pratiquait pas d’anesthésie générale, afin qu’ils ne regardent pas le déroulement de l’opération et ne bougent pas la main par réflexe.

J’étais dans le coltard. À cause des antalgiques ?

J’ai senti une raideur dans mon visage. De ma main libre, j’ai commencé à ouvrir les tiroirs à la recherche d’un miroir à main. Une ligne de points de suture bien nette courait sous ma mâchoire, s’arrêtant au menton. Il n’y aurait pas de cicatrice. Joe était le meilleur pour recoudre ses patients.

« Tu es réveillée ? » C’était Timby, assis dans un coin, qui dessinait dans un carnet à spirale.

« Coucou, mon chéri. » J’ai fait la grimace. Ma mâchoire était comme du bois, que chaque petit mouvement rabotait.

« Papa dit qu’après que le chien t’a mordue, tu es tombée de la scène ! »

Une voix dans le couloir : « Laissez-moi entrer lui dire bonjour. »

Alonzo est apparu, suivi d’une jolie blonde au style classique, portant un pull en cachemire rose et un sac à main noir avec une chaîne dorée en guise de sangle. Il m’a présenté sa femme, Hailey.

« Merci pour aujourd’hui », m’a-t-il dit.

Nous nous sommes contentés de nous regarder, les yeux dans les yeux, et de sourire. Nous nous appréciions beaucoup, depuis le début. Lors du premier cours de poésie, nous avions pleuré tous les deux devant le poème de Robert Frost, « Après la cueillette des pommes » ; la serveuse nous avait demandé : « Vous venez de décider de vous marier ? »

Qu’ont-en-commun-un-marteau-et-un-tire-bouchon ?

Alonzo a pris son portable dans sa poche. « Il est temps de se débarrasser de cette appli.

— Ooooh, a fait Timby, déçu.

— Ce sont tous les deux des outils », a déclaré Hailey. Elle a soufflé sur la fumée imaginaire de ses doigts en forme de pistolet, puis les a rangés dans leur étui avec beaucoup de grâce.

« Alonzo, ai-je dit, je suis désolée de vous avoir appelé “mon poète”, ce matin.

— Oh, ça ne m’a pas dérangé, ça. Par contre, j’étais moins heureux quand je me suis retrouvé à payer la note du petit déjeuner. Et celle du panier garni. Sans compter que, du coup, vous ne m’aviez pas donné mes cinquante dollars.

— En plus, il m’a acheté des *fudge* au parc », a ajouté Timby.

J’ai soupiré, mortifiée. « Où est mon portefeuille ?

— Quelque part par là », a répondu Alonzo.

Joe était à présent à la porte. « Salut, chérie. » Il s’est retourné vers Alonzo et Hailey. « Je vais vous faire sortir. Après la fermeture des bureaux, c’est un peu compliqué.

— À la semaine prochaine, m’a dit Alonzo.

— Au “Village de pêcheurs”, ai-je proposé.

— Non, on va en essayer un autre d’Elizabeth Bishop. “Un Art”, ça s’appelle.

— “Un Art”. On dirait une accusation !

— C’est exactement le contraire.

— Hailey ? Vous savez ? J’adore ce type !

— Comme tout le monde », a-t-elle renchéri, rayonnante, puis ils sont sortis tous les trois.

Il ne restait plus que Timby et moi.

« Regarde, maman, je t’ai dessinée. »

par : Timber Wallace

Age : 8 ans

« Oh, mon chéri. Je ne veux pas être la méchante maman.

— Alors, t'as qu'à pas l'être.

— C'est plus compliqué q ça. »

Timby a haussé les épaules : fais ce que tu veux.

Joe était de retour. Il a glissé vers moi sur son tabouret à roulettes.

« Madame Wallace, la prochaine fois que vous heurtez une sculpture et que vous perdez connaissance, il faudra m'en informer.

— Je lui ai raconté », a avoué Timby avec un petit visage

chiffonné.

Joe a déchiré l'écran de papier bleu.

Mon bras était un chantier de peau déchirée et de plaies refermées par des points de suture. Il était rouge, tout gonflé et luisant.

« Oh, la vache ! me suis-je exclamée.

— Pas de fractures ni de corps étranger, a précisé Joe. On va attendre soixante-douze heures pour s'assurer qu'il n'y ait pas d'infection. » Il a mis ses lunettes et s'est approché. « Quant à l'autre, là, il va falloir le mettre hors d'état de nuire.

— Joe, tu penses que je suis une mauvaise personne ?

— Tu n'es pas une mauvaise personne, a-t-il aussitôt rectifié avant de marquer une pause. Tu es une *gentille* mauvaise personne. C'est toute la différence.

— Je vois. J'ai besoin de toi pour ça. Tu es mon Voyageur Compétent. Et ne me fais pas un plan petit Jésus, hein.

— Je ne peux même pas essayer ?

— C'est quoi, un plan petit Jésus ? a voulu savoir Timby.

— Il n'y a rien qu'on ne puisse résoudre, m'a dit Joe. Sincèrement.

— Je sais. »

Nous nous sommes souri. Notre sourire à nous.

Joe s'est levé et a mis le papier bleu à la poubelle. « Tu sais que Thomas Jefferson, un modèle de raison, appelait le Nouveau Testament "le code moral le plus sublime et bienveillant qui ait jamais été offert à l'homme" ? »

Ça, c'est un plan petit Jésus, ai-je fait à Timby qui lisait sur mes lèvres.

« Mais, a poursuivi Joe, même Jefferson devait assumer ses contradictions. Écoute un peu ça. Il a appliqué aux Évangiles le scalpel, et il en a retiré les miracles, le mysticisme et autres trucs bizarres, et il a recollé ensemble les bonnes parties pour en faire une histoire cohérente.

— Il a pratiqué la chirurgie sur la Bible, ai-je conclu.

— C'est exactement ça ! »

C'est alors que je l'ai vu, sur le mur.

Je l'avais dessiné à notre deuxième rendez-vous. J'avais oublié que Joe l'avait gardé. Et qu'il l'avait fait encadrer.

Il était encore tellement exotique pour moi, à l'époque. Je me souviens de ce frisson au creux du ventre. Est-ce que c'était lui le bon, cet étudiant en médecine de Buffalo, si sérieux ? Brillant dans bien des domaines, et si simple dans sa gentillesse.

Et nous voilà de nouveau dans une salle d'examen, vingt ans

après. À présent, nous étions trois. Ma petite famille.

« Je crois que j'y arriverai », ai-je déclaré.

Joe s'est retourné.

« On va déménager, ai-je continué. New York, Chicago, l'Écosse, ça n'a pas d'importance.

— On déménage ? a demandé Timby.

— Même à Spokane. Ce serait une aventure. Une aventure un peu bancale, hein. Mais on est vieux, pas vrai ?

— Maman et moi, il faut qu'on en discute, a répondu Joe à Timby.

— Rien ne me retient à Seattle. Je peux dessiner et semer la pagaille n'importe où.

— Je veux aller en Écosse ! a lancé Timby.

— Tu es pleine de surprises, a commenté Joe.

— J'entends la sagesse dans ce que tu dis. » Je me suis tue pour y réfléchir. « Si on croit vraiment que le chauffeur du car est bienveillant, et qu'on est sûr qu'il va nous emmener là où il faut, alors mieux vaut s'installer confortablement pour apprécier le voyage.

— Quand tu parles de moi comme ça, j'ai l'impression d'être Yo-Yo. Mais OK, j'accepte. »

Et soudain j'ai écarquillé les yeux ; puis Timby a sursauté.

« Maman ! »

Joe a traversé l'immense parking vide. Nuit sans lune, aucun bruit à part le ressac dans la baie d'Elliott. Une mince ligne bleue ourlait les sommets des montagnes Olympiques de l'autre côté du sombre détroit ; dans quelques secondes le soleil basculerait complètement.

Joe a fait halte. Quel magnifique spectacle que de voir ainsi une chaîne de montagnes absorbée par le ciel nocturne.

C'est alors qu'il l'a vu, juste à côté d'un cercle de lumière orange, gentiment assis.

« Ça, c'est un bon chien », a dit Joe.

Yo-Yo, toujours attaché au cadre métallique qui rassemblait les Caddies, remuait la queue sur l'asphalte. En voyant un visage familier, il s'est relevé et a agité son petit derrière. Quand Joe s'est approché, il s'est mis debout sur ses pattes arrière, a voulu bondir. Il était toujours joyeux mais jamais surpris qu'on vienne le chercher ainsi.

De ma main valide, j'ai déplacé une pile de livres d'art. Le parquet était si lisse que la tour a glissé sans se renverser. Derrière, un placard étroit et guère pratique, aussi bondé que le reste de mon minuscule espace de travail. Je me suis mise à creuser la première couche de bazar. Une boîte de carnets à dessin à couverture de tissu qui m'avaient attirée dans un premier temps, puis plus du tout. Ce coussin de méditation, passé, poussiéreux. Un écheveau de câbles de téléphones et d'imprimantes. Quarante ans de catalogues de Noël de chez Sears, collectionnés avec grand soin parce que c'étaient de vraies références. Une mallette de cuir blanc contenant l'argenterie de la mère de Joe. Des lampes de poche du Super Bowl XLVIII. De l'eau de coco vieille d'un siècle. Et tout au fond, le sac Neiman Marcus tout aplati.

Les Petites Flood.

J'ai déposé le livre relié en cuir sur ma table à dessin et j'ai allumé la lampe. Quand je l'ai ouvert, la reliure intérieure en papier a craqué.

Maman et Matty. Chaque portrait d'elle semblait représenter une personne différente. Je ne pouvais me reposer que sur ma mémoire défaillante. Ivy : ce que je voulais, c'était montrer comme elle était radieuse. C'est dans la planche avec Parsley que j'ai le mieux réussi. Le décor de la deuxième page : ça venait d'un vrai livre pour enfants. Ces gribouillages à la craie grasse sont de la main d'Ivy. Les coussins sur le rocking-chair, brodés par maman, jetés par une fillette de neuf ans mue par la vengeance – moi. Le type qui a écrit le scénario de *King Kong* et sa femme nous emmenaient régulièrement voir les chevaux sauvages. Les pattes de mouche de Matty. Quand les gens meurent, leur écriture meurt avec eux. On n'y pense pas, à ce genre de choses.

Je n'avais pas l'intention de parler d'Ivy à Timby. Quand il avait deux ans, j'ai connu une période d'insomnie

particulièrement difficile, j'étais bouleversée à cause de mon nouveau psy (jungien celui-là, et qui n'a pas été plus efficace pour autant). Joe et moi étions au Meridian Park, on poussait Timby sur une balançoire. Je lui ai demandé s'il détestait Ivy et Bucky. Il a répondu : « Ça aurait autant de sens que de détester un serpent à sonnette. Ces bêtes-là, tu ne les détestes pas, tu les évites. »

Quand Joe avait déclaré sur la Highway 82 en revenant d'Aspen qu'il en avait fini avec Ivy, il le pensait sincèrement. Je ne crois pas qu'il ait souvent songé à elle depuis. Une chose que je dois dire à son détriment : il s'attend à ce que je l'imite. Joe peut bien en avoir fini avec Ivy. Pour moi, c'est impossible. D'ailleurs, je ne le veux pas. C'est ma sœur.

La carte d'Aspen ! Il m'a fallu un mois pour dessiner ce maudit plan. On adorait Richard Scarry et le *Family Circus* du dimanche. Pour nos anniversaires, Matty nous organisait des chasses au trésor. C'était les seules fois où il nous autorisait à entrer dans la grande maison de la dame. (Le reste de l'année, il collait des bons d'achat verts S&H sur les portes de devant et de derrière, en nous disant qu'il avait noté les numéros de série pour qu'on ne puisse pas entrer à son insu.) Ah, ces chasses au trésor de nos anniversaires, enfin Ivy et moi pouvions pénétrer dans la demeure : merveille des merveilles !

Et l'ours. Il est chouette, cet ours.

« Maman ! m'a appelée Timby. Viens ! »

J'ai refermé l'album. Il était à présent là, au milieu de mon bazar. Magnifique, chacune des pages dessinée par celle que j'étais naguère. *Les Petites Flood.* Le sortilège était rompu.

Grimpé sur son marchepied, devant la glace, Timby m'attendait, brosse à dents en main. Si jamais j'avais eu besoin d'une excuse pour échapper à notre routine, c'était le moment idéal. Mais Timby et moi avons rarement raté l'occasion de nous brosser les dents côte à côte.

« Regarde ! » a-t-il dit en me tendant un numéro ouvert de *Archie Double Digest.*

J'ignorais ce que j'étais censée regarder.

« La dernière ligne ! » a-t-il dit avec impatience.

À la fin, Archie et Jughead se font choper par Mr Weatherbee. Archie se tourne vers Jughead et lui dit : « Prends un

râteau. »

« C'est la première fois dans l'histoire du magazine *Archie* que ça ne se termine pas par un point d'exclamation ! » a ajouté Timby.

Mon fils. Qu'il était intelligent. Et qu'il était mignon.

« Tu es toujours en avance sur moi. »

De ma main valide, j'ai attrapé ma brosse à dents. « Tu m'en passes un peu ? » Timby m'a mis du dentifrice.

On a commencé à brosser.

Au bout d'un moment, je me suis arrêtée.

J'ai baissé la main. Je me suis retournée vers Timby.

« J'ai une sœur. Elle s'appelle Ivy. Elle a quatre ans de moins que moi et elle vit à La Nouvelle-Orléans avec son mari et ses deux enfants. Cela signifie que tu as une tante, un oncle et deux cousins que tu n'as jamais vus. »

Timby a baissé la main, mais tout en laissant sa brosse à dents dans sa bouche. Il m'examinait dans le miroir.

Maintenant, la partie la plus dure.

« Même s'ils ne nous connaissent pas, ils ne nous aiment pas. »

Timby a retiré sa brosse à dents, craché dans le lavabo et relevé les yeux.

« Toi, ils te connaissent, a-t-il rétorqué. Pas moi ! »

Aujourd'hui, tout va changer. Aujourd'hui, je serai vraiment là. Aujourd'hui, je vais regarder dans les yeux les gens à qui je parlerai, et je les écouterai pour de vrai. Aujourd'hui, je porterai une robe. Aujourd'hui, je jouerai à un jeu de société avec Timby. Je vais faire l'amour avec Joe, et c'est moi qui prendrai l'initiative. Aujourd'hui, pas de gros mots. Je ne parle pas d'argent. Je vais être cool. Visage détendu, tout sourires. Aujourd'hui, je me montrerai ouverte d'esprit. Je ne mangerai pas de sucreries. Je commencerai à apprendre « Un Art ». Aujourd'hui, je vais essayer de trouver des tickets pour que, Timby et moi, on puisse aller voir le pape. Je vais me renseigner sur l'Écosse. Nettoyer ma voiture. Aujourd'hui, je montrerai le meilleur de moi-même, telle que je suis capable de l'être. Aujourd'hui, tout va changer.

Remerciements

Merci…

Anna Stein, Judith Clain, Nicole Dewey

Barbara Heller, Holly Goldberg Sloan, Carol Cassella, Courtney Hodell, Katherine Stirling

Eric Anderson, Daniel Clowes, Patrick Semple

Reagan Arthur, Michael Pietsch, Craig Young, Lisa Erickson, Terry Adams, Amanda Brower, Karen Torres, Ketih Hayes, Mario Pulice, Julie Ertl, Andy LeCount, Tracy Roe, Karen Landry, Jane Yaffe Kemp, Lauren Passel

Arzu Tahsin

Clare Alexander, Mary Marge Locker, Claire Nozieres, Roxane Edouard

Ed Skoog, Kevin Auld, Nicholas Vesey, Phil Stutz, Tim Davis, Kenny Coble

Howard Sanders, Jason Richman, Larry Salz

Joyce Semple, Lorenzo Semple Jr, Johanna Herwitz, Lorenzo Semple III

Peeper Meyer

Ces pages commencent et se terminent avec George Meyer, comme moi.

Suivez toute l'actualité des Éditions Plon sur
www.plon.fr

et sur les réseaux sociaux